



Analyses p

Expériences

Thème 20

Som

Avertissements sur le partage.....

La Connaissance de la vie de Georges C

Comprendre le vivant.....

Expérimenter.....

Biais anthropomorphiques.....

Chercher le sens.....

Le vivant, anomal par nature

Le problème de la normalité

Le problème du monstre

Le problème des lois.....

Qu'est-ce que vivre ?

L'adaptation

Le savoir et la technique.....

Chacun ses valeurs.....

Le Mur invisible de Marlen Haushofer

La nature, lieu de tous les extrêmes

Une liberté laborieusement conquise

Un charme menaçant

La vie et la mort en face à face

Survivre dans la nature

Trouver du sens face au vide

L'adaptation et l'acceptation

Des besoins humains irréductibles

Le sens de la vie naturelle

Une société malaisante

Un rôle au travers de la responsabilité

L'amour comme force vitale

En résumé



Analy

La Connaissance

Georges Canguilhem

Sommaire

Mode d'emploi	?
L'homme maître de la nature	?
<i>L'homme s'impose face à la nature</i>	?
L'homme configureur	?
L'homme séparé de la nature	?
L'homme, maître des lois naturelles ?	?
<i>L'homme abîme la nature</i>	?
La domestication	?
L'exploitation	?
La destruction	?
<i>Hybris et anthropocentrisme</i>	?
L'homme orgueilleux	?
L'anthropocentrisme	?
L'homme contre-nature	?
L'homme limité par nature	?
<i>Une nature indomptable</i>	?
La technique et ses limites	?
Limite de la connaissance	?
L'homme irrationnel	?
<i>La nature menaçante</i>	?
La nature catastrophique	?
La mort	?
La nature a une volonté	?
<i>Une nature humaine fragile</i>	?
La pensée comme handicap	?
La vulnérabilité naturelle	?
Un défaut d'adaptation	?
Vivre avec la nature	?
<i>Une expérience engageante</i>	?
Se métamorphoser	?
Contempler	?
Se décentrer	?
<i>Trouver l'équilibre</i>	?
L'expérimentation	?
L'harmonie	?
Entre instinct et rationalité	?
<i>Le sens « naturel » de la vie</i>	?
Création, transmission, reproduction	?
Découvrir le monde	?
De la coexistence à l'amour	?

Chaque carré bleu représente un bloc (= un argument accompagné d'exemples tirés des 3 œuvres)

Mode d'emploi

Quel est le but de cette analyse ?

- ✓ Comprendre comment croiser les 3 œuvres en te proposant des idées et arguments qui permettent de les relier entre elles,
- ✓ Fournir la matière nécessaire à tes dissertations grâce aux exemples et aux commentaires,
- ✓ Comprendre comment utiliser ces exemples concrètement dans une sous-partie de dissertation grâce aux exemples de blocs rédigés

Comment est structurée cette analyse ?



Dans cette fiche, tu vas retrouver une liste d'arguments utilisables en dissertation, avec pour chaque argument, des exemples et citations commentées, puis un exemple de bloc rédigé :

Argument (et son explication) + exemples et commentaires des œuvres + exemple de bloc rédigé

ARGUMENT

Chaque argument expose une idée en lien avec le thème de l'année.

Attention

- ⚠ Les différents arguments présentés dans une même sous-partie sont indépendants les uns des autres. Ils ne s'articulent pas les uns avec les autres comme cela devrait être le cas dans une dissertation. **Dans une dissertation, tes arguments doivent se suivre dans un ordre logique.**

EXEMPLES ET COMMENTAIRES

Il s'agit d'un ensemble d'exemples tirés des 3 œuvres permettant d'illustrer l'argument qui vient d'être donné. Pour chaque œuvre, **un code (++ / + / = / -) indique l'adéquation de l'exemple avec l'argument :**

- Le code + ou ++ indique que l'exemple est en accord avec l'argument.
- Le code - indique que l'exemple est en opposition avec l'argument.
- Le code = indique que l'exemple n'est ni en accord ni en opposition avec l'argument : il permet simplement de le nuancer.

Attention

- ▲ Dans cette section, les 3 œuvres apparaissent toujours dans le même ordre. La répétition de cet ordre sert juste à faciliter la lecture du document. Mais **dans ta copie, il faut varier l'ordre des œuvres autant que possible**. Sinon, ta dissertation risque d'être trop répétitive (il faut essayer de donner à ton correcteur l'envie de lire ta copie).

EXEMPLE DE BLOC RÉDIGÉ

Pour chaque argument accompagné de ses exemples, tu trouveras un exemple de rédaction, tout comme tu dois le faire dans une sous-partie de dissertation.

Attention

- ▲ Tous les sujets de dissertation abordent le thème de l'année d'une manière unique. Pour bien répondre à chaque sujet, tu dois recombinaison de façon inédite les exemples tirés des 3 œuvres. C'est comme ça que l'exercice de dissertation permet de tester ta réflexion personnelle. Ces exemples de blocs rédigés sont donc donnés à titre indicatif : ils n'ont pas vocation à répondre à un sujet précis bien qu'ils puissent t'inspirer pour un maximum de sujets. Il est donc **déconseillé de bêtement copier-coller les exemples déjà rédigés**.
- ▲ Dans ces blocs, les 3 œuvres sont utilisées à chaque fois. C'est la forme « idéale » d'un paragraphe de dissertation. Mais en condition réelle, tu n'es pas obligé de t'appuyer sur les 3 œuvres à chaque fois : il est possible de ne s'appuyer que sur 2, voire une seule œuvre pour prendre davantage le temps de bien l'expliquer.

L'homme maître de la nature

La culture occidentale donne l'idée que l'être humain est fait pour maîtriser la nature, comme si elle était une entité extérieure entièrement contrôlable. Ainsi, nous cherchons à nous imposer face à elle, au risque de la détruire. Ce comportement révèle chez l'homme occidental une sorte d'orgueil démesuré qui l'a amené à se croire supérieur au monde qui l'entoure.

Arguments du chapitre

L'homme s'impose face à la nature	10
■ L'homme configurateur	11
■ L'homme séparé de la nature	14
■ L'homme, maître des lois naturelles ?	17
L'homme abîme la nature	20
■ La domestication	21
■ L'exploitation	24
■ La destruction	27
Hybris et anthropocentrisme	32
■ L'homme orgueilleux	33
■ L'anthropocentrisme	36
■ L'homme contre-nature	39

L'homme s'impose face à la nature

L'être humain est un être vivant admirable dans la mesure où il est capable de se fabriquer son propre monde, son propre milieu de vie partout dans la nature. Toutefois, cette capacité d'adaptation hors norme peut conduire à des excès évidents. Excès qui surviennent dès lors que l'être humain, ainsi civilisé, s'éloigne de la nature et admet l'idée d'une séparation essentielle entre lui-même et le reste du monde.

Récapitulatif des arguments

- **L'homme configureur** : l'être humain se crée son propre milieu de vie. Notre proximité par rapport à la nature semble souvent au second plan de notre vie car, à la différence des autres vivants, nous sommes capables de fabriquer notre propre milieu. Dès lors, l'être humain (en tout cas, l'homme occidental) évolue dans un monde artificiel qui semble parfaitement adapté à ses besoins.
- **L'homme séparé de la nature** : l'être humain risque de s'éloigner de la nature. Comme le montre la civilisation occidentale, un milieu de vie artificialisé à l'excès peut établir une séparation délétère entre l'homme et la nature.
- **L'homme, maître des lois naturelles ?** : L'être humain « moderne » cherche à maîtriser les lois de la nature. La civilisation moderne, par l'intermédiaire de la science et de l'ingénierie, cherche à diriger les lois qui gouvernent la nature, comme si le monde était entièrement rationalisable et contrôlable.



L'homme configurateur

L'être humain se crée son propre milieu de vie. Notre proximité par rapport à la nature semble souvent au second plan de notre vie car, à la différence des autres vivants, nous sommes capables de fabriquer notre propre milieu. Dès lors, l'être humain (en tout cas, l'homme occidental) évolue dans un monde artificiel qui semble parfaitement adapté à ses besoins.



+ L'héroïne du roman de Marlen Haushofer parle de l'environnement citadin, son ancien milieu de vie, comme d'un lieu coupé des expériences de la nature, qui n'est perçue qu'au travers du filtre de la civilisation. La femme évoque par exemple son absence de peur face aux orages lorsqu'elle habitait en ville, comparée à la peur qu'elle ressent fortement au cœur de la montagne. Ou encore son dégoût à l'égard des corneilles lorsqu'elle les voyait en milieu urbain, alors que ces mêmes corneilles lui semblent belles maintenant qu'elle les observe dans un cadre naturel. Par ailleurs, la femme montre elle-même que l'être humain est « obligé » de se créer un milieu artificiel. En effet, elle conserve des habitudes d'hygiène, maintient son chalet et la route en bon état, organise son potager, range ses affaires... afin de constituer un milieu de vie typiquement humain, elle organise son milieu de vie et ses habitudes quotidiennes. Selon elle, l'être humain doit établir de l'ordre dans sa vie, ordre sans lequel il ne deviendrait qu'une bête. Cet ordre contribue aussi à avoir un « sentiment de sécurité » (p. 191) :

- « Je me cramponnais d'une certaine façon aux rares vestiges de l'ordre des hommes qui étaient encore en ma possession. Je n'ai jamais perdu certaines habitudes. Je fais ma toilette tous les jours lave mon linge et nettoie la maison. Je ne sais pas pourquoi je le fais, j'obéis à une sorte d'exigence intérieure. Si j'agissais autrement, j'aurais sans doute peur de cesser peu à peu d'appartenir au genre humain et je craindrais de me mettre à ramper sur le sol, sale et puante, en poussant des cris incompréhensibles. Ce n'est pas que je redoute de devenir un animal, cela ne serait pas si terrible, ce qui est terrible c'est qu'un homme ne peut jamais devenir un animal. il passe à côté de l'animalité pour sombrer dans l'abîme » p. 51
- « C'était bon d'avoir retrouvé tout en ordre dans la vallée » p. 216
- « Les corneilles mènent une double vie excitante. Avec le temps, j'éprouvais pour elles une certaine affection et je ne comprenais pas pourquoi elles m'avaient fait tellement horreur jadis. En ville je ne les voyais jamais que sur des terrains vagues crasseux et elles me faisaient l'effet de misérables animaux crasseux. Ici, sur les pins étincelants, elle paraissaient d'autres oiseaux et j'en oubliais mon ancienne antipathie. Aujourd'hui j'attends chaque jour leur venue car elles m'indiquent l'heure p. 177
- « Je coupai des branches fraîches et recommençait à les enfoncer le long du mur. C'était une occupation fatigante [...] Mais j'étais en proie à l'idée fixe qu'il me fallait, autant que je le pouvais, finir ce travail. Il me tranquillisait et mettait un semblant d'ordre dans le grand désordre qui s'était abattu sur moi » p. 34
- « Je me rendis compte à quel point en ville l'orage est peu inquiétant et presque agréable. C'était si rassurant de le contempler derrière d'épaisses vitres. La plupart du temps je n'y avais même pas fait attention » p. 104
- « Nous étions en sécurité, une pauvre petite sécurité, mais enfin nous étions abrités de la pluie et du vent » p. 233

++ Pour Jules Verne, le génie humain s'exprime à travers cette capacité à transformer l'environnement (Lesseps, concepteur du canal de Suez, est ainsi honoré pour avoir mené à bien un aménagement titanesque qui modifie littéralement la géographie de l'Afrique), ou du moins à s'y adapter grâce à la technique. Ainsi, Aronnax compare le Nautilus à une « arche sainte » [p. 230] qui n'est soumise à aucun danger, à aucune contrainte naturelle ou autre. Grâce à cet appareil et à d'autres (tels que le scaphandre), les protagonistes du roman évoluent en toute sécurité au sein d'un milieu normalement hostile et invivable pour l'homme. Ils sont parvenus à lever cette impossibilité naturelle grâce à des créations artificielles :

- « — Eh bien, capitaine, ce que les anciens n'avaient osé entreprendre, cette jonction entre les deux mers qui abrégera de neuf mille kilomètres la route de Cadix aux Indes, M. de Lesseps l'a fait, et avant peu, il aura changé l'Afrique en une île immense. — Oui, monsieur Aronnax, vous avez droit d'être fier de votre compatriote. C'est un homme qui honore plus une nation que les plus grands capitaines ! Il a commencé comme tant d'autres par les ennuis et les rebuts, mais il a triomphé car le génie de la volonté » p. 299
- « Bientôt nous fûmes rentrés dans notre élément. Je crois avoir maintenant le droit de le qualifier ainsi » p. 283
- « C'est la narration fidèle de cette invraisemblable expédition sous un élément inaccessible à l'homme, et dont le progrès rendra les routes libres un jour » p. 509
- « Nautilus, tranquille cabinet de travail, et véritablement sédentaire au milieu des eaux ! » p. 227
- Je l'aime comme la chair de ma chair ! Sitôt ces dangers sur de vos navires soumis aux hasards de l'Océan, si sur cette mer, la première impression est le sentiment d'abîme [...] à bord du Nautilus, le cœur de l'homme n'a plus rien à redouter. Pas de déformation à craindre, car la double coque de ce bateau la rigidité du fer [...] pas de charbon qui s'épuise, puisque l'électricité est son agent mécanique [...] Voilà, monsieur. Voilà le navire par excellence » p. 132-133

+ Canguilhem remarque que la capacité de l'être humain à se créer un milieu entièrement artificiel est très développée. Ainsi, il n'a plus besoin de s'adapter complètement au milieu naturel qui l'entoure. Il échappe alors en quelque sorte au principe de sélection naturelle. En effet, ce milieu fabriqué de toutes pièces lui permet de compenser des désavantages évolutifs et de vivre là où il le souhaite. L'être humain est ainsi devenu un « facteur géographique » à part entière :

- « L'homme peut apporter plusieurs solutions à un même problème posé par le milieu [...] L'homme devient ici [...] un créateur de configuration géographique, il devient un facteur géographique [...] Dans un milieu humain, l'homme est évidemment soumis à un déterminisme, mais c'est le déterminisme de créations artificielles » p. 181-182
- « L'albinisme, la syndactylie, l'hémophilie, le daltonisme [...] ces anomalies sont tenues justement pour des infériorités [...] Le milieu humain les arbitre toujours de quelque façon et compense par ses artifices le déficit manifesté que représentent [...] le problème du pathologique chez l'homme ne peut rester strictement biologique, puisque l'activité humaine, le travail et la culture ont pour effet immédiat d'altérer constamment le milieu de vie des hommes [...] En un sens, il n'y a pas de sélection de l'espèce humaine dans la mesure où l'homme peut créer de nouveaux milieux au lieu de supporter passivement les changements de l'ancien, et en un autre sens, la sélection chez l'homme a atteint sa

Exemple de bloc rédigé



L'être humain se crée son propre milieu de vie. Notre proximité par rapport à la nature semble souvent au second plan de notre vie, car, à la différence des autres vivants, nous sommes capables de fabriquer notre propre milieu. C'est ce que montre Jules Verne avec l'histoire de Nemo et du Nautilus. Au sein d'un milieu normalement invivable pour l'homme, Nemo s'émancipe des contraintes naturelles grâce au bijou de technologie. Protégé par cet appareil, Aronnax s'étonne de l'aisance avec laquelle il peut évoluer au sein des océans : « Nautilus, tranquille cabinet de travail, et véritablement sédentaire au milieu des eaux ». Une telle capacité fait écrire à Canguilhem que « la sélection chez l'homme a atteint sa perfection limite, dans la mesure où l'homme est ce vivant capable d'existence, de résistance, d'activité technique et culturelle dans tous les milieux ». En effet, l'homme configure lui-même son milieu de vie au point de devenir seulement dépendant de sa propre technique, et d'échapper à la sélection naturelle. Même l'héroïne du *Mur invisible*, pourtant aux prises avec la nature, montre sa capacité à organiser son milieu, à l'ordonner grâce à la technique et à la culture. Pour elle, il est nécessaire de vivre dans ce cadre artificiel du chalet et de ses alentours, certes précaire mais ordonné : « Je me cramponnais d'une certaine façon aux rares vestiges de l'ordre des hommes ». Autrement, l'homme « passe à côté de l'animalité pour sombrer dans l'abîme ». L'être humain n'aurait pas d'autre choix que d'évoluer dans un monde artificiel.

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !



L'homme séparé de la nature

L'être humain risque de s'éloigner de la nature. Comme le montre la civilisation occidentale, un milieu de vie artificialisé à l'excès peut établir une séparation délétère entre l'homme et la nature.



++ L'héroïne du *Mur invisible* critique la société dans laquelle elle a vécu. En effet, cette société complètement technicisée, source d'un « *malaise diffus* » (p. 97), semble l'avoir éloignée de la réalité et de son essence même d'être vivant. Dans cette société, l'usage des outils comme objets utiles a été remplacé par le seul désir absurde de les posséder. De même, le rythme de vie des villes, cadencé par des montres sources d'une forme d'« *esclavage* » (p. 75), a rendu les hommes frustrés, ennuyés et nerveux. Enfin, les addictions et le confort les ont fragilisés. Une fois qu'elle retrouve le contact avec la nature, la femme prend pleinement conscience de cette aliénation. Elle se sent dépossédée de ses propres capacités naturelles. Elle découvre même que la vie « civilisée » l'a empêché de faire une expérience aussi simple que celle d'observer le ciel et d'apprécier la nuit :

- « *J'ai souffert pendant deux ans d'être cette femme, si mal armée pour affronter les réalités de la vie* » p. 97
- « *La nuit dont j'avais toujours eu peur et que je combattais jadis en allumant toutes les lumières ne m'inspirait sur l'alpage plus aucune terreur. En fait, enfermée dans des maisons de pierre, derrière des persiennes et des rideaux, je ne l'avais jamais réellement connue. La nuit n'était pas du tout ténébreuse. Elle était belle et je commençais à l'aimer* » p. 221-222
- « *La femme que j'ai été [...] ne cessa plus d'être accablée par un nombre écrasant de devoirs et de soucis [...] la société dans laquelle elle vivait [...] était aussi ignorante et accablée qu'elle* » p. 96
- « *Le seul chose qui a réussi à m'ennuyer fut dans la forêt au creux des vieux journaux [...] Dans la société nous étions tous comme anesthésiés par l'ennui* » p. 128
- « *Avant, j'allais toujours quelque part, j'étais toujours pressée et exaspérée [...] Je n'étais pas capable de me démarquer de cette vie stupide. L'ennui que j'éprouvais souvent était celui d'un paisible cultivateur de roses à un congrès de fabricants d'autos [...] comme ils m'ont torturée avec des choses qui me répugnaient [...] Maintenant que les hommes n'existent plus, les conduites de gaz, les centrales électriques et les oléoducs montrent leur vrai visage lamentable. On en avait fait des dieux au lieu de s'en servir comme d'objets d'usage* » p. 258-259

+ Le *Nautilus* est plusieurs fois qualifié de « monde à part » (p. 143), ce qui montre bien la séparation qui existe entre ce milieu artificiel abritant Nemo et ses passagers et le reste du monde naturel qui les entoure. Bien à l'abri au sein du *Nautilus*, il est clair que les personnages évoluent au sein d'une « prison de tôle » (p. 141). Une prison que le libre Ned Land, habitué à parcourir les océans au contact direct des éléments naturels, ne supporte plus. Le fait d'être cloîtré dans cet espace artificiel assez restreint pèse sur son moral :

- « — Aronnax : Je vous demanderai donc ce que vous entendez par cette liberté ? — Nemo : Mais la liberté d'aller, de venir, de voir, d'observer même tout ce qui se passe ici ! [...] — Pardon, monsieur, reprit-je, mais cette liberté, ce n'est que celle que tout prisonnier a de parcourir sa prison ! Elle ne peut nous suffire » p. 102-103
- « Il est certain que la monotonie du bord devait paraître insupportable au Canadien, habitué à une vie libre et active » p. 387
- « Ned ! Le Saint-Laurent, c'est mon fleuve à moi, le fleuve de Québec, ma ville natale ; quand je songe à cela, la fureur me monte au visage, mes cheveux se hérissent. Tenez, monsieur, je me jetterai plutôt à la mer ! Je ne resterai pas ici ! J'y étouffe ! » p. 474

+ Selon Canguilhem, c'est d'abord l'accumulation de connaissances qui aurait contribué à établir une distinction arbitraire entre l'homme et la nature. En effet, l'homme occidental aurait l'impression d'être supérieur et distinct du monde naturel. D'ailleurs, la volonté de distinguer et classer les espèces est un fait de la culture occidentale qui, s'il est scientifiquement valable, contribue toutefois à accroître le sentiment d'une séparation essentielle entre les êtres vivants. Le résultat est qu'en prenant de la distance par rapport à la nature (et à sa propre nature biologique), l'homme a en quelque sorte perdu une « facilité d'existence » que possèdent les autres vivants. Désormais, il ressent comme un malaise à l'idée même d'être vivant :

- « Ce que l'homme recherche parce qu'il l'a perdu - ou plus exactement parce qu'il pressent que d'autres êtres que lui le possèdent - est un accord sans problème entre des exigences et des réalités, une expérience dont la jouissance continue qu'on en retirerait garantirait la solidité définitive de son unité. La connaissance, tant qu'elle n'accepte pas de se reconnaître partie et non juge, instrument et non commandement, l'en écarte. Et de là suit que tantôt l'homme s'émerveille du vivant et tantôt se scandalisant d'être un vivant, forgé à son propre usage l'idée d'un règne séparé » p. 13
- « Si l'Orient divinisait les monstres, la Grèce et Rome les sacrifiaient [...] Une telle différence d'attitude [...] tient d'abord à une théorie différente des possibilités de la nature. Admettre [...] les métamorphoses (= vision orientale), c'est admettre une parenté des espèces, l'homme compris, qui en fonde l'interconnexion. Au contraire [...] dès qu'on esquisse une classification des espèces (= vision gréco-romaine, c'est-à-dire occidentale), la nature se définit par des impossibilités autant que par des possibilités. La monstruosité zoophile [...] doit être tenue pour la suite d'une tentative délibérée d'infraction à l'ordre des choses » p. 223-224

Exemple de bloc rédigé

L'être humain risque de s'éloigner de la nature. Comme le montre la civilisation occidentale, un milieu de vie artificialisé à l'excès peut établir une séparation délétère entre l'homme et la nature. Cet éloignement, l'héroïne d'Haushofer le subit de plein fouet : placée malgré elle dans une situation de survie en pleine nature, elle prend progressivement conscience de son aliénation causée par la société moderne. Fragilisée par une « vie stupide » faite de confort excessif, d'addictions et d'ennui, ses facultés naturelles ont été étouffées : « J'ai souffert pendant deux ans d'être cette femme, si mal armée pour affronter les réalités de la vie » écrit-elle. Ned Land confirme cette impression d'asphyxie au sein d'un environnement excessivement artificiel. Au bout de quelques mois à bord du Nautilus, il crie : « Je ne resterai pas ici ! J'y étouffe ! » Habitué à une vie libre au contact direct des éléments naturels, Ned ne peut s'accommoder à une vie de laborantin, telle que celle de Nemo et d'Aronnax dont les expériences de la nature se vivent à travers un hublot. Selon Canguilhem, c'est d'ailleurs cette posture savante qui a creusé le fossé entre l'homme et la nature : dès que la connaissance n'est plus un moyen de vivre mais une manière de distancier du reste du monde vivant, l'être humain « se scandalisant d'être un vivant, forge à son propre usage l'idée d'un règne séparé ».

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !



L'homme, maître des lois naturelles ?

L'être humain « moderne » cherche à maîtriser les lois de la nature. La civilisation moderne, par l'intermédiaire de la science et de l'ingénierie, cherche à diriger les lois qui gouvernent la nature, comme si le monde était entièrement rationalisable et contrôlable.



+ Face à la catastrophe terrible qui s'abat sur elle et le monde qui l'entoure, l'héroïne du roman d'Haushofer s'interroge sur cette tendance des hommes à se servir de leur savoir au vu des conséquences dramatiques que cela implique sur la nature. En effet, le mur invisible est nécessairement le résultat d'une science et d'une technique poussées à l'extrême visant à contrôler l'environnement. Mais un contrôle qui est non seulement utilisé à mauvais escient mais plus encore très mal maîtrisé. En effet, l'humanité semble avoir été prise à son propre piège face à cette expérience mortelle, car la vie a disparu et plus personne ne peut rien changer à l'affaire... :

- « Quant au mur [...], j'ai décidé qu'il s'agissait d'une arme nouvelle qu'une des grandes puissances était parvenue à tenir secrète ; une arme idéale qui laissait la terre intacte et ne tuait que les hommes et les bêtes. Si elle avait pu épargner les bêtes cela aurait été encore mieux, mais ça n'avait sans doute pas été possible. Jamais depuis que les hommes existent ils ne se sont souciés d'épargner les bêtes au cours de leurs massacres mutuels [...] toute l'affaire me semble l'invention humaine la plus diabolique qu'aurait pu concevoir le cerveau de l'homme [...] Aujourd'hui j'en suis à me demander si cette expérience, à supposer qu'il s'agisse d'une expérience, n'a pas trop bien réussi. Les vainqueurs ont l'air de se faire attendre. Peut-être qu'il n'y a pas eu de vainqueurs ? À quoi sert d'essayer d'y réfléchir, un savant, un spécialiste des armes de destruction comprendrait mieux que moi sans aucun doute, mais à quoi cela lui servirait-il ? Avec tout son savoir il ne pourrait rien faire de plus que moi : attendre et essayer de rester en vie » p. 47-48



++ et = Nemo est présenté comme le maître des océans. Pour construire son *Nautilus* et ses divers équipements, il a dû comprendre et maîtriser les lois de cette nature maritime. Plus puissant que tous les animaux marins, le *Nautilus* est souvent présenté comme un navire parfait, auquel aucune force physique ne saurait s'opposer, contrôlant absolument toutes les règles de la nature. Et pourtant, lors de l'épisode du blocage sous la banquise, Nemo doit bien admettre ceci :

- « [Nemo :] On ne saurait empêcher l'équilibre de produire ses effets. On peut braver les lois humaines, mais non résister aux lois naturelles » p. 428
- « [Ned :] Personne ne peut franchir la banquise. Il est puissant, votre capitaine ; mais, mille diables ! il n'est pas plus puissant que la nature, et là où elle a mis des bornes, il faut que l'on s'arrête bon gré mal gré » p. 403
- « Je ne sentais déjà plus la lourdeur de mes vêtements, de mes chaussures, de mon réservoir d'air, ni le poids de cette épaisse sphère, au milieu de laquelle ma tête ballottait comme une amande dans sa coquille. Tous ces objets, plongés dans l'eau, perdaient une partie de leur poids égal à celui du liquide déplacé, et je me trouvais très bien de cette loi physique reconnue par Archimède. Je n'étais plus une masse inerte, et j'avais une liberté de mouvement relativement grande » p. 162
- « Le pouvoir dynamique de mes machines est à peu près infini » p. 130

- « Le Nautilus, au milieu de la tourmente, justifiait cette parole d'un savant ingénieur : "Il n'y a pas de coque bien construite qui ne puisse défier la mer !" Ce n'était pas un roc résistant que ces lames eussent démolé, c'était un fuseau d'acier, obéissant et mobile, sans grément, sans mâture, qui bravait impunément leur fureur » p. 479
- « Si tout est danger sur un de vos navires soumis aux hasards de l'Océan, si sur cette mer, la première impression est le sentiment de l'abîme, [...] à bord du Nautilus, le cœur de l'homme n'a plus rien à redouter. Pas de déformation à craindre, car la double coque de ce bateau a la rigidité du fer [...] pas de charbon qui s'épuise, puisque l'électricité est son agent mécanique [...] Voilà, monsieur, voilà le navire par excellence » p. 132-133

+ Canguilhem souligne l'entêtement des biologistes à vouloir absolument trouver des lois invariantes, alors que la vie même n'obéit pas à de telles lois. Il prend l'exemple de Claude Bernard (*physiologiste français du XIX^e*) qui admet d'un côté l'existence de l'individu (qui est singulier, spécifique, unique) et de l'autre l'existence d'un modèle universel (le « type » parfait qui incarnerait les lois invariantes du vivant) à partir duquel l'individu serait organisé. Or, dans la réalité, il n'y a que des individus singuliers qui ne correspondent jamais au « modèle idéal ». Ce fait implique qu'il n'y a pas de loi immuable dirigeant la création du vivant. Ainsi, cette spécificité du vivant à produire sans cesse de la nouveauté, des anomalies, des écarts par rapport à la norme (dont la monstruosité est l'exemple le plus frappant) fait dire à Canguilhem que la vie n'obéit pas à une quelconque « légalité » (= ne se conforme pas à une quelconque loi absolue). La vie aurait justement pour principe de pouvoir sortir de la fixité et de la constance des lois :

- « [Il faut remettre en question] la croyance à une légalité fondamentale de la vie, analogue à celle de la matière [...] Affirmer que la vérité est dans le type mais la réalité hors du type, affirmer que la nature a des types mais qu'ils ne sont pas réalisés, n'est-ce pas faire de la connaissance une impuissance à atteindre le réel ? » p. 203
- « [Citation de Bernard :] La vérité est dans le type, la réalité se trouve toujours en dehors de ce type et elle en diffère constamment [...] La nature a un type idéal en toute chose [...] mais jamais ce type n'est réalisé. S'il était réalisé, il n'y aurait pas d'individus, tout le monde se ressemblerait » p. 202
- « L'individu n'est un irrationnel provisoire et regrettable que dans l'hypothèse où les lois de la nature sont conçues comme des essences génériques éternelles. L'écart se présente comme une aberration que le calcul humain n'arrive pas à réduire à la stricte identité d'une formule simple, et son explication le donne comme erreur, échec » p. 204-205
- « La reconnaissance du monstre comme démonstration de la fécondité de la vie constitue une insurrection contre la légalité stricte imposée à la nature par la physique et la philosophie mécanistes » p. 229
- « Il ne s'agit au fond de rien de moins que de savoir si, parlant du vivant, nous devons le traiter comme système de lois ou comme organisation de propriétés, si nous devons parler de lois de la vie ou d'ordre de la vie. Trop souvent, les savants tendent les lois de la nature pour des invariants essentiels dont les phénomènes singuliers constituent des exemplaires approchés mais défailants à reproduire l'intégralité de leur réalité légale supposée. Dans une telle vue, le singulier, c'est-à-dire l'écart, la variation, apparaît comme un échec, un vice, une impureté » p. 201



Exemple de bloc rédigé

L'être humain « moderne » cherche à maîtriser les lois de la nature. Notre civilisation, par l'intermédiaire de la science et de l'ingénierie, cherche à diriger les lois qui gouvernent la nature, comme si le monde était entièrement rationalisable et contrôlable. Quête absurde en ce qui concerne la seule nature vivante. En effet, Canguilhem souligne l'entêtement des biologistes à vouloir absolument trouver des lois invariables qui gouverneraient l'organisation du vivant. Il affirme qu'il faut tout simplement remettre en question « la croyance à une légalité fondamentale de la vie » car elle aurait justement pour principe de pouvoir sortir de la fixité et de la constance des lois pour se montrer féconde. Même Nemo doit bien admettre qu'il n'est pas toujours possible de dompter les lois physiques pourtant quant à elles bien établies. Lorsqu'il se retrouve bloqué sous la banquise, ce génie auquel aucune force physique ne semble pouvoir s'opposer, reconnaît pourtant : « On peut braver les lois humaines, mais non résister aux lois naturelles ». Quant à l'héroïne d'Haushofer, elle fait face à un mur invisible qui résulte d'une science et d'une technique poussées à l'extrême visant à contrôler l'environnement. Cependant, ce contrôle est utilisé à mauvais escient et très mal maîtrisé. « Aujourd'hui j'en suis à me demander si cette expérience, à supposer qu'il s'agisse d'une expérience, n'a pas trop bien réussi » dit la femme. En effet, l'humanité semble avoir été prise à son propre piège face à cette expérience mortelle, car la vie a disparu et plus personne ne peut rien changer à l'affaire.

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !

L'homme abîme la nature

Dans les trois œuvres au programme, le caractère destructeur de l'homme est mis en avant. Partant d'un désir de possession et de maîtrise sur son environnement, l'être humain dérive parfois vers l'exploitation immodérée des ressources naturelles, jusqu'à la destruction la plus violente du monde qui l'entoure.

Récapitulatif des arguments

- **La domestication** : l'être humain cherche à domestiquer son environnement. L'observation des interactions de l'être humain avec la nature révèle sa tendance à vouloir la conquérir et en prendre possession, afin de rendre son environnement le plus familier possible.
- **L'exploitation** : l'homme exploite la nature à son profit. Dans une optique de contrôle de son environnement, l'être humain réduit parfois son expérience de la nature à celle d'une exploitation des ressources qu'elle lui offre. Cette approche réductrice fondée sur le critère de l'utilité suppose la dévalorisation de la nature elle-même.
- **La destruction** : l'être humain menace la nature de destruction. Dans les œuvres au programme, les expériences de l'homme sur la nature apparaissent parfois monstrueuses. L'être humain peut devenir un prédateur sans limite, un expérimentateur diabolique conduisant à l'effondrement des écosystèmes.



La domestication

L'être humain cherche à domestiquer son environnement. L'observation des interactions de l'être humain avec la nature révèle sa tendance à vouloir la conquérir et en prendre possession, afin de rendre son environnement le plus familier possible.



+ et = En dépit de son humilité face à la nature et de son amour pour la vie animale, l'héroïne du *Mur invisible* exprime cette tendance humaine à vouloir posséder son environnement, à le domestiquer. Ainsi, elle délimite son domaine, « sa vallée », en plantant par exemple une haie le long du mur invisible. Elle doit rendre son lieu de vie « familier » pour s'y sentir bien. Mais en ce qui concerne ses animaux, elle déplore leur domestication qui les rendus dépendants à l'homme. En effet, la vache Bella ou le chien Lynx ne pourraient survivre sans elle. Pire encore, la pauvre chatte Perle, apparemment issue d'une lignée de chats domestiques, est morte car elle s'est vite révélée inadaptée à la vie sauvage. L'héroïne elle-même, parce qu'elle se sent responsable de ses bêtes, devient comme « prisonnière » de ces liens qui ont asservi les animaux à l'homme :

- « Un tel animal doit être nourri et traité, il exige un maître sédentaire. *J'étais à la fois propriétaire et prisonnière d'une vache [...]* Elle avait besoin de moi » p. 39
- « [Lynx] avait besoin d'un maître. Un chien sans maître est l'être le plus misérable du monde » p. 60
- « Perle était morte parce qu'une de ses ancêtres avait été un chat angora trop sélectionné » p. 149
- « Dans l'ensemble, cette vallée offrait un aspect plus riant que ma vallée. J'ai bien dit "ma vallée" » p. 69
- « C'est le chalet de chasse qui était mon vrai foyer [...] j'étais satisfaite d'être venue à ma vie habituelle [...] *C'était dans ce prosaïsme familier que je devais vivre si je voulais rester un être humain* » p. 251-252
- « Je coupai des branches fraîches et recommençai à les enfoncer le long du mur. C'était une occupation fatigante [...] Mais j'étais en proie à l'idée fixe qu'il me fallait, autant que je le pouvais, finir ce travail. Il me tranquillisa et mettait un semblant d'ordre dans le grand désordre qui s'était abattu sur moi » p. 34



++ Nemo colonise l'océan. Comme s'il était légitimement et « naturellement » le maître de la nature, par le simple fait qu'il est capable de la conquérir, il en fait sa légitime propriété. Aronnax lui-même se plaît à dire « *mon Atlantique* » (p. 340) en parlant de l'océan ainsi nommé. L'homme semble porté par un intarissable désir de possession qui s'exprime pleinement face à la nature. Les espèces animales n'y échappent pas : elles finissent leur vie dans des zoos, reposent dans des musées, sous des vitrines, ou sont jugées en fonction de leur docilité et de leur utilité une fois domestiquées :

- « Les phoques sont-ils susceptibles de recevoir une certaine éducation ; ils se domestiquent aisément, et je pense, avec certains naturalistes, que, convenablement dressés, ils pourraient rendre de grands services comme chiens de pêche » p. 417

- « Je souhaitais vivement de pouvoir ramener à Paris ce superbe spécimen des paradisiers, afin d'en faire don au Jardin des Plantes, qui n'en possédait pas un seul vivant [...] **mes désirs étaient satisfaits par la possession de ce paradisier** » p. 215-216
- « Je force le gibier qui gîte dans mes forêts sous-marines. Mes troupeaux, comme ceux du vieux pasteur de Neptune, paissent sans crainte les immenses prairies de l'Océan. **J'ai là une vaste propriété que j'exploite moi-même** et qui est toujoursensemencée par la main du Créateur de toutes choses » p. 106
- « Les forêts [sous-marines] que je possède [...] ne sont connues que de moi seul. Elles ne poussent que pour moi seul » p. 153
- « Nous étions enfin arrivés à la lisière de cette forêt, sans doute l'une des plus belles de l'immense domaine du capitaine Nemo. Il la considérait comme étant sienne, et s'attribuait sur elle les mêmes droits qu'avaient les premiers hommes aux premiers jours du monde. D'ailleurs, qui lui eût disputé la possession de cette propriété sous-marine ? Quel autre pionnier plus hardi serait venu, la hache à la main, défricher les sombres taillis ? » p. 168
- « Moi, capitaine Nemo, ce 21 mars 1868, j'ai atteint le pôle sud sur le quatre-vingt-dixième degré, et je prends possession de cette partie du globe égale au sixième des continents reconnus » p. 424

++ Sans jugement, Canguilhem évoque le fait que l'expérimentation biologique est une forme de domestication car elle « dénature » le vivant : elle introduit toujours des éléments artificiels en modifiant le milieu de vie de l'espèce étudiée, voire en modifiant l'espèce elle-même. En effet, le scientifique n'a d'autre choix que de placer le vivant dans des conditions artificielles et « humainement familières » qui lui permettent de l'observer. Cela pose des questions non seulement méthodologiques (la nature ainsi observée est-elle toujours vraiment « naturelle » ?) mais aussi éthiques lorsque le vivant est littéralement réduit à l'état de « matériau » d'étude. Plus simplement, Canguilhem note que lorsque le vivant est domestiqué (un chien par exemple), il est rendu complètement dépendant du milieu humain, sans lequel il n'aurait aucune chance de survie :

- « La vie des animaux domestiques tolère des anomalies que l'état sauvage éliminerait impitoyablement. La plupart des espèces domestiques sont remarquablement instables ; que l'on songe seulement au chien » p. 209
- « **Ce matériel animal est une fabrication humaine** [...] Certaines organisations scientifiques élèvent des espèces, au sens jordanien du terme, de rats et de souris obtenus par une longue série d'accouplements entre consanguins. Et par conséquent l'étude d'un tel matériel biologique [...] est à la lettre celle d'un artefact [...] **La science moderne est davantage l'étude d'une paranature ou d'une supernature que de la nature elle-même.** L'ensemble des connaissances scientifiques aboutit à deux résultats [...] Le second, beaucoup plus important, est la création d'une nouvelle nature superposée à la première et pour laquelle il faudrait trouver un autre nom puisque, justement, elle n'est pas naturelle et n'aurait jamais existé sans l'homme » p. 34-35
- « Une route c'est un produit de la technique humaine, un des éléments du milieu humain, mais celle-ci n'a aucune valeur biologique pour un hérisson. Les hérissons, en tant que tels, ne traversent pas les routes. Ils explorent à leur façon de hérissons leur milieu de hérisson, en fonction de leurs impulsions alimentaires et sexuelles. En revanche ce sont les routes de l'homme qui traversent le milieu du hérisson, son terrain de chasse et le théâtre de ses amours, comme elles traversent le milieu du lapin, du lion ou de la libellule. Or, la méthode expérimentale [...] c'est aussi une sorte de route que l'homme biologiste trace dans le monde du hérisson, de la grenouille, de la drosophile » p. 49

Exemple de bloc rédigé



L'être humain tend à domestiquer son environnement. L'observation des interactions de l'être humain avec la nature révèle sa tendance à vouloir la conquérir et en prendre possession, afin de rendre son environnement le plus familier possible. C'est ainsi que Nemo fait de l'océan sa propriété personnelle. La légitimité d'une telle appropriation est évidemment discutable mais elle reste symbolique. Elle est beaucoup plus concrète et problématique lorsque ce sont les êtres vivants eux-mêmes qui sont « possédés » et domestiqués, comme lorsqu'Aronnax attrape un oiseau de Polynésie pour enrichir les curiosités du Jardin des Plantes, affirmant alors que ses « désirs étaient satisfaits par la possession de ce paradisiaire ». Une telle appropriation de la nature par le monde savant interroge d'ailleurs Canguilhem qui utilise l'expression « matériel animal » pour décrire les espèces vivantes utilisées en laboratoire. Que reste-t-il du vivant et de la nature ainsi réduits à l'état de matériau d'étude ? Et plus largement, quelle responsabilité doit tenir l'homme face aux espèces domestiquées et que « l'état sauvage éliminerait impitoyablement » ? L'héroïne d'Haushofer décide en tout cas d'endosser la responsabilité de « mère de famille » à l'égard de ses animaux domestiques, déplorant leurs terribles liens de dépendance à l'homme. Car « un chien sans maître est l'être le plus misérable du monde ».

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !



L'exploitation

L'homme exploite la nature à son profit. Dans une optique de contrôle de son environnement, l'être humain réduit parfois son expérience de la nature à celle d'une exploitation des ressources qu'elle lui offre. Cette approche réductrice fondée sur le critère de l'utilité suppose la dévalorisation de la nature elle-même.



= L'héroïne du *Mur invisible* ne renie évidemment pas l'utilité de la nature : c'est elle qui, de manière très prosaïque, lui permet de survivre. C'est plus particulièrement le cas de la vache Bella qui, grâce à son lait, est pourvoyeuse d'une ressource indispensable. Mais loin de l'idée de l'exploiter et de considérer l'animal sous le seul angle rationnel de l'utilité, l'héroïne lui redonne au contraire toute sa dignité : elle l'honore, elle prend soin d'elle, elle l'aime. Haushofer s'amuse même à renverser la situation : alors que l'homme exploite la nature pour fabriquer des objets de consommation parfois luxueux et superflus, l'autrice redonne à la nature ce que l'homme lui a volé : elle met la Mercedes du personnage de Hugo au service des animaux de la forêt. Désormais, la Mercedes semble être mise en valeur par la nature et avoir trouvé sa véritable utilité en servant de nichoir aux oiseaux :

- « Moi aussi je possède un objet de ce genre au milieu de la forêt : la Mercedes noire de Hugo. Quand nous sommes arrivés avec elle, elle était presque neuve. Aujourd'hui, recouverte d'herbes, elle sert de nid aux souris et aux oiseaux. Quand le clématite fleurit au mois de juin, elle devient très belle. La Mercedes de Hugo est devenue un foyer confortable, chaud et abrité du vent. On devrait placer des voitures dans les forêts, elles font de bons nichoirs » p. 259
- « Très vite [Bella] était devenue pour moi bien plus importante qu'un animal qu'on entretient parce qu'il est utile. Cette attitude n'était pas très raisonnable mais je ne pouvais ni ne cherchais à la combattre. Mes animaux étaient tout ce qui me restait et je commençais à me sentir le chef de notre étrange famille » p. 55
- « [Bella] ne pouvait pas savoir à quel point elle était précieuse et indispensable [...], notre grande et douce mère nourricière » p. 218



++ Le roman de Jules Verne met en scène l'exploitation des ressources naturelles de manière plus ou moins insouciant, qu'il s'agisse de répondre aux besoins alimentaires des hommes, mais aussi de satisfaire leur cupidité ou leur curiosité scientifique. En effet, la mer est parfois décrite comme un inépuisable réservoir. Pourtant, l'auteur souligne aussi l'exploitation excessive de certaines espèces conduisant à leur disparition. Quoi qu'il en soit, cette vision utilitaire de la nature contribue souvent à traiter les êtres vivants comme de simples choses inertes pour n'y voir que des ressources potentielles :

- « Oui, monsieur le professeur, la mer fournit à tous mes besoins. Tantôt, je mets mes filets à la traîne, et je les retire, prêts à se rompre. Tantôt, je vais chasser au milieu de cet élément qui paraît être inaccessible à l'homme, et je force le gibier qui gîte dans mes forêts sous-marines. Mes troupeaux, comme ceux du vieux pasteur de Neptune, paissent sans crainte les immenses prairies de l'Océan. J'ai là une vaste propriété que j'exploite moi-même et qui est toujoursensemencée par la main du Créateur de toutes choses » p. 106

- « Mais cette mer, monsieur Aronnax, me dit-il, cette nourrice prodigieuse, inépuisable, elle ne me nourrit pas seulement : elle me vêtit encore. Ces étoffes qui vous couvrent sont tissées avec le byssus de certains coquillages [...] Votre lit est fait du plus doux zostère de l'Océan. Votre plume sera un fanon de baleine, votre encre la liqueur sécrétée par la seiche ou l'encornet. Tout me vient maintenant de la mer comme tout lui retournera un jour » p. 107
- « [Aronnax :] Je vois, capitaine, que la nature vous sert partout et toujours [...] [Nemo :] précisément ici, la mer recouvre des forêts entières qui furent ensevelies dans les temps géologiques ; minéralisées maintenant et transformées en houille, elles sont pour moi une mine inépuisable » p. 367
- « Cette loutre, longue d'un mètre cinquante centimètres, devait avoir un très-grand prix. Sa peau, d'un brun marron en dessus, et argentée en dessous, faisait une de ces admirables fourrures si recherchées sur les marchés russes et chinois ; la finesse et le lustre de son poil lui assuraient une valeur minimum de deux mille francs [...] Ce précieux chasseur, chassé et traqué par les pêcheurs, devient extrêmement rare, et il s'est principalement réfugié dans les portions boréales du Pacifique, où vraisemblablement son espèce ne tardera pas à s'éteindre » p. 174
- « Le corail se vend jusqu'à cinq cents francs le kilogramme » p. 245
- « Les pêcheurs ne se rassemblent que pendant le mois de mars au golfe de Manaar, et là, pendant trente jours, leurs trois cents bateaux se livrent à cette lucrative exploitation des trésors de la mer » p. 266
- Voir aussi p. 115



++ Canguilhem souligne le fait que pour se servir de la nature comme d'un moyen au service du progrès humain, pour s'ériger comme son « maître » et l'exploiter « librement » sans se poser aucune question d'ordre moral, il faut dévaloriser la nature et la vie sauvage. C'est-à-dire, introduire l'idée dans la pensée humaine que la nature n'a pas d'autre valeur que celle d'un instrument. Selon lui, c'est l'un des effets de la théorie cartésienne de l'animal-machine. Ne voir dans l'animal qu'un simple automate sans âme permet de l'utiliser sans modération, comme si la nature n'avait d'autre fin que celle d'être au service de l'homme. Considérer la nature sous la seule forme d'interactions d'ordre utilitaire est très réducteur :

- « Descartes fait pour l'animal ce qu'Aristote avait fait pour l'esclave, il le dévalorise afin de justifier l'homme de l'utiliser comme instrument [...] si l'on est forcé de voir en l'animal plus qu'une machine, il faut [...] renoncer à la domination sur l'animal [...] La mécanisation de la vie et l'utilisation technique de l'animal sont inséparables. L'homme ne peut se rendre maître et possesseur de la nature que s'il nie toute la finalité nature et s'il peut tenir toute la nature, y compris la nature apparemment animée, hors lui-même, pour un moyen. C'est par là que se légitime la construction d'un modèle mécanique du corps vivant » p. 142-143
- « Il fallait d'abord que l'homme fût conçu comme un être transcendant à la nature et à la matière pour que son droit et son devoir d'exploiter la matière, sans égards pour elle, fût affirmé. Autrement dit il fallait que l'homme fût valorisé pour que la nature fût dévalorisée » p. 138
- « [Citation de Roule :] Les poissons ne mènent pas leur vie d'eux-mêmes, c'est la rivière qui les fait mener. Ils sont des personnes sans personnalité » p. 173

- « À l'interprétation mécaniste de la formation des formes organiques succède l'explication mécaniste des mouvements de l'organisme dans le milieu [...]. Loeb considère tous les mouvements de l'organisme dans le milieu comme un mouvement auquel l'organisme est forcé par le milieu. Le réflexe [...] permet d'expliquer toutes les conduites du vivant [...]. Le milieu se trouve investi de tous les pouvoirs de l'égard des individus ; sa puissance domine [...] La situation du vivant [...] [est alors considérée comme] un conditionnement [...]. Mais on peut et on doit se demander où est le vivant ? Nous voyons bien des individus, mais ce sont des objets ; nous voyons des gestes, mais ce sont des déplacements » p. 179-180.

Exemple de bloc rédigé



L'homme exploite la nature à son profit. Dans une optique de contrôle de son environnement, l'être humain réduit parfois son expérience de la nature à celle d'une exploitation des ressources qu'elle lui offre. Comme le montre Canguilhem, cette approche réductrice fondée sur le critère de l'utilité suppose la dévalorisation de la nature elle-même : « L'homme ne peut se rendre maître et possesseur de la nature que [...] s'il peut tenir toute la nature [...] pour un moyen ». Autrement dit, pour mettre la nature au service du progrès humain et l'exploiter « librement » sans se poser aucune question d'ordre moral, il faut la réduire idéologiquement à l'état d'instrument. C'est pris dans cette idéologie que Jules Verne présente parfois la nature comme un vivier de ressources exploitables et « achetables ». En la réduisant à sa valeur économique, l'être humain pratique la « lucrative exploitation des trésors de la mer ». Dans une optique plus écologiste, Haushofer renverse la situation : alors que l'homme exploite la nature pour fabriquer des objets de consommation parfois luxueux et superflus, l'autrice redonne à la nature ce que l'homme lui a volé : elle met la Mercedes du personnage de Hugo au service des animaux de la forêt : « La Mercedes de Hugo est devenue un foyer confortable, chaud et abrité du vent. On devrait placer des voitures dans les forêts, elles font de bons nichoirs ». L'objet humain au service de la nature devient beau, comme s'il avait enfin trouvé sa véritable vocation...

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !



La destruction

L'être humain menace la nature de destruction. Dans les œuvres au programme, les expériences de l'homme sur la nature apparaissent parfois monstrueuses. L'être humain peut devenir un prédateur sans limite, un expérimentateur diabolique conduisant à l'effondrement des écosystèmes.



++ L'idée que l'homme est un danger pour la nature et pour la vie est très présente dans l'œuvre écoféministe d'Haushofer. Son héroïne se souvient de la violence de la guerre et n'a qu'une peur en pleine forêt : celle de croiser un homme. Le seul qu'elle rencontre finalement a d'ailleurs sombré dans la folie, tuant arbitrairement Taureau puis Lynx. L'héroïne déplore aussi l'activité morbide de la chasse, ne comprenant pas qu'elle puisse être pratiquée par plaisir. Pour elle, tuer est une trahison envers la vie, une violence envers sa nature même d'être vivant qu'elle doit surmonter à chaque fois qu'elle doit se procurer de la viande. Elle suppose en tout cas que la tendance destructrice de l'homme repose sur le fait qu'il est infiniment plus simple de tuer que de prendre soin et de faire croître la vie :

- « Aimer et prendre soin d'un être est une tâche très pénible et beaucoup plus difficile que tuer ou détruire » p. 187-188
- « Je ne sais pas ce qui me poussait à agir de la sorte, une sorte d'instinct sans doute [...] jusqu'à ce jour les dangers ne m'étaient venus que des humains, j'étais incapable de changer si vite d'opinion. L'homme était le seul ennemi que j'avais connu dans mon ancienne vie » p. 27-28
- « Jamais depuis que les hommes existent-ils ne se sont souciés d'épargner les bêtes au cours de leurs massacres mutuels [...] [le mur invisible] me semble l'invention humaine la plus diabolique qu'avait pu concevoir le cerveau de l'homme » p. 48
- « [La vieille chatte] avait dû faire de mauvaises expériences avec mes semblables [...] elle semblait disposée à oublier le mal que les hommes lui avaient infligé. Il lui arrive encore de faire un écart, prise de peur, ou de fuir vers la porte si je fais un mouvement brusque. J'ai ainsi peine, mais qui sait, peut-être que la chatte me connaît mieux que je ne me connais et pressens ce dont je pourrais être capable » p. 58
- « On est en train de payer le fait que toutes les bêtes de proie aient été décimées depuis longtemps et que le gibier n'ait plus d'ennemi naturel à l'exception de l'homme » p. 119
- « Je pêchais aussi des truites assez souvent. Je ressentais moins de gêne à les tuer. J'ignore pourquoi. C'est quand il est question de chevreuil que cela me semble particulièrement condamnable, presque une sorte de trahison. Jamais je ne pourrai m'y habituer » p. 63
- « La perspective de ces activités meurtrières ne me plaisait pas, et pourtant je n'avais pas d'autre choix si je voulais rester en vie ainsi que Lynx » p. 50
- « Je ne perdrai jamais cette répugnance de tuer. Elle doit m'être innée et il me faut la surmonter chaque fois que j'ai besoin de viande » p. 144



++ Jules Verne évoque à de nombreuses reprises la violence des hommes, qu'il s'agisse de la « violence naturelle » (p. 384) des pêcheurs immodérés comme Ned Land, de la violence du capitaine Nemo envers les armées modernes, ou même de sa violence presque insouciante envers certaines espèces animales :

→ En effet, le roman légitime le massacre de « vilains animaux » (p. 231). Verne attribue une nature belliqueuse aux animaux dont les humains ont couramment peur : leur aspect prétendument « monstrueux », le fait de les présenter comme un danger et leur associer (de manière très anthropomorphique) de « mauvaises » intentions permet de justifier leur extermination pure et simple. C'est ainsi que Nemo parle de « massacrer toute cette vermine » (p. 466) au sujet des poulpes géants, s'attaque à un banc de cachalots, à des requins ou encore à des araignées de mer. Une violence terrible et banalisée que même Ned Land peine à tolérer :

- « [Nemo :] Ce sont des cachalots, animaux terribles que j'ai quelquefois rencontrés par troupes de deux ou trois cents ! Quant à ceux-là, bêtes cruelles et malfaisantes, on a raison de les exterminer [...] - Eh bien, monsieur, répondit le Canadien, chez lequel l'enthousiasme s'était calmé, c'est un spectacle terrible, en effet. Mais je ne suis pas un boucher, je suis un chasseur, et ceci n'est qu'une boucherie ! - C'est un massacre d'animaux malfaisants, répondit le capitaine » p. 393 et 395
- « Mon sang se glaça dans mes veines ! J'avais reconnu les formidables squales qui nous menaçaient [...] Monstrueuses mouches à feu, qui broient un homme tout entier dans leurs mâchoires de fer [...] J'observais leur ventre argenté, leur gueule formidable, hérissée de dents, à un point de vue scientifique, et plutôt en victime qu'en naturaliste » p. 176
- « Une formidable troupe de squales nous fit cortège. Terribles animaux qui pullulent dans ces mers et les rendent fort dangereuses [...] Souvent, ces puissants animaux se précipitaient contre la vitre du salon avec une violence peu rassurante. Ned Land ne se possédait plus alors. Il voulait remonter à la surface des flots et harponner ces monstres » p. 262-263
- « Cet animal fut pris d'une malencontreuse idée de vengeance dont il eut à se repentir. Il revint sur le canot pour assaillir à son tour » p. 307
- « Quelle rage nous poussa alors contre ces monstres ! » p. 468

→ Mais Jules Verne est ambivalent car il est également protecteur de la nature quand il dénonce la surpêche et la chasse menée pour le seul plaisir de tuer. Il semble que l'homme soit parfois guidé par des désirs très immodérés voire contre-nature puisqu'il détruit les écosystèmes qui lui permettent de vivre :

- « Et savez-vous, ajoutai-je, ce qui s'est produit, depuis que les hommes ont presque entièrement anéanti ces races utiles [= les lamantins] ? C'est que les herbes putréfiées ont empoisonné l'air, et l'air empoisonné, c'est la fièvre jaune qui désole ces admirables contrées [...] ce fléau n'est rien encore auprès de celui qui frappera nos descendants, lorsque les mers seront dépeuplées de baleines et de phoques. Alors, encombrées de poulpes, de méduses, de calmars, elles deviendront de vastes foyers d'infection, puisque leurs flots ne posséderont plus ces vastes estomacs, que Dieu avait chargés d'écumer la surface des mers » p. 454
- « Ned Land abattit un magnifique cochon des bois [...] Ned Land se montra très glorieux de son coup de fusil [...] Je crois que, dans l'excès de sa joie, le Canadien, s'il n'avait pas tant parlé, aurait massacré toute la bande » p. 216-217
- « — Eh bien, monsieur, demanda le Canadien, ne pourrais-je leur donner la chasse ? [...] — À quoi bon, répondit le capitaine Nemo, chasser uniquement pour détruire ! [...] Ici, ce serait tuer pour tuer. Je sais bien que c'est un privilège réservé à l'homme, mais je n'admets pas ces passe-temps meurtriers. En détruisant la baleine australe comme la baleine franche, êtres inoffensifs et bons, vos pareils, maître Land, commettent une action blâmable. C'est ainsi qu'ils ont déjà dépeuplé toute la baie de Baffin, et qu'ils anéantiront une classe d'animaux utiles. Laissez donc tranquilles ces malheureux cétacés. Ils ont bien assez de leurs ennemis naturels, les cachalots, les espadons et les scies, sans que vous vous en mêliez. » [...] Le capitaine avait raison. L'acharnement barbare et inconsidéré des pêcheurs fera disparaître un jour la dernière baleine de l'Océan » p. 392
- « Cependant Ned Land regardait toujours. Ses yeux brillaient de convoitise à la vue de cet animal. Sa main semblait prête à le harponner. On eût dit qu'il attendait le moment de se jeter à la mer pour l'attaquer dans son élément. — Oh ! monsieur, me dit-il d'une voix tremblante d'émotion, je n'ai jamais tué de "cela". "Tout le harponneur était dans ce mot » p. 304

- « [Ces phoques] ne se sauvaient pas à notre approche, n'ayant jamais eu affaire à l'homme [...] nous n'aurions pu empêcher notre ami le Canadien de harponner quelques-uns de ces magnifiques cétacés. Ce qui eût désobligé le capitaine Nemo, car il ne verse pas inutilement le sang des bêtes inoffensives » p. 416
 - « Le capitaine m'apprit qu'autrefois de nombreuses tribus de phoques habitaient ces terres ; mais les baleiniers anglais et américains, dans leur rage de destruction, massacrant les adultes et les femelles pleines, là où existait l'animation de la vie, avaient laissé après eux le silence de la mort » p. 399
 - Voir aussi p. 212-419
- Il n'y a évidemment pas que la nature qui fasse les frais de cette violence, mais l'humanité elle-même se fait la guerre, tandis que les nations modernes oppriment et méprisent les peuples du monde entier. Raison pour laquelle Nemo a décidé de vivre loin des hommes, tout en défendant les opprimés grâce à sa richesse. Mais comme si cette folie meurtrière était contagieuse, Nemo lui-même fait preuve d'une colère destructrice qui effraie même le professeur Aronnax :
- « Au milieu de cette paisible nature, le ciel et l'Océan rivalisaient de tranquillité, et la mer offrait à l'astre des nuits le plus beau miroir qu'eût jamais reflété son image. Et quand je pensais à ce calme profond des éléments, comparé à toutes ces colères qui couvaient dans les flancs de l'imperceptible Nautilus, je sentais frissonner tout mon être » p. 496
 - « Ce ne sont pas de nouveaux continents qu'il faut à la terre, mais de nouveaux hommes ! » p. 186
 - « Seul, un gouvernement pouvait posséder une pareille machine destructive et, en ces temps désastreux où l'homme s'ingénie à multiplier la puissance des armes de guerre, il était possible qu'un État essayât à l'insu des autres ce formidable engin » p. 37
 - « Je suis le droit, je suis la justice ! me dit-il. Je suis l'opprimé, et voilà l'oppresseur ! C'est par lui que tout ce que j'ai aimé, chéri, vénéré, patrie, femme, enfants, mon père, ma mère, j'ai vu tout périr ! Tout ce que je hais est là ! Taisez-vous ! » p. 495
 - « Ainsi donc, au sein de cette mer immense, la vie du capitaine Nemo se déroulait tout entière [...] Toujours cette même défiance, farouche, implacable, envers les sociétés humaines [...] le capitaine Nemo ne se contentait pas de fuir les hommes. Son formidable appareil servait non seulement ses instincts de liberté, mais peut-être aussi les intérêts de je ne sais quelles terribles représailles » p. 253-254
 - « Le commandant Farragut avait reconnu que le narval était un bateau sous-marin, plus dangereux qu'un cétacé surnaturel [...] sur toutes les mers, sans doute, on poursuivait maintenant ce terrible engin de destruction [= le Nautilus] » p. 492
 - « [Aronnax :] Nous avons malheureusement ramené une troupe de bipèdes dont le voisinage me paraît inquiétant [...] Des sauvages ! Des sauvages ! répondit le capitaine Nemo d'un ton ironique. Et vous vous étonnez, monsieur le professeur, qu'ayant mis le pied sur une des terres de ce globe, vous y trouviez des sauvages ? Des sauvages, on n'y en a-t-il pas ? Et d'ailleurs, sont-ils pires que les autres, ceux que vous appelez des sauvages ? » p. 219
 - « Le premier soin du capitaine Nemo fut de rappeler ce malheureux à la vie [...] Et surtout, que dur...penser, quand le capitaine Nemo, tirant d'une poche de son vêtement un sachet de perles, le lui mit dans la main ? Cette magnifique aumône de l'homme des eaux au pauvre Indien de Ceylan fut acceptée par celui-ci d'une main tremblante » p. 286
 - « Cet homme étrange [= Nemo] n'était pas parvenu encore à tuer son cœur tout entier. Lorsque je fis cette observation, il me répondit d'un ton légèrement ému : "Cet Indien, monsieur le professeur, est un habitant du pays des opprimés, et je suis encore et, jusqu'à mon dernier souffle, je serai de ce pays-là !" » p. 288
 - « Quels que fussent les motifs qui l'avaient forcé à chercher l'indépendance sous les mers, avant tout il était resté un homme ! Son cœur palpitait encore aux souffrances de l'humanité, et son immense charité s'adressait aux races asservies comme aux individus ! » p. 349



+ Canguilhem évoque parfois les souffrances causées aux animaux par la recherche

scientifique. Il qualifie par exemple la grenouille de « *Job de la biologie* » (p. 32) faisant référence au personnage biblique de Job qui endure toutes les souffrances de Satan. L'idée de manipuler des espèces animales pour la recherche au point de réduire le vivant à l'état de « *matériel biologique* » (p. 35) pose en effet de lourdes questions éthiques. À ce sujet, il évoque les expériences atroces (monstrueuses au sens moral du terme) qui ont été menées sur les « monstres », et sur des êtres vivants « normaux » pour tenter de produire des monstres ; comme celles de la tératogénie qui a tenté par exemple l'hybridation d'une poule et d'un lapin (voir p. 233). Canguilhem s'interroge aussi sur le fait que l'homme puisse devenir un objet d'étude biologique, évoquant d'éventuelles dérives vers « *l'expérimentation immorale* » (p. 44). Il semble délicat de fixer les limites de la moralité dans le cadre de l'expérience scientifique :

- « *Ce matériel animal est une fabrication humaine [...]* Certaines organisations scientifiques élèvent des espèces, au sens jordanien du terme, de rats et de souris obtenus par une longue série d'accouplements entre consanguins » p. 34
- « *L'artiste du Moyen Âge représentait des monstres imaginaires. Le savant du XIX^e siècle prétend fabriquer des monstres réels [...]* Comment résister à la tentation de retrouver le monstrueux installé au cœur même de l'univers scientifique d'où on a prétendu l'expulser ? [...] Que dirons-nous le jour où nous apprendrons qu'on a tenté sur l'homme des expériences de tératogénie ? Du curieux au scabreux et du scabreux au monstrueux, la route est droite et non courte. Si l'essai de tous les possibles, en vue de révéler le réel, est inscrit dans le code de l'expérimentation, il y a risque que la frontière entre l'expérimental et le monstrueux ne soit pas aperçue du premier coup [...] L'ignorance des anciens tenait les monstres pour des jeux de la nature, la science des contemporains en fait le jeu des savants [...] la formule "chercher à entraîner l'organisation dans des voies insolites" pourrait passer pour l'annonce d'un *projet diabolique* » p. 231 à 234
- « *Il n'est pas étonnant que l'insatiable passion de connaître, armée du fer, se soit efforcée de se frayer un chemin jusqu'aux secrets de la nature et ait appliqué une *violence licite* à des victimes de la philosophie naturelle, qu'il est permis de se procurer à bon compte, aux chiens, afin de s'assurer - ce qui ne pouvait se faire sur l'homme sans crime - de la fonction exacte de la rate* » p. 22

Exemple de bloc rédigé

L'être humain menace la nature de destruction. Dans les œuvres au programme, les expériences de l'homme sur la nature apparaissent parfois monstrueuses. L'être humain peut devenir un prédateur sans limite conduisant à l'effondrement des écosystèmes, ou un expérimentateur diabolique considérant le vivant comme un moyen pouvant servir toutes les fins. Canguilhem souligne effectivement le fait que « la frontière entre l'expérimental et le monstrueux » peut rapidement être franchie, ce qui est clairement le cas dans les expériences de tératogénie, et plus largement lorsque des milliers d'animaux sont sacrifiés sur l'autel de la connaissance. Nemo montre bien que cette limite est floue et subjective, lui qui dénonce la surpêche destructrice et défend Ned Land de tuer par plaisir, tout en autorisant par ailleurs le massacre de cachalots : « Quant à ceux-là, bêtes cruelles et malfaisantes, on a raison de les exterminer », affirme-t-il. Un simple jugement de valeur permet de franchir la limite, jusqu'à nourrir une rage insensée comme le montrent certaines scènes de tuerie démentes du roman... Haushofer critique ainsi une forme de folie meurtrière assez répandue au sein de l'humanité, qui reste incompréhensible pour son héroïne pour qui l'animal est l'innocente victime de la cruauté humaine. Selon elle, ôter une vie, même par nécessité, constitue « une sorte de trahison » envers notre nature même d'être vivant.

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !

Hybris et anthropocentrisme

La volonté de domination et la conduite démesurée de l'homme (ou du moins, de la civilisation occidentale) face à la nature dépendent peut-être de deux facteurs : l'hybris (= terme du grec ancien désignant une forme d'orgueil chez l'homme, le conduisant à l'excès et à la démesure) et l'anthropocentrisme (= considérer l'être humain comme le centre du monde).

Récapitulatif des arguments

- **L'homme orgueilleux** : l'orgueil humain peut lui faire adopter une posture de supériorité face à la nature. Un orgueil alimenté par l'efficacité de la conscience et de l'intelligence humaines pour mener à bien toutes sortes d'expériences, forgeant l'idée d'une humanité supérieure au reste de la nature.
- **L'anthropocentrisme** : les expériences humaines de la nature peuvent être biaisées par l'anthropocentrisme. La subjectivité de notre perception du monde perturbe sa compréhension et peut induire le sentiment d'en être le centre.
- **L'homme contre-nature** : l'être humain s'égare lorsqu'il veut aller contre la nature. Cherchant à s'émanciper de certaines contraintes naturelles, il peut tomber dans l'excès lorsqu'il veut s'extraire de la nature elle-même. Une tendance qui nourrit frustration et violence.



L'homme orgueilleux

L'orgueil humain peut lui faire adopter une posture de supériorité face à la nature. Un orgueil alimenté par l'efficacité de la conscience et de l'intelligence humaines pour mener à bien toutes sortes d'expériences, forgeant l'idée d'une humanité supérieure au reste de la nature.



+ Malgré sa profonde humilité face à la nature, l'héroïne remarque qu'elle adopte parfois une posture de supériorité face aux êtres vivants de la forêt. En effet, sa conscience et son sens de la moralité la placent malgré elle dans le rôle d'une justicière, presque d'une déesse décidant du sort des uns et des autres. Elle tient par exemple à sauver une corneille blanche qui serait sinon éliminée par la sélection naturelle, ou hésite à tuer un renard juste pour venger la mort de Perle. Ainsi, elle a parfois le sentiment de jouer le rôle de la « Providence » par sa capacité à choisir quel animal tuer ou épargner. Toutefois, elle se ravise et s'assagit en comprenant progressivement qu'elle n'est qu'un infime être vivant parmi les autres, qui ne pèse pas lourd face au « grand jeu du soleil, de la lune et des étoiles » (p. 244) :

- « Je veux que la corneille blanche vive » p. 294
- « Perle était destinée, dès le début, à devenir la victime des renards, des chouettes et des martres. Fallait-il en faire payer le prix à ce beau renard plein de vie ? Perle avait subi un dommage mais ce tort n'avait pas été non plus épargné aux truites, ses victimes. Devrais-je le reporter sur le renard ? Il n'y a que moi dans la forêt qui puisse être juste ou injuste. Moi seule peux faire grâce. Parfois je préférerais que le poids de la décision ne repose pas sur mes épaules. Mais je suis un être humain et je pense et agis comme tout être humain » p. 149
- « Je ne suis pas le dieu des lézards ni celui des chats. Je suis en dehors de tout cela et il vaut mieux que je ne m'en mêle pas. Parfois je ne peux pas m'empêcher de jouer le rôle de la providence ; je sauve une bête d'une mort certaine puis j'en tue une autre parce que j'ai besoin de viande. Mais [...] je ne suis pas un trouble-fête bien sérieux. Les orties continueront à pousser, même si je les arrache cent fois, et elles me survivront » p. 214-215
- « Sous le ciel immense, il m'était presque impossible de rester un moi unique et séparé, une aveugle petite vie entêtée qui refusait de se fondre dans la grande communauté. Autrefois j'avais tiré toute ma fierté d'être une telle vie, mais sur l'alpage cette vie m'apparaissait misérable et ridicule, un nœud bouffi d'orgueil » p. 215



++ Le professeur Aronnax est grisé par le pouvoir que le *Nautilus* confère au capitaine Nemo. Grâce à la puissance de la technologie, Nemo et ses passagers passent pour des « êtres surhumains » (p.286) face aux indigènes qu'ils rencontrent sur les côtes maritimes. Mais Nemo n'a-t-il pas sombré dans l'orgueil et la démesure à force de dépasser les limites jusqu'alors fixées par la nature à l'homme ? C'est en tout cas ce que peuvent laisser penser aux lecteurs certaines descriptions d'Aronnax qui font passer Nemo pour un dieu sur Terre ou qui présente le *Nautilus* comme une création plus prodigieuse encore que celle du « Créateur » lui-même... ou encore se façon de vouloir commander aux astres tels que la Lune ou le Soleil pour servir ses désirs, ou de vouloir incarner la Justice :

- « Je suis le droit, je suis la justice ! me dit-il » p. 495
- « [Nemo :] Je serais bien étonné si ce complaisant satellite (la Lune) ne soulève pas suffisamment ces masses d'eau (= phénomène de marée), et ne me rend pas un service (= dégager le Nautilus d'un banc de rochers) que je ne veux devoir qu'à lui seul » p. 202
- « [Nemo] paraissait impatient, contrarié. Mais qu'y faire ? Cet homme audacieux et puissant ne commandait pas au soleil comme à la mer » p. 415
- « Personne ne peut franchir la banquise. Il est puissant, votre capitaine ; mais, mille diables ! il n'est pas plus puissant que la nature, et là où elle a mis des bornes, il faut que l'on s'arrête bon gré mal gré. [...] Pourtant les merveilleuses qualités du Nautilus allaient le servir encore dans cette surhumaine entreprise » p. 403 et 405
- « Le capitaine Nemo grandissait démesurément dans ce milieu étrange. Son type s'accroissait et prenait des proportions surhumaines. Ce n'était plus mon semblable, c'était l'homme des eaux, le génie des mers » p. 505
- « Grâce à la perfection de nos appareils, nous dépassions ainsi de quatre-vingt-dix mètres la limite que la nature semblait avoir imposée jusqu'ici aux excursions sous-marines de l'homme » p. 171
- « Mais bientôt ces derniers représentants de la vie animale disparurent, et, au-dessous de trois lieues, le Nautilus dépassa les limites de l'existence sous-marine [...]. Quelle situation ! m'écriai-je. Parcourir dans ces régions profondes où l'homme n'est jamais parvenu ! » p. 382
- « Se disait-il que dans ces mers polaires interdites à l'homme, il était ici chez lui, maître de ces infranchissables espaces ? » p. 398
- « L'animal, le monstre, le phénomène naturel qui avait intrigué le monde savant tout entier, bouleversé et fourvoyé l'imagination des marins des deux hémisphères, il fallait bien le reconnaître, c'était un phénomène plus étonnant encore, un phénomène de main d'homme (= le Nautilus). La découverte de l'existence de l'être le plus fabuleux, le plus mythologique, n'eût pas, au même degré, surpris ma raison. Que ce qui est prodigieux vienne du Créateur, c'est tout simple. Mais trouver tout à coup, sous ses yeux, l'impossible mystérieusement et humainement réalisé, c'était à confondre l'esprit » p. 79

+ Canguilhem présente l'être humain comme un être vivant parfait dans la mesure où il s'adapte à tous les milieux, et plus encore, se crée ses propres milieux de vie. Toutefois, il se montre critique envers la posture savante qui conduit à l'orgueil : celui de croire que notre manière de percevoir, de comprendre et d'interagir avec la réalité a plus de valeur que celle des autres animaux, ou de croire que notre façon de s'adapter par l'intelligence n'a pas d'égal dans le règne animal, qui se trouve ainsi dévalorisé et « extériorisé ». De même, Canguilhem critique les ambitions démesurées de manipulation et de contrôle de la nature. Il cible notamment l'idéologie soviétique qui, au début du XXe siècle, croyait pouvoir agir de manière illimitée sur l'environnement pour modifier les êtres vivants (humains compris) afin de servir son idée du progrès :

- « La théorie mendélienne de l'hérédité, en justifiant le caractère spontané des mutations, tend à modérer les ambitions humaines, et spécifiquement soviétiques, de domination intégrale de la nature et les possibilités d'altération intentionnelle des espèces vivantes. [...] À l'inverse, dans l'idéologie soviétique, la reconnaissance de l'action déterminante du milieu (qui suppose que le vivant serait totalement conditionné, automatisé, non libre) a une portée politique et sociale, elle autorise l'action illimitée de l'homme sur lui-même par l'intermédiaire du milieu. Elle justifie l'espoir d'un renouvellement expérimental de la nature humaine » p. 190-191
- « La sélection chez l'homme a atteint sa perfection limite, dans la mesure où l'homme est ce vivant capable d'existence, de résistance, d'activité technique et culturelle dans tous les milieux » p. 208-209. Il n'est pas étonnant que l'insatiable passion de connaître, armée du fer, se soit efforcée de se frayer un chemin jusqu'aux secrets de la nature et ait appliqué une

- « L'homme, en tant que savant, construit un univers de phénomènes et de lois qu'il tient pour un univers absolu [...]. Les mesures se substituent aux appréciations, les lois aux habitudes, la causalité à la hiérarchie et l'objectif du sujet. Or, cet univers de l'homme savant [...] confère à ce milieu propre une sorte de privilège sur les milieux propres des autres vivants. L'homme vivant tire son rapport à l'homme savant, par les recherches duquel l'expérience perceptive usuelle se trouve pourtant contredite et corrigée, une sorte d'inconscience fatuité (= satisfaction de soi-même qui s'étale d'une manière insolente, déplacée ou ridicule) qui lui fait préférer son milieu propre à ceux des autres vivants, comme ayant plus de réalité et non pas seulement une autre valeur » p. 196

Exemple de bloc rédigé



L'orgueil humain peut lui faire adopter une posture de supériorité face à la nature. Un orgueil alimenté par l'efficacité de la conscience et de l'intelligence humaines pour mener à bien toutes sortes d'expériences, forgeant l'idée d'une humanité supérieure au reste de la nature. Ainsi, Canguilhem critique la posture savante lorsqu'elle conduit l'homme à ressentir « une sorte d'inconscience fatuité qui lui fait préférer son milieu propre à ceux des autres vivants ». C'est-à-dire à croire que sa manière de concevoir la réalité a plus de valeur que celle des autres animaux, ou que sa façon de s'adapter par l'intelligence n'a pas d'égal dans le règne animal, qui se trouve ainsi dévalorisé et « extériorisé ». C'est justement cette posture orgueilleuse que l'héroïne de *Mur invisible* a désappris : « Sous le ciel immense, il m'était presque impossible de rester un moi unique et séparé, une aveugle petite vie entêtée qui refusait de se fondre dans la grande communauté. Autrefois j'avais tiré toute ma fierté d'être une telle vie, mais sur l'alpage cette vie m'apparaissait misérable et ridicule, un nœud bouffi d'orgueil ». Elle cesse alors de vouloir jouer le rôle de la « Providence » au sein du règne animal pour reconnaître finalement que ce rôle est illusoire, vaniteux, et qu'elle n'est qu'un être infime parmi la vaste chaîne du vivant. Peut-être que le grand Nemo aux « proportions surhumaines » et qui veut commander aux astres eux-mêmes, aurait dû recevoir cette leçon d'humilité...

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !



L'anthropocentrisme

Les expériences humaines de la nature peuvent être biaisées par l'anthropocentrisme. La subjectivité de notre perception du monde perturbe sa compréhension et peut induire le sentiment d'en être le centre.



+ À force d'interactions avec la nature et les animaux qui lui sont proches, l'héroïne du *Mur invisible* prend conscience de son anthropocentrisme, qui l'amène notamment à anthropomorphiser les autres êtres vivants. En effet, elle remarque qu'elle projette ses propres sensations sur les animaux, alors qu'ils réagissent tous différemment aux stimuli de l'environnement. Surtout, elle constate que plus ces animaux présentent de différences morphologiques (tels que les insectes), moins elle les comprend ou se sent proche d'eux. Les autres animaux semblent réagir comme elle : toute différence par rapport à leur propre normalité semble provoquer une certaine méfiance :

- « J'avais tendance à projeter sur les animaux ce que ressentait mon propre corps sans protection. Mais les bêtes non plus ne se comportent pas toutes de la même façon. Lynx supportait aussi bien le froid que la chaleur. La chatte qui avait un poil bien plus long détestait le froid. [...] Et je ne pouvais pas voir une truite dans la mare sans frissonner et en avoir pitié. Elles me font pitié car je ne peux pas imaginer qu'il puisse faire bon là en bas, près des pierres couvertes de mousse. **Ma faculté d'imagination est très limitée, elle n'arrive pas à pénétrer jusqu'à la chair lisse et blanche des animaux à sang froid. Et les insectes, comme ils me restent étrangers. Je les regarde et les observe avec étonnement, et je suis contente qu'ils soient si petits [...]** Je ne fais d'exception que pour les bourdons, sans doute parce que leurs corps velus me font penser à de minuscules mammifères. Il m'arrive de souhaiter que cette étrangeté se change en familiarité, mais j'en suis bien éloignée. Étranger et méchant restent encore pour moi une seule et même chose. Et je crois que les animaux eux-mêmes ne sentent pas autrement. Cet automne est apparue une corneille blanche. Elle vole toujours en arrière des autres et se pose seule sur un arbre que ses compagnes évitent [...] pour ses compagnes elle est horrible » p. 293-294



++ Aronnax se sert souvent des machines comme modèles pour décrire les formes vivantes. C'est là un biais anthropomorphique, une facilité cognitive pratique pour décrire le réel. L'être humain vivant dans un monde technique, il associe des images « mécaniques » à des formes de vie sauvages pour mieux se les représenter. Par ailleurs, les formes les plus étonnantes, les plus éloignées de l'humain, sont jugées monstrueuses et suscitent une crainte qui conduit à la volonté de les éliminer. Araignées de mer et poulpes en font les frais, de même que le Nautilus lui-même lorsque le monde entier croit encore qu'il s'agit d'une créature fantastique :

- « Les sinistres maritimes qui n'avaient pas de cause déterminée furent mis sur le compte du monstre. Ce fantastique animal endossa la responsabilité de tous ces naufrages [...]. Ce fut le "monstre" qui, justement ou injustement, fut accusé de leur disparition, et, grâce à lui, les communications entre les divers continents devinrent de plus en plus dangereuses, le public se déclara et demanda catégoriquement que les mers fussent enfin débarrassées et à tout prix de ce formidable cétacé » p. 36
- « Je comprenais enfin que ma véritable vocation, l'unique but de ma vie, était de chasser ce monstre inquiétant et d'en purger le monde » p. 43
- « À quelques pas, une monstrueuse araignée de mer, haute d'un mètre, me regardait de ses yeux louches, prête à s'élancer sur moi [...] je ne pus retenir un mouvement d'horreur [...] Le capitaine Nemo montra à son compagnon le hideux crustacé, qu'un coup de crosse abattit aussitôt, et je vis les horribles pattes du monstre se tordre dans des convulsions terribles » p. 171
- « Je regardai à mon tour, et je ne pus réprimer un mouvement de répulsion. Devant mes yeux s'agitait un monstre horrible, digne de figurer dans les légendes tératologiques. C'était un calmar de dimensions colossales » p. 462
- « On pouvait espérer que l'animal s'épuiserait, et qu'il ne serait pas indifférent à la fatigue comme une machine à vapeur » p. 72
- « Au moment où l'énorme narval venait respirer à la surface de l'océan, l'air s'engouffrait dans ses poumons, comme fait la vapeur dans les vastes cylindres d'une machine de deux mille chevaux » p. 68
- « Dans leurs sombres anfractuosités de gros crustacés, pointés sur leurs hautes pattes comme des machines de guerre, nous regardaient de leurs yeux fixes » p. 281
- « Les mâchoires du requin s'ouvrirent démesurément comme une cisaille d'usine » p. 286



+ Canguilhem explique que l'anthropocentrisme (notamment renforcé par les idées religieuses qui centrent l'univers entier sur l'homme) a entraîné certains savants dans un biais anthropomorphique : celui de s'appuyer sur leurs propres expériences subjectives de la nature pour expliquer le vivant. Cela s'est notamment traduit par le fait de comparer des formes vivantes avec des objets ou des techniques humaines. Cette tendance s'est accentuée avec la théorie mécaniste. On pensait alors pouvoir expliquer l'univers entier et tous ses phénomènes, vivant compris, comme une succession de rouages : la machine est alors devenue le modèle explicatif du vivant. De manière générale, l'homme considère que sa manière de voir le monde a plus de valeur et « plus de réalité » (p. 196) que celle des autres vivants :

- « L'homme, en tant que savant, construit un univers de phénomènes et de lois qu'il tient pour un univers absolu [...]. Or, cet univers de l'homme savant [...] confère à ce milieu propre une sorte de privilège sur les milieux propres des autres vivants » p. 196
- « La théorie de la sympathie universelle [...] suppose l'assimilation de la totalité des choses à un organisme, et la représentation de la totalité sous forme d'une sphère, centrée sur la situation d'un vivant privilégié : l'homme » p. 192
- « L'homme croit reconnaître des formes lui rappelant celles de certains instruments produits par son industrie (la vessie est un réservoir ; l'os un levier) » p. 24
- « Les concepts utilisés primitivement pour l'analyse des fonctions des tissus, organes ou appareils étaient inconsciemment chargés d'un import pragmatique et technique proprement humain » p. 26
- « Le problème des rapports de la machine et de l'organisme n'a été généralement étudié qu'à sens unique. On a presque toujours cherché, à partir de la structure et du fonctionnement de la machine déjà construite, à expliquer la structure et le fonctionnement de l'organisme ; mais on a rarement cherché à comprendre la construction même de la machine à partir de la structure et du fonctionnement de l'organisme » p. 130

Exemple de bloc rédigé



Les expériences humaines de la nature peuvent être biaisées par l'anthropocentrisme. La subjectivité de notre perception du monde perturbe sa compréhension et peut induire le sentiment d'en être le centre. Ainsi, l'héroïne du *Mur invisible* remarque qu'elle projette ses propres sensations sur les animaux, alors qu'ils réagissent tous différemment aux stimuli de l'environnement. Surtout, elle constate que plus ces animaux présentent de différences morphologiques (tels que les insectes), moins elle les comprend ou se sent proche d'eux. « *Ma faculté d'imagination est très limitée, elle n'arrive pas à pénétrer jusqu'à la chair lisse et blanche des animaux à sang froid* » avoue-t-elle malgré sa volonté d'éviter les jugements de valeur à l'égard des autres vivants. En effet, « *L'homme, en tant que savant, construit un univers de phénomènes et de lois qu'il tient pour un univers absolu* » explique Canguilhem. Ce biais anthropocentrique a notamment conduit nombre de savants qui se sont appuyés sur leurs propres expériences subjectives, car typiquement humaines, de la nature pour expliquer l'ensemble du vivant. Cela s'est notamment traduit par le fait de comparer des formes vivantes avec des objets et des techniques humaines, comme en témoigne Aronnax qui se sert souvent des machines comme modèles pour les décrire. Ainsi, par anthropomorphisme, les mâchoires du requin sont comparées à « *une cisaille d'usine* »...

⚠ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !



L'homme contre-nature

L'être humain s'égare lorsqu'il veut aller contre la nature. Cherchant à s'émanciper de certaines contraintes naturelles, il peut tomber dans l'excès lorsqu'il veut s'extraire de la nature elle-même. Une tendance qui nourrit frustration et violence.



++ L'héroïne d'Haushofer cherche à comprendre la violence des hommes. Selon elle, cette violence est liée au fait que les hommes veulent aller contre le cours naturel des choses. En effet, ils refusent d'accepter les événements difficiles de la vie et de considérer la réalité pour ce qu'elle est : hasardeuse, chaotique, dépourvue de sens métaphysique. D'ailleurs, l'homme qui a vraisemblablement survécu des années dans les bois comme l'héroïne porte encore un costume de ville, comme s'il avait refusé de s'acclimater au mouvement de la forêt. Il est resté ancré à sa vie passée déconnectée de la nature, au point de sombrer dans la folie et d'abattre Lynx et Taureau. Il semble qu'à l'inverse, les animaux supportent la réalité sans se poser de questions, sans être à contre-courant. Ce serait peut-être la raison pour laquelle, malgré leur capacité éventuelle à tuer d'autres êtres vivants, ils n'auraient aucune cruauté. De même, si la femme n'a pas fini comme l'homme en costume, c'est bien parce qu'elle a « cédé » au courant de la nature, elle a accepté la situation :

- « Il m'apparut soudain que je ne pouvais plus continuer ainsi. Je fus prise d'un désir irrésistible de capituler et de ne plus m'opposer au cours des choses. J'en avais assez de passer mon temps à fuir et je décidai de faire face. Je m'assis à ma table à cesser de me défendre. Je sentis se détendre la crispation de mes muscles et mon cœur se mit à battre lentement et régulièrement. La simple décision de céder semblait avoir été efficace » p. 154
- « Peut-être que les animaux vivent jusqu'à leur mort dans un monde de terreur et de ravissement. Ils ne peuvent pas fuir et doivent jusqu'à la fin supporter la réalité » p. 246
- « J'étais contente qu'il [= le tueur de Lynx et Taureau] soit mort. Il m'aurait été difficile d'achever un homme blessé. Pourtant je n'aurais pas pu le laisser en vie [...] Son visage était hideux. Ses vêtements sales et déchirés étaient bien taillés et dans un beau tissu. Peut-être avait-il loué une chose comme Hugo, ou bien c'était un avocat, un directeur ou un industriel » p. 318-319
- « Tout cela a eu lieu en vain. Je ne peux m'empêcher d'y voir un désordre horrible et excessif. L'homme qui a abattu [=] Taureau] était certainement fou, mais sa folie même l'a trahi [...] La haine qu'ils [les meurtriers] ressentent envers tout ce qui peut engendrer une nouvelle doit être terrible » p. 188-189
- « Pas la moindre trace de cruauté ou de méchanceté. Je n'ai jamais vu d'yeux plus innocents que ceux de ma chatte » p. 127
- « Les choses arrivent tout simplement et, comme des millions d'hommes avant moi, je cherche à leur trouver un sens parce que mon orgueil ne veut pas admettre que le sens d'un événement est tout entier dans cet événement [...]. Les humains sont les seuls à être condamnés à courir après un sens qu'ils veulent faire exister [...] Je plains les animaux et les hommes parce qu'ils sont jetés dans la vie sans l'avoir voulu. Mais ce sont les hommes qui sont sans doute le plus à plaindre, parce qu'ils possèdent juste assez de raison pour lutter contre le cours naturel des choses. Cela les a rendus méchants, désespérés et bien peu dignes d'être aimés » p. 277

++ L'épisode de l'Antarctique est révélateur : Nemo souhaite à tout prix rejoindre le pôle Sud, malgré les incroyables obstacles naturels qui s'opposent à lui. Il y parvient, mais plutôt que d'exprimer sa joie, il se montre encore frustré de devoir attendre quelques jours que le Soleil pointe au-dessus de l'horizon pour confirmer sa position sur le globe. À vouloir sans cesse dépasser les limites fixées par la nature, Nemo semble un éternel insatisfait. Il devient colérique lorsqu'il ne peut pas la plier à sa volonté - pour ne pas dire à son caprice. Peut-être est-ce une forme de punition qu'il reçoit à la fin de cet épisode, lorsque le Nautilus se retrouve bloqué sous la banquise dans ces « mers polaires interdites à l'homme » (p. 398). Le spectacle des rayons lumineux se reflétant sur la glace immergée fait d'ailleurs dire à Ned qu'ils en ont trop vu : cet endroit était censé rester inaccessible à l'homme... Les personnages semblent alors avoir atteint un « point de non-retour » : tout ce que la vie civilisée pourra leur apporter leur semblera désormais fade à côté de telles merveilles. Leçon d'humilité mais peut-être aussi punition pour avoir voulu franchir la limite de trop :

- « C'est superbe ! Je rage d'être forcé d'en convenir. On n'a jamais rien vu de pareil. Mais ce spectacle-là pourra nous coûter cher. Et, s'il faut tout dire, je pense que nous voyons ici des choses que Dieu a voulu interdire aux regards de l'homme ! » / Ned avait raison. C'était trop beau [...] Quand nous reviendrons sur terre, ajouta Conseil, blasés sur tant de merveilles de la nature, que penserons-nous de ces misérables continents et des petits ouvrages sortis de la main des hommes ! Non, le monde habité n'est plus digne de nous ! » p. 430-431
- « Aronnax, sous la banquise ! Le désespoir me prit un instant. Mon pic fut près de s'échapper de mes mains. À quoi bon creuser, si je devais périr étouffé, écrasé par cette eau qui se faisait pierre, un supplice que la férocité des sauvages n'eût pas même inventé. Il me semblait que j'étais entre les formidables mâchoires d'un monstre qui se rapprochaient irrésistiblement » p. 438
- « [Nemo, attendant le lever du Soleil], paraissait impatient, contrarié. Mais qu'y faire ? Cet homme audacieux et puissant ne commandait pas au soleil comme à la mer » p. 415

++ Canguilhem critique la posture savante lorsqu'elle conduit à aller contre la nature, au point de la violenter. Notamment, il dénonce les atroces expériences d'hybridation animale (monstrueuses et vouées à l'échec), mais aussi les travers de la théorie mécaniste qui a pu amener à considérer les animaux comme des objets, et à croire que l'homme avait le pouvoir de conditionner l'ensemble de la nature. On peut également voir que la science, en étudiant une « paranature » (p. 35), par exemple par la fabrication d'un « matériel animal » (p. 34) génétiquement modifié, atteint certaines limites méthodologiques et éthiques. Canguilhem dénonce plus largement la posture vaniteuse qui consiste à croire que nous sommes supérieurs aux autres animaux. D'ailleurs, puisque l'être humain reste malgré lui soumis à sa nature, au même titre que les autres animaux, cette posture peut rendre intolérable notre propre condition indépassable d'être vivant :

- « Quelle lumière sommes-nous donc assurés de contempler pour déclarer aveugles tous autres yeux que ceux de l'homme ? Quelle signification sommes-nous donc certains d'avoir donnée à la vie en nous pour déclarer stupides tous autres comportements que nos gestes ? Sans doute l'animal ne sait-il pas résoudre tous les problèmes que nous lui posons, mais c'est parce que ce sont les nôtres et non les siens. L'homme ferait-il mieux que l'oiseau son nid, mieux que l'araignée sa toile ? Et à bien regarder, la pensée humaine manifeste-t-elle dans ses inventions une telle indépendance à l'égard des sommations du besoin et des pressions du milieu qu'elle légitime, visant les vivants infra-humains, une ironie tempérée de pitié ? » p. 13
- « Ce que l'homme recherche parce qu'il l'a perdu - ou plus exactement parce qu'il pressent que d'autres êtres que lui le possèdent - un accord sans problème entre des

exigences et des réalités, une expérience dont la jouissance continue qu'on en retirerait garantirait la solidité définitive de son unité [...] la connaissance, tant qu'elle n'accepte pas de se reconnaître partie et non juge, instrument et non commandement, l'en écarte. Et de là suit que tantôt l'homme s'émerveille du vivant et tantôt, se scandalisant d'être un vivant, forge à son propre usage l'idée d'un règne séparé » p. 13

Exemple de bloc rédigé



L'être humain s'égare lorsqu'il veut aller contre la nature. Cherchant à s'émanciper de certaines contraintes naturelles, l'homme peut tomber dans l'excès lorsqu'il veut s'extraire de la nature elle-même. Une tendance qui nourrit frustration et violence selon Haushofer dont l'héroïne écrit que les hommes « possèdent juste assez de raison pour lutter contre le cours naturel des choses. Cela les a rendus méchants, désespérés et bien peu dignes d'être aimés ». C'est peut-être ce qui explique en partie la colère et le repli sur soi du capitaine Nemo. En effet, possédant un pouvoir immense grâce à son intelligence et prenant l'habitude de dépasser les limites fixées à l'homme par la nature, Nemo semble devenir insatisfait et acariâtre. Alors qu'il vient peut-être de découvrir le pôle Sud et attend le lever du Soleil, il « paraissait impatient, contrarié. Mais qu'y faire ? Cet homme audacieux et puissant ne commandait pas au soleil ». À force de vouloir se faire démiurge et de considérer la nature comme un objet malléable à loisir, le moindre obstacle qui lui oppose lui paraît scandaleux. « De là suit que tantôt l'homme s'émerveille du vivant et tantôt, se scandalisant d'être un vivant, forge à son propre usage l'idée d'un règne séparé » écrit Canguilhem, qui dénonce par-là toute science fondée sur l'illusion d'une supériorité humaine qui permettrait de reconfigurer entièrement la nature et le vivant, et ainsi d'échapper à notre propre condition animale.

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !

L'homme limité par nature

Les œuvres au programme nous montrent que les expériences de la nature sont limitées par notre condition biologique qui freine nos ambitions et nos actions. En effet, la nature ne peut pas toujours être domptée, et l'homme doit accepter de s'y soumettre.

Arguments du chapitre

Une nature indomptable	44
■ La technique et ses limites	45
■ Limite de la connaissance	48
■ L'homme irrationnel	51
La nature menaçante	54
■ La nature catastrophique	55
■ La mort	58
■ La nature a une volonté	62
Une nature humaine fragile	65
■ La pensée comme handicap	66
■ La vulnérabilité naturelle	70
■ Un défaut d'adaptation	75

Une nature indomptable

Si l'homme s'adapte par l'intelligence, la connaissance et la technique, il ne peut toutefois pas dépasser les limites naturelles qui donnent un cadre à ses expériences. L'être humain ne peut d'ailleurs pas aller à l'encontre de sa propre nature d'être vivant.

Récapitulatif des arguments

- **La technique et ses limites** : l'expérience humaine de la nature peut-elle se faire sans la technique ? C'est peu probable. En effet, la technique est un moyen privilégié pour l'être humain d'interagir avec son environnement. Toutefois, son efficacité ne permet pour autant pas l'impossible. La technique peut même s'avérer handicapante.
- **Limite de la connaissance** : la connaissance acquise par les expériences est aussi bénéfique que délétère. Si la connaissance est un moyen privilégié pour l'homme de mieux vivre, elle peut aussi contribuer à l'éloigner de la nature.
- **L'homme irrationnel** : face à la nature, les comportements humains ne sont pas toujours rationnels. Si la rationalité humaine est une fonction biologique qui permet de diriger nos expériences, il s'avère que l'être humain est souvent égaré par des chimères (= illusion, idée sans consistance, rêverie un peu folle)



La technique et ses limites

L'expérience humaine de la nature peut-elle se faire sans la technique ? C'est peu probable. En effet, la technique est un moyen privilégié pour l'être humain d'interagir avec son environnement. Toutefois, son efficacité ne permet pour autant pas l'impossible. La technique peut même s'avérer handicapante.



+ La survie de la femme du *Mur invisible* repose sur la possession et l'usage de multiples objets : des allumettes, un fusil, une hache, etc. Toutefois, il s'agit du strict nécessaire. Aussi, la narratrice déplore à plusieurs reprises que sa vie passée fut parasitée par une technique devenue superflue, et même source d'« esclavage » (p. 75). Lorsqu'il s'agit de vivre sous la cadence effrénée des montres, d'être frustré par la société de consommation, ennuyé par des distractions futiles, la technique semble avoir atteint une limite à ne pas franchir : elle n'est plus un moyen d'interagir avec la nature, mais une fin en soi. Elle devient alors aliénante :

- « Avant j'allais toujours quelque part, j'étais toujours pressée et exaspérée [...] Je n'étais pas capable de me démarquer de cette vie stupide. L'ennui que j'éprouvais souvent était celui d'un paisible cultivateur de roses à un congrès de fabricants d'autos [...] comme ils m'ont torturée avec des choses qui me répugnaient ! [...] Maintenant que les hommes n'existent plus, les conduites de gaz, les centrales électriques et les oléoducs montrent leur vrai visage lamentable. On en avait fait des dieux au lieu de s'en servir comme d'objets d'usage » p. 258-259
- « Ma vie dépendait du nombre d'allumettes qui me restaient » p. 88
- « La seule chose qui aura réussi à m'ennuyer ici dans la forêt aura été les vieux journaux [...] Dans la société nous étions tous comme anesthésiés par l'ennui » p. 128
- « Je n'avais qu'à attendre et à attendre encore. Ici tout vient en son temps, un temps qui n'est pas harcelé par des milliers de montres. Rien ne pousse ni ne presse. Je suis la seule à être impatiente dans cette forêt et à en souffrir » p. 180



++ **et** = Bien sûr, le roman de Jules Verne fait la part belle à une technique dont les progrès vertigineux permettent sans cesse de repousser l'idée de l'impossible :

→ *Le Nautilus*, l'un des « chefs-d'œuvre de l'industrie moderne » (p. 141), rend palpable l'idée d'un progrès qui semble inarrêtable :

- « C'est la narration fidèle de cette invraisemblable expédition sous un élément inaccessible à l'homme, et dont le progrès rendra les routes libres un jour » p. 509
- « Grâce à la perfection de nos appareils, nous dépassons ainsi de quatre-vingt-dix mètres la limite que la nature semblait avoir imposée jusqu'ici aux excursions sous-marines de l'homme » p. 171
- « Personne ne peut franchir la banquise. Il est puissant, votre capitaine ; mais, mille diables ! il n'est pas plus puissant que la nature, et là où elle a mis des bornes, il faut que l'on s'arrête bon gré, malgré [...] — Ah ! monsieur le professeur, répondit le capitaine Nemo d'un ton ironique, vous serez toujours le même ! Vous ne voyez que empêchements et obstacles ! Moi, je vous affirme que non seulement le Nautilus se dégagera, mais qu'il ira plus loin encore ! [...] Aronnax ! Je savais cet homme audacieux jusqu'à la témérité ! Mais vaincre ces obstacles qui hérissaient le pôle Sud ! n'était-ce pas une entreprise absolument insensée, et que, seul, l'esprit d'un fou pouvait concevoir [...] Pourtant, les merveilleuses qualités du Nautilus allaient le servir encore dans cette surhumaine entreprise » p. 403 et 405

- « Mais bientôt ces derniers représentants de la vie animale disparurent, et, au-dessous de trois lieues, le Nautilus dépassa les limites de l'existence sous-marine [...] Quelle situation ! m'écriai-je. Parcourir dans ces régions profondes où l'homme n'est jamais parvenu ! Voyez, capitaine, voyez ces rocs magnifiques, ces grottes inhabitées, ces derniers réceptacles du globe, où la vie n'est plus possible » p. 382

→ Mais la technique poussée à l'extrême ne nuirait-elle pas à l'être humain ? À l'image des spationautes modernes dont la vie en apesanteur ne peut qu'être temporaire, Aronnax qualifie à la fin du roman son expérience à bord du Nautilus d'« extra-naturelle » (= en dehors des limites et des habitudes naturelles) : cette vie, aussi grisante soit-elle, est trop artificialisée, au point de devenir non-humaine. Ainsi, de même que le Nautilus lui a permis de visiter les abysses impropres à la vie, le vaisseau l'a aussi entraîné dans un « abîme » physique et psychologique auquel il ne pouvait s'accommoder. De manière plus simple et concrète, Aronnax constate bien que sous l'eau, aussi fantastique soit la technologie du scaphandre, elle ne lui permet pas de devenir l'être vivant amphibie qu'il désirerait être. Quoique la technique puisse faire, certains milieux restent inhabitables à l'homme :

- « Quel indescriptible spectacle ! Ah ! que ne pouvions-nous communiquer nos sensations ! Pourquoi étions-nous emprisonnés sous ce masque de métal et de verre ! Pourquoi les paroles nous étaient-elles interdites de l'un à l'autre ! Que ne vivions-nous, du moins, de la vie de ces poissons qui peuplent le liquide élément, ou plutôt encore de celle de ces amphibiens qui, pendant de longues heures, peuvent parcourir, au gré de leur caprice, le double domaine de la terre et des eaux ! » p. 246-247
- « N'ai-je pas vécu dix mois de cette existence extra-naturelle ? Aussi, à cette demande posée, il y a six mille ans, par l'Ecclésiaste : "Qui a jamais pu sonder les profondeurs de l'abîme ?" deux hommes entre tous les hommes ont le droit de répondre maintenant. Le capitaine Nemo et moi » p. 510

++ Canguilhem disserte longuement sur les limites des méthodes expérimentales en biologie. Méthodes et techniques scientifiques sont souvent trop réductrices pour saisir toute la complexité du réel, et notamment la complexité des êtres vivants. La nature, et plus particulièrement la génétique ou la division cellulaire ne peuvent pas être expliquées par de simples mesures physicochimiques, ni manipulées à loisir pour obtenir « plus » que ce que la vie elle-même permet. Ainsi, les ambitions des tératologues ont été revues à la baisse :

- « L'acte expérimental ne dépasse pas dans la qualité de ses effets ce que la vie obtient sans lui. Le tératologiste d'aujourd'hui a moins d'ambition, plus de mesure que Étienne Geoffroy Saint-Hilaire et Daresse [...] Sa puissance est étroitement limitée. [...] Le biologiste d'aujourd'hui ne crée rien de réellement neuf. [...] L'expérimentateur ne peut pas tirer plus de ficelles que la nature » p. 235
- « On ne peut découvrir par des méthodes physicochimiques autre chose que le contenu physicochimique des phénomènes dont le sens biologique échappe à toute technique de réduction » p. 40
- « Il convient d'examiner [...] quelles précautions méthodologiques originales doivent susciter dans la démarche expérimentale du biologiste la spécificité des formes vivantes, la diversité des individus, la totalité de l'organisme, l'irréversibilité des phénomènes vitaux » p. 31

Exemple de bloc rédigé



L'expérience humaine de la nature peut-elle se faire sans la technique ? C'est peu probable. En effet, la technique est un moyen privilégié pour l'être humain d'interagir avec son environnement. Toutefois, son efficacité ne permet pour autant pas l'impossible. La technique peut même s'avérer handicapante. À l'image des spatonautes modernes dont la vie en apesanteur ne peut qu'être temporaire, Aronnax qualifie à la fin du roman son expérience à bord du *Nautilus* d'« extra-naturelle » : cette vie, aussi grisante soit-elle, est trop artificielle, au point de devenir non-humaine. Ainsi, à l'instar des abysses impropres à la vie, le vaisseau l'a entraîné dans un « abîme » physique et psychologique auquel il ne pouvait s'accommoder. Quoi que la technique puisse faire, les ambitions humaines sont modérées par la nature. En effet, « l'expérimentateur ne peut pas tirer plus de ficelles que la nature » rappelle Canguilhem qui détaille les limites des méthodes expérimentales en biologie et affirme que la nature ne peut pas être manipulée à loisir. L'être humain peut même perdre de vue l'utilité première de la technique, comme en témoigne la femme du *Mur invisible* : la cadence effrénée des montres, la frustration provoquée par la société de consommation, l'ennui causé par des distractions futiles montrent que les objets techniques sont aliénants lorsqu'on en fait « des dieux au lieu de s'en servir comme d'objets d'usage ». C'est-à-dire lorsque la technique n'est plus un moyen d'interagir avec la nature, mais une fin en soi.

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !



Limite de la connaissance

La connaissance acquise par les expériences est aussi bénéfique que délétère.

Si la connaissance est un moyen privilégié pour l'homme de mieux vivre, elle peut aussi contribuer à l'éloigner de la nature.



+ La femme du *Mur invisible* évoque deux formes de connaissance : celle qui se construit par l'expérience sensible, et celle qui, plus théorique, est assimilée directement par l'intellect. Mais cette seconde forme théorique ne semble pas très utile face à la nature. En effet, savoir une chose « d'après les livres » n'aide en rien à connaître la vie naturelle telle que l'héroïne l'expérimente. Et tant que cette connaissance ne s'est pas traduite « à travers le corps », c'est-à-dire par une interaction sensible avec l'objet de cette connaissance, elle reste comme fictive et illusoire. Certaines connaissances théoriques semblent même n'avoir aucune utilité dans le cadre de la (sur)vie : par exemple, connaître le fonctionnement du mur invisible ne changerait rien à la situation de l'héroïne :

- « À quoi sert d'essayer d'y réfléchir [au mur invisible]. Un savant, un spécialiste des armes de destruction comprendrait mieux que moi sans aucun doute, mais à quoi cela lui servirait-il ? Avec tout son savoir il ne pourrait rien faire de plus que moi : attendre et essayer de rester en vie ». p. 48
- « Je ne sais pas grand-chose non plus, je ne connais même pas le nom des fleurs qui poussent le long du ruisseau. J'ai dû les apprendre en histoire naturelle, d'après des livres et des dessins, et naturellement je les ai oubliés comme tout ce qu'on est incapable de se représenter. J'ai passé des années à faire des calculs et des logarithmes et je n'ai pas la moindre idée de ce à quoi cela peut servir, ni de ce que cela signifie [...]. Je n'ai pourtant toujours été une bonne élève. Je ne sais pas, quelque chose dans notre programme d'enseignement devrait être détriqué ». p. 97
- « Je n'avais pas encore compris que ma vie passée venait brusquement de prendre fin, ou plutôt ma tête seule le savait et c'est pourquoi je n'y croyais pas. Ce n'est que lorsque la connaissance d'une chose se répand lentement à travers le corps qu'on la sait vraiment [...]. c'est pourquoi la mort me semble tellement irréaliste ». p. 72
- « Même si les connaissances les plus excitantes m'étaient révélées, elles resteraient pour moi sans aucune signification. Je devrais continuer à nettoyer l'étable deux fois par jour, à couper du bois et à remonter le foin de la gorge ». p. 75



Il est évident que sans connaissance, Nemo et ses passagers n'auraient jamais pu vivre leur incroyable expérience au cœur des océans :

→ Toutefois, cette expérience reste grandement artificielle, « extra-naturelle », car vécue à travers des hublots et des instruments au sein d'un milieu entièrement humanisé. Elle est précisément celle d'un scientifique qui aurait transporté son laboratoire au fond des eaux. Les connaissances qui en émergent n'ont souvent pas « d'utilité biologique », elles comblent seulement une soif de savoir. Même Aronnax se demande parfois quel est le but de ces expériences scientifiques si elles ne restent que des données notées dans un carnet :

- « Pendant cette période du voyage, le capitaine Nemo fit d'intéressantes expériences sur les diverses températures de la mer à des couches différentes [...] Souvent, je me demandai dans quel but il faisait ces observations. Était-ce au profit de ses semblables ? Ce n'était pas probable, car, un jour ou l'autre, ses travaux devaient périr avec lui dans quelque mer ignorée

! À moins qu'il ne me destinât le résultat de ses expériences » p. 232

- « Nautilus, tranquille cabinet de travail, et véritablement sédentaire au milieu des eaux ! » p. 227

→ Par ailleurs, la seule personne qui n'est pas dupe au début du roman quant à la nature du « monstre » (le Nautilus) est l'humble pêcheur Ned Land. Il est « ignorant » du point de vue scientifique mais grâce à son expérience pratique, il sait que ce qui est prétendu au sujet du « monstre » ne peut pas être vrai. À l'inverse, Conseil, qui connaît toute la classification des espèces, est incapable d'en reconnaître une seule dans son milieu naturel. Enfermé dans une vision certes rigoureuse mais très abstraite du réel, il lui manque l'expérience sensible pour véritablement connaître quelque chose de la réalité :

- « [Ned :] Que le vulgaire croie à des comètes extraordinaires qui traversent l'espace, ou à l'existence de monstres antédiluviens qui peuplent l'intérieur du globe, passe encore, mais ni l'astronome, ni le géologue n'admettent de telles chimères. De même, le baleinier. J'ai poursuivi beaucoup de cétacés, j'en ai harponné un grand nombre, j'en ai tué plusieurs, mais si puissants et si bien armés qu'ils fussent, ni leurs queues, ni leurs défenses n'auraient pu entamer les plaques de tôle d'un steamer » p. 52-53
- « À se frotter aux savants de notre petit monde du Jardin des Plantes, Conseil en était venu à savoir quelque chose. J'avais en lui un spécialiste, très-ferré sur la classification en histoire naturelle [...] Mais sa science s'arrêtait là. Classer, c'était sa vie, et il n'en savait pas davantage. Très versé dans la théorie de la classification, peu dans la pratique, il n'eût pas distingué, je crois, un cachalot d'une baleine ! » p. 44
- « Le brave garçon, penché sur les vitrines, murmurait déjà des mots de la langue des naturalistes : classe des Gastéropodes, famille des Buccinidés, genre des Porcelaines, espèces des *Cypraea madagascariensis*, etc. » p. 140
- « [Conseil et Ned connaissaient les poissons, mais chacun d'une façon très différente] » p. 143
- « Le digne garçon, classificateur enragé, n'était point un naturaliste, et je ne sais pas s'il aurait distingué un thon d'une bonite. En un mot, le contraire du Canadien, qui nommait tous ces poissons sans hésiter » p. 146-147
- « Quand passaient des poissons, Conseil, emporté dans les abîmes de la classification, sortait du monde réel » p. 363



++ C'est tout le sujet de l'introduction de *La connaissance de la vie* : Canguilhem tient à rappeler que l'esprit scientifique et la connaissance qui en résulte sont à la fois un comportement biologique, une conséquence des expériences menées par l'être humain sur la nature, et une manière de mieux gérer ces expériences dans le cadre de sa vie quotidienne. Autrement dit, la connaissance est un outil issu d'un comportement naturel de l'homme et qui l'aide à mieux vivre. Ce pourquoi Canguilhem s'interroge sur la tendance à considérer la connaissance comme une fin en soi. Ce n'est pas la connaissance par elle-même qui permet de jouir pleinement de la vie, mais l'usage qu'on en fait pour vivre. Connaître dans le seul but de connaître éloigne l'être humain de la raison d'être de la connaissance, c'est-à-dire de la façon naturelle qu'a l'humain de vivre :

- « *Savoir pour savoir ce n'est guère plus sensé que manger pour manger*, ou tuer pour tuer ou rire pour rire, puisque c'est à la fois l'aveu que le savoir doit avoir un sens et le refus de lui trouver un autre sens que lui-même » p. 11
- « *On jouit non des lois de la nature, mais de la nature*, non des nombres, mais des qualités, non des relations mais des êtres » p. 11
- « Ce que l'homme recherche parce qu'il l'a perdu - ou plus exactement parce qu'il pressent que d'autres êtres que lui le possèdent - un accord sans problème entre des exigences et des réalités, une expérience dont la jouissance continue qu'on en retirerait garantirait la solidité définitive de son unité [...]. La connaissance, tant qu'elle n'accepte

pas de se reconnaître partie et non juge, instrument non commandement, l'en écarte » p. 13

- « [La connaissance] défait l'expérience de la vie, afin d'en abstraire, par l'analyse des échecs, des raisons de prudence (sapience, science, etc.) et des lois de succès éventuels, en vue d'aider l'homme à refaire ce que la vie a fait sans lui, en lui ou hors de lui » p. 12
- « La naissance, le devenir et les progrès de la science [...] doivent être compris comme une sorte d'entreprise assez aventureuse de la vie [...]. La science est l'œuvre d'une humanité enracinée dans la vie avant d'être éclairée par la connaissance [...]. Elle est un fait dans le monde en même temps qu'une vision du monde » p. 197

Exemple de bloc rédigé



L'être humain apprend de ses expériences et en tire des connaissances. La connaissance devient alors un moyen privilégié pour l'homme de mieux vivre, mais elle peut aussi contribuer à l'éloigner de la nature. C'est pourquoi Canguilhem s'interroge sur la tendance à considérer la connaissance comme une fin en soi : « *Savoir pour savoir ce n'est guère plus sensé que manger pour manger* ». Le philosophe tient donc à rappeler la raison d'être de la connaissance, ancrée dans la nature biologique de l'être humain : la connaissance n'est pas un but abstrait, c'est un moyen de s'enraciner et de jouir pleinement de la vie. La femme du *Mur invisible* remarque ainsi que toutes les connaissances théoriques et scolaires qu'elle a apprises n'ont eu aucune utilité dans sa vie. En effet, « *ce n'est que lorsque la connaissance d'une chose se répand lentement à travers le corps qu'on la sait vraiment* » : la connaissance pour elle-même, séparée de l'expérience, n'a pas de sens ni de valeur vitale. Le savoir prend son sens dans le cadre d'une interaction sensible avec l'objet de ce savoir. Sinon, il reste fictif et illusoire. C'est pourquoi « *Conseil, emporté dans les abîmes de la classification, sortait du monde réel* » : focalisé sur un savoir abstrait, il semble vivre dans un monde réduit car déconnecté de la pratique.

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !



L'homme irrationnel

Face à la nature, les comportements humains ne sont pas toujours rationnels.

Si la rationalité humaine est une fonction biologique qui permet de diriger nos expériences, il s'avère que l'être humain est souvent égaré par des chimères (= illusion, idée sans consistance, rêverie un peu folle) ...



++ À certains moments de son aventure, fatiguée par l'angoisse et le labeur, l'héroïne du *Mur invisible* cède à la paresse et à la contemplation :

→ Le paysage de l'alpage notamment a un effet reposant : face à lui, la femme se vide la tête, oublie ses tracas et ses devoirs. Même si ces moments lui font du bien, ils sont paradoxalement dangereux car ils risquent de la faire renoncer à son combat permanent pour vivre. La femme doit donc lutter contre cette expérience contemplative de la nature pour rester ancrée à la raison :

- « Tout zèle et toute activité me quittèrent pour faire place à une reposante paresse. Je savais bien qu'un tel état pouvait devenir dangereux, mais cela ne me préoccupait pas vraiment [...]. L'alpage était en dehors du temps [...], un pays qui de façon mystérieuse me libérait de moi-même. C'était comme si les grands pâturages répandaient un doux poison que se nommait oubli » p. 211-212
- « Il n'existait plus ni pensée, ni souvenir, rien que la vaste et silencieuse lumière de la neige. Je savais que de telles images étaient dangereuses pour quelqu'un de solitaire, mais je ne trouvais pas la force de lutter contre elles [...]. Maintenant que Lynx, mon gardien et mon ami, n'est plus, cette tentation d'entrer dans le silence blanc et sans douleur devient parfois très grande. Je dois me surveiller plus sévèrement qu'avant » p. 173
- « **Ma tête est libre, libre d'agir comme bon lui semble si ce n'est que la raison ne doit pas l'abandonner, la raison dont elle a besoin pour nous maintenir en vie moi et mes bêtes** » p. 75

→ En fait, la rêverie semble être une manière de fuir la dure réalité. Mais après avoir fait l'expérience d'événements difficiles, cette fuite devient presque impossible :

- « J'étais comme tous les hommes, toujours pressée de fuir et **toujours empêtrée dans mes rêveries** [...]. Mais j'ai vu comment Lynx a été frappé à mort, j'ai vu la cervelle de Taureau jaillir de son crâne brisé [...]. Cela, c'était la réalité. **Parce que j'ai vu et senti tout cela, il m'est difficile de rêver en plein jour** [...]. Je ne sais pas si j'aurais assez de force pour vivre seule en face de la réalité » p. 246-247



++ Le personnage d'Aronnax montre à quel point les expériences de la nature peuvent confondre l'esprit humain :

→ Tout d'abord, l'expérience contemplative d'une nature sublime et inconnue active l'imaginaire. L'émerveillement et l'oubli de soi-même effacent alors toute pensée rationnelle. Aronnax peine même à trouver les mots pour décrire le spectacle qui s'offre à ses yeux, il ne peut pas rationaliser une telle expérience :

- « Comment pourrais-je retracer les impressions que m'a laissées cette promenade sous les eaux ? Les mots sont impuissants à raconter de telles merveilles » p. 160
- « Là [dans l'eau], les idées qui obsédaient mon cerveau m'abandonnèrent. Je redevins étonnamment calme. La facilité de mes mouvements accrût ma confiance, et l'étrangeté du spectacle captiva mon imagination » p. 279
- « [Nemo :] Vous allez voyager dans le pays des merveilles. L'étonnement, la stupéfaction seront probablement l'état habituel de votre esprit. Vous ne vous blaserez pas facilement sur

le spectacle incessamment offert à vos yeux [...] À partir de ce jour, vous entrez dans un nouvel élément, vous verrez ce qu'on n'a encore aucun homme [...] / Aronnax :] Je ne puis le nier : ces paroles du commandant firent sur moi un grand effet. J'étais pris par mon faible, et j'oubliai, pour un instant, que la contemplation de ces choses sublimes ne pouvait valoir la liberté perdue » p. 104

- « Ned nommait les poissons, Conseil les classait, moi, je m'extasiais devant la vivacité de leurs allures et la beauté de leurs formes. Jamais il ne m'avait été donné de surprendre ces animaux vivants, et libres dans leur élément naturel » p. 148

→ Ainsi, l'esprit humain divague face à la nature. Même l'esprit scientifique élabore des hypothèses fantastiques, comme en témoignent les théories extravagantes qui abondent au début du roman au sujet de la nature encore inconnue du *Nautilus*. Tout phénomène inconnu, toute expérience étrangère à l'être humain fait d'abord travailler les détours infinis de l'imagination. L'expérience sensible stimule le rêve et la fantaisie, avant de pouvoir être formalisée rationnellement :

- « [Aronnax :] J'opinerais pour une licorne de mer, de dimensions colossales [...] Ainsi s'expliquerait ce phénomène inexplicable [...] Au fond, j'admettais l'existence du "monstre" » p. 40
- « [Aronnax :] Pendant que j'observais cet être phénoménal [en réalité, le *Nautilus*], deux jets de vapeur et d'eau s'élancèrent de ses évents [...] J'en conclus définitivement qu'il appartenait à l'embranchement des vertébrés, classe des mammifères [...] Variété, espèce, genre et famille me manquaient encore, mais je ne doutais pas de compléter ma classification avec l'aide du ciel » p. 49
- « L'infériorité des baleines actuelles vient de ce qu'elles n'ont pas eu le temps d'atteindre leur complet développement. C'est ce qui a fait dire à Buffon que ces cétacés pouvaient et devaient même vivre mille ans. Vous entendez ? » p. 391
- « Les imaginations se laissaient bientôt aller aux plus absurdes rêveries d'une ichthyologie fantastique [...] les grandes profondeurs de l'Océan nous sont totalement inconnues » p. 38-39
- « L'esprit humain se plaît à ces conceptions grandioses d'êtres surnaturels. Or la mer est précisément leur meilleur véhicule, le seul milieu où ces géants, — près desquels les animaux terrestres, éléphants ou rhinocéros, ne sont que des nains — puissent se produire et se développer » p. 40
- « Pour mon compte, je n'avais plus aucun souci des dangers que mon imagination avait exagérés ridiculement » p. 283
- « Vous savez ce qu'il faut penser des légendes en matière d'histoire naturelle ! D'ailleurs, quand il s'agit de monstres, l'imagination ne demande qu'à s'égarer » p. 460



++ Canguilhem prend l'exemple du philosophe Pascal pour montrer que l'humain a parfois des difficultés à se raisonner. En effet, le milieu scientifique affirme à l'époque de Pascal que l'homme n'est pas situé au centre de l'univers, ce qui implique alors l'idée nouvelle que l'homme aurait une place dérisoire à l'échelle du cosmos. Pascal l'admet mais reconnaît en même temps que cette idée « l'effraie ». Son imagination voudrait le rassurer, mais la connaissance l'oblige à reconnaître cette vérité désagréable. Pascal dénonce donc l'imagination comme « une maîtresse d'erreurs et de fausseté » (p. 224) : elle peut conduire l'esprit à croire des choses fausses, des croyances qui peuvent surpasser la vérité :

- « Le texte célèbre de Pascal [...] montre bien l'ambiguïté du terme [milieu] dans un esprit qui ne peut ou ne veut pas choisir entre son besoin de sécurité existentielle et les exigences de la connaissance scientifique. Pascal sait bien que le Cosmos a volé en éclats mais le silence éternel des espaces infinis l'effraie. L'homme n'est plus au milieu du

monde, mais il est un milieu (milieu entre deux infinis, milieu entre rien et tout, milieu entre deux extrêmes) : le milieu c'est l'état dans lequel la nature nous a placés ; nous voguons sur un milieu vaste » p. 192-193

- « La puissance de l'imagination est inépuisable, infatigable [...] Elle ne s'alimente que de son activité [...] On voit ainsi que le monstrueux, en tant qu'imaginaire, est proliférant » p. 235

Exemple de bloc rédigé

Face à la nature, les comportements humains ne sont pas toujours rationnels. Si la rationalité humaine est une fonction biologique qui permet de diriger nos expériences, il s'avère que l'être humain est souvent égaré par des chimères... Comme le souligne Aronnax au sujet des hypothèses fantastiques qui abondent au début du roman concernant le prodigieux *Nautilus*, « l'esprit humain se plaît à ces conceptions grandioses d'êtres surnaturels ». La nature, où fourmillent toujours des phénomènes inconnus, sublimes et étonnants, suscite la stupéfaction, l'émerveillement, voire l'angoisse. Elle active notre imaginaire qui domine alors toute tentative de rationalisation. Cette faculté très puissante est pourtant « une maîtresse d'erreurs et de fausseté » comme le souligne Pascal cité par Canguilhem. Pascal doit la raison peine justement à accepter l'image angoissante d'un univers infini et non centré. L'imagination peut même être dangereuse comme en témoigne l'héroïne du *Mur invisible*. Se laissant parfois aller à la rêverie, imaginant d'autres fois les pires scénarios fantastiques, elle risque de s'oublier et de se détacher de la réalité. « Ma tête est libre, libre d'agir comme bon lui semble si ce n'est que la raison ne doit pas l'abandonner » dit-elle, car l'expérience tantôt séduisante, tantôt angoissante de la nature ne doit pas lui faire oublier les impératifs de la survie. L'expérience de la nature, avant d'être rationalisée, laisse d'abord toute la place au rêve et à la fantaisie.

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !

La nature menaçante

Les expériences de la nature sont aussi celles de la peur, du danger et de l'angoisse de la mort. Face à ses aléas, à ses catastrophes et autres fléaux, l'être humain éprouve parfois le sentiment d'être injustement puni.

Récapitulatif des arguments

- **La nature catastrophique** : l'être humain peut éprouver une expérience « catastrophique » de la nature. En effet, la technique est un moyen privilégié pour l'être humain d'interagir avec son environnement. Toutefois, son efficacité ne permet pour autant pas l'impossible. La technique peut même s'avérer handicapante.
- **La mort** : l'être humain, plus que tout autre être vivant, a conscience de la mort et la craint. S'il y a une expérience que la nature impose à l'homme et qu'il juge intolérable, c'est bien cette limitation de la vie par la mort.
- **La nature a une volonté** : la nature peut paraître animée d'une volonté propre. En conséquence des expériences plus ou moins difficiles que les êtres humains vivent au sein de la nature, naît l'idée que la nature possède une volonté, qu'elle est dirigée par un « créateur ».



La nature catastrophique

L'être humain peut éprouver une expérience « catastrophique » de la nature.

Qu'il s'agisse des aléas climatiques ou de l'hostilité de la faune sauvage, l'homme doit faire face aux catastrophes, c'est-à-dire à des phénomènes qui provoquent des dommages et bouleversent l'idée qu'il se fait du cours des choses.



++ La femme du roman d'Haushofer évoque souvent ses baisses de moral, voire ses terribles angoisses lorsque le foehn (vent violent qui souffle sur les Alpes) se déchaîne ou lorsque les orages déchirent le ciel. Une angoisse d'ailleurs partagée par ses animaux. Cette puissance d'une nature qui détruit avec indifférence lui semble être une injustice qui lui rappelle la violence arbitraire de la guerre. À ses yeux, son combat quotidien pour survivre est déjà un fardeau, et elle ne mérite pas un tel acharnement :

- « J'avais peur et en même temps j'étais révoltée de cette puissance à laquelle nous étions livrées, moi et mes bêtes » p. 233
- « Ma vie était bien assez difficile et fatigante sans y ajouter les catastrophes naturelles [...] Le ciel était menaçant [...] en ville l'orage est peu inquiétant et presque agréable [...] Un coup de tonnerre fit trembler les casseroles [...] Les nuits de bombardement passées à la cave me revinrent en mémoire et sous l'effet de la vieille peur, mes dents commencèrent à claquer. L'air était aussi épais et malsain que jadis dans le souterrain » p. 101, 103, 104 et 107
- « Aussi longtemps qu'une catastrophe naturelle n'anéantira pas ma récolte, je ne devrais pas mourir de faim » p. 118



+ Outre les attaques de requins ou de poulpes géants, Aronnax est terrifié à la vue des nombreux bateaux naufragés par les mers déchaînées. La sécurité offerte par le *Nautilus* est à la mesure de l'hostilité du milieu naturel au sein duquel il évolue, et qui peut provoquer de profondes angoisses. D'ailleurs, le *Nautilus* échappe de peu à la catastrophe lorsqu'il se retrouve bloqué sous la banquise. Nemo évoque alors un « caprice de la nature » dont les lois implacables s'imposent à l'homme malgré lui, tandis qu'Aronnax éprouve du désespoir à l'idée du « supplice » que la nature pourrait lui faire subir :

- « — Et cet échouement est venu ? — D'un caprice de la nature, non de l'imprévoyance des hommes. Pas une faute n'a été commise dans nos manœuvres. Toutefois, on ne saurait empêcher l'équilibre de produire ses effets. On peut braver les lois humaines, mais non résister aux lois naturelles » p. 428
- « Si sur cette mer, la première impression est le sentiment de l'abîme [...] à bord du *Nautilus*, le cœur de l'homme n'a plus rien à redouter » p. 132
- « Le désespoir me prit un instant. Mon pic fut près de s'échapper de mes mains. À quoi bon creuser, si je devais périr étouffé, écrasé par cette eau qui se faisait pierre, un supplice que la férocité des sauvages n'eût pas même inventé. Il me semblait que j'étais entre les formidables mâchoires d'un monstre qui se rapprochaient irrésistiblement » p. 438
- « Là, à défaut des merveilles naturelles, la masse des eaux offrit à mes regards bien des scènes effroyantes et terribles. En effet, nous traversions alors toute cette partie de la Méditerranée si féconde en sinistres. De la côte algérienne aux rivages de la Provence, que de navires ont fait naufrage, que de bâtiments ont disparu ! [...] rien que le silence et la

mort sur ce champ des catastrophes » p. 335

- « D'autres animaux, plus redoutables, devaient hanter ces fonds obscurs [...] mon scaphandre ne me protégerait pas contre leurs attaques » p. 171
- Voir aussi p. 481, 507



++ Canguilhem définit la catastrophe comme un moment exceptionnel dans la vie de l'être vivant : c'est l'instant où ses interactions normales et équilibrées avec l'environnement sont bouleversées, l'instant où le milieu exerce une pression menaçante sur lui, où il ne peut plus s'adapter sereinement mais doit entrer en opposition avec ce milieu. Canguilhem prend notamment l'exemple de l'expérimentation en laboratoire, où le vivant (sans même subir d'opérations) se retrouve soumis à un milieu artificiel qui ne correspond pas du tout à ses normes de vie. De manière plus générale, il inclut aussi tous les cas où l'être vivant se retrouve à devoir lutter (éventuellement à se défendre ou à fuir) contre un phénomène extérieur (peut-être un aléa ou l'attaque d'un prédateur), l'obligeant par exemple à tendre ses muscles de manière inhabituelle :

- « Entre le vivant et le milieu, le rapport s'établit comme un débat [...] où le vivant apporte ses normes propres d'appréciation des situations, où il domine le milieu, et s'y accommode. Ce rapport ne consiste pas essentiellement, comme on pourrait le croire, en une lutte, une opposition. Cela concerne l'état pathologique. Une vie qui s'affirme contre, c'est une vie déjà menacée. Les mouvements de force, comme par exemple les réactions musculaires d'extension, traduisent la domination de l'extérieur sur l'organisme » p. 187-188
- « **La situation du vivant commandé du dehors par le milieu c'est** ce que Goldstein tient pour **le type même de la situation catastrophique**. C'est la situation du vivant en laboratoire. Les rapports entre le vivant et le milieu tels qu'on les étudie expérimentalement, objectivement, sont de tous les rapports possibles ceux qui ont le moins de sens biologique, ce sont des rapports pathologiques » p. 188

Exemple de bloc rédigé



L'être humain peut éprouver une expérience « catastrophique » de la nature. Qu'il s'agisse des aléas climatiques ou de l'hostilité de la faune sauvage, l'homme doit faire face aux catastrophes, c'est-à-dire à des phénomènes qui provoquent des dommages et bouleversent l'idée qu'il se fait du cours des choses. De façon théorique, Canguilhem définit cette expérience comme le moment où l'être vivant voit ses interactions normales et équilibrées avec l'environnement bouleversées : le « milieu » exerce une pression menaçante sur lui, et il n'a plus d'autre choix que d'entrer en opposition avec celui-ci : « **la situation du vivant commandé du dehors par le milieu c'est [...] le type même de la situation catastrophique** ». C'est précisément ce que vit l'héroïne du *Mur invisible* lorsqu'elle doit affronter le passage des orages alpins : « J'avais peur et en même temps j'étais révoltée de cette puissance à laquelle nous étions livrées, moi et mes bêtes. » La nature exerce alors une violence arbitraire qui semble terriblement injuste. En effet, elle apparaît alors « capricieuse » aux yeux de l'homme, ses lois implacables s'imposant de force. Même Nemo, maître des océans, doit l'admettre lorsque le *Nautilus* se retrouve bloqué sous la banquise : « on peut braver les lois humaines, mais non résister aux lois naturelles ».

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !



L'être humain, plus que tout autre être vivant, a conscience de la mort et la craint. S'il y a une expérience que la nature impose à l'homme et qu'il juge intolérable, c'est bien cette limitation de la vie par la mort.



++ et = La mort est omniprésente dans *Le mur invisible* :

↳ L'héroïne en fait l'expérience à de nombreuses reprises, notamment à chaque décès des animaux dont elle prend soin : la disparition de Tigre et les morts de Perle (p. 143), Taureau et Lynx (p. 318) constituent des événements marquants qui traumatisent la femme. De plus, la femme doit elle-même tuer pour survivre, et en éprouve une répugnance viscérale, comme si mettre fin à la vie était une trahison envers l'ordre des choses, une trahison envers l'amour de la vie elle-même :

- « Il sera encore souvent question de Tigre dans ce récit. Pourtant je n'ai même pas pu le garder un an. Il m'est difficile de croire qu'un animal si plein de vie soit mort » p. 187
- « Je pêchais aussi des truites assez souvent. Je ressentais moins de gêne à les tuer. J'ignore pourquoi. C'est quand il est question de chevreuil que **cela me semble particulièrement condamnable, presque une sorte de trahison**. Jamais je ne pourrai m'y habituer » p. 63
- « La perspective de ces activités meurtrières ne me plaisait pas, et pourtant je n'avais pas d'autre choix si je voulais rester en vie ainsi que Lynx » p. 50
- « Je ne perdrai jamais **cette répugnance à tuer. Elle doit m'être innée** et il me faut la surmonter chaque fois que j'ai besoin de viande » p. 144

↳ La femme lutte donc constamment pour protéger ses bêtes, et ne pas céder elle-même à la fatigue et à l'accablement. Elle souligne la difficulté de prendre soin et d'élever un être qui peut être réduit à néant l'espace d'un instant, et qui de toute façon est voué à mourir. Tout cela fait apparaître la vie comme un terrible fardeau presque absurde :

- « Soudain, il me parut tout à fait impossible de survivre à cette radieuse journée de mai. En même temps, je comprenais que je devais lui survivre et qu'il n'y avait pas de fuite possible. Je devais garder tout mon calme et tout simplement la surmonter » p. 32
- « Aimer et prendre soin d'un être est une tâche très pénible et beaucoup plus difficile que tuer ou détruire. Élever un enfant représente vingt ans de travail, le tuer ne prend qu'une seconde. [...] **Tout cela a lieu en vain. Je ne peux m'empêcher d'y voir un désordre horrible et excessif**. L'homme qui a abattu (= Taureau) était certainement fou, mais sa folie même l'a trahi. [...] La haine qu'ils [les meurtriers] ressentent envers tout ce qui peut engendrer une vie nouvelle doit être terrible » p. 188-189
- « Par moments, j'avais l'impression que la nature ne constituait pour ses créatures qu'un **immense piège** » p. 280
- « Je ne sais pas comment j'ai réussi à survivre à cette période [...] il fallait bien que je prenne soin de mes trois animaux » p. 64
- « Il était bien plus probable que je me révèle incapable d'assurer la survie de mes animaux que de les voir mourir. Autant je puisse m'en souvenir, j'ai toujours eu à souffrir de telles craintes et j'en souffrirai aussi longtemps qu'existera un être, quel qu'il soit, qui m'aura été confié. [...] Il n'y a pas de solution, ma vache elle-même le sait, moi seule continue encore à me débattre contre la douleur » p. 82-83

↳ Toutefois, la femme finit par reconnaître que la mort n'est qu'une partie du cycle de la vie : c'est de la décomposition des uns que naissent les autres. Sans déclin, il n'y a pas de croissance, et sans mort, il n'y a pas de naissance. Ainsi, la femme finit par accepter la douleur et le deuil, sachant que ce cycle apporte aussi le renouveau. C'est pourquoi elle dénonce le rejet et la crainte de la mort qui existent dans la culture occidentale, et qui

conduisent à confiner et oublier les morts dans des cimetières. Selon elle, ces morts mériteraient d'être mieux traités, car ils symbolisent ce renouveau :

- « Je n'ai jamais aimé le jour des morts (= la Toussaint). Le chuchotement des vieilles femmes sur la maladie ou sur la décomposition et derrière tout cela la peur des morts, et si peu d'amour. Malgré le sens élevé qu'on a voulu donner à cette fête, la peur ancestrale des vivants pour les morts n'a jamais pu être extirpée. On fleurissait les tombes des morts pour avoir le droit de les oublier. [...] À présent, les morts pouvaient enfin reposer en paix [...] recouverts par les herbes et les orties, transpercés d'humidité, dans le bruissement éternel du vent. Et si jamais la vie devait naître, elle naîtrait de leurs corps décomposés » p. 265
- « Je ne vois pas en quoi ce serait déshonorant de porter le fardeau imposé [de la vie], comme n'importe quel animal, ni en fin de compte de mourir comme n'importe quel animal. [...] Être mis au monde et mourir n'est pas un honneur, **c'est le sort de toutes les créatures et ça ne signifie rien de plus** » p. 87-88
- « Le mur m'a obligée à commencer une vie complètement nouvelle mais ce qui me touche, ce sont toujours les mêmes choses qu'avant : la naissance, la mort, les saisons, la croissance et le déclin. Le mur n'est ni mort ni vivant, en vérité il ne me concerne pas » p. 175
- « À présent je suis très calme. Il m'est possible de voir un peu plus loin. **Je vois que ce n'est pas la fin. Tout continue.** Depuis ce matin, j'ai la certitude que Bella attend un veau. Et peut-être, qui sait, y aura-t-il de nouveaux petits chats [...] quelque chose de nouveau viendra et je ne peux pas m'y dérober [...] Le souvenir, le deuil et la peur existeront tant que je vivrai et aussi le dur labeur » p. 321-322



+ Aronnax est souvent meurtri par le spectacle de la mort. Qu'il s'agisse du compagnon de Nemo (p. 243), des naufragés du navire militaire coulé par le Nautilus (p. 500), des cadavres charriés par le Gange (p. 263) ou de bien d'autres victimes de naufrages, la mort humaine est de loin le plus sinistre des spectacles aux yeux du professeur. Nemo lui-même ne peut pas rester impassible et laisse échapper quelques sanglots lorsqu'il perd ses compagnons. D'ailleurs, Aronnax est au comble de l'étonnement lorsqu'il comprend que Nemo ensevelit ses hommes au fond de la mer :

- « Le capitaine Nemo, rouge de sang, immobile près du fanal, regardait la mer qui avait englouti l'un de ses compagnons, et de grosses larmes coulaient de ses yeux » p. 469
- « Le capitaine Nemo et les siens venaient enterrer leur compagnon dans cette demeure commune au fond de cet inaccessible Océan ! Non ! jamais mon esprit ne fut surexcité à ce point ! Jamais idées plus impressionnantes n'envahirent mon cerveau ! Je ne voulais pas voir ce que voyaient mes yeux [...] — Vos morts y dorment du moins, tranquilles, capitaine, hors de l'atteinte des requins ! — Oui, monsieur, répondit gravement le capitaine Nemo, des requins et des hommes ! » p. 247-248-249
- « Là, à défaut des merveilles naturelles, la masse des eaux offrit à mes regards bien des scènes émouvantes et terribles. En effet, nous traversions alors toute cette partie de la Méditerranée si féconde en sinistres. De la côte algérienne aux rivages de la Provence, que de navires ont fait naufrage, que de bâtiments ont disparu ! [...] rien que le silence et la mort sur ce champ des catastrophes ! » p. 335
- « Triste spectacle que celui de cette carcasse perdue sous les flots, mais plus triste encore la vue de son pont où quelques cadavres, amarrés par des cordes, gisaient encore ! [...] une femme [...] tenant un enfant dans ses bras. Cette femme était jeune ! [...] **Dans un suprême**

effort, elle avait élevé au-dessus de sa tête son enfant, pauvre petit être dont les bras enlaçaient le cou de sa mère ! »
p. 185



++ Canguilhem évoque assez peu la question de la mort. Mais il rappelle la célèbre phrase de Bichat qui définit la vie comme une lutte contre la mort (voir ci-dessous). Une vision assez sombre de la vie, proche de celle de Lamarck qui conçoit l'environnement (ou le « milieu ») comme une contrainte terrible contre laquelle le vivant ne fait que lutter en permanence. On devine que Canguilhem se détache de cette vision en montrant que le propre du vivant est de s'adapter harmonieusement à son environnement. Cependant, il doit objectivement admettre que la mort reste une « menace » constante par son opposition radicale à la vie, en tant que « non-vie » :

- « *La mort c'est la menace permanente et inconditionnelle de décomposition de l'organisme, c'est la limitation par l'extérieur, la négation du vivant par le non-vivant* » p. 221
- « *Selon Lamarck, la situation du vivant dans le milieu est une situation que l'on peut dire désolante et désolée. La vie et le milieu qui l'ignorent sont deux séries d'événements asynchrones. Le changement de circonstances est initial, mais c'est le vivant lui-même qui a, au fond, l'initiative de l'effort qui fait pour n'être pas lâché par son milieu. L'adaptation c'est un effort renouvelé de la vie pour continuer à "coller" à un milieu indifférent. L'adaptation étant l'effet d'un effort n'est donc pas une harmonie, elle n'est pas une providence, elle est obtenue et elle n'est jamais garantie [...] Le milieu est ici, vraiment, extérieur au sens propre du mot, il est étranger, il ne fait rien pour la vie [...] La vie, disait Bichat, est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. Dans la conception de Lamarck la vie résiste uniquement en se déformant pour se survivre* » p. 173-174

Exemple de bloc rédigé



L'être humain craint la mort. S'il est une expérience que la nature lui impose et qu'il juge intolérable, c'est bien cette limitation de la vie par la mort. Comme le souligne Canguilhem, « la mort c'est la menace permanente et inconditionnelle de décomposition de l'organisme, c'est la limitation par l'extérieur, la négation du vivant par le non-vivant ». Dès lors, la vie apparaît comme une lutte incessante pour résister à cette menace. C'est ce que montre l'expérience d'Aronnax, profondément marqué par le spectacle de la mort. Qu'il s'agisse des naufragés, des cadavres charriés par les fleuves ou de l'ensevelissement des marins de Nemo au fond de la mer, la mort humaine lui apparaît comme le plus sinistre des spectacles. La scène de la jeune mère noyée tenant encore son enfant dans ses bras illustre de manière bouleversante cette violence absurde de la nature, qui anéantit la vie sans distinction. Ainsi, la mort révèle à l'homme sa vulnérabilité fondamentale et fait de l'existence une lutte fragile contre une force qui le dépasse « nous étions livrées, moi et mes bêtes ». La nature exerce alors une violence arbitraire qui semble terriblement injuste. En effet, elle apparaît alors « capricieuse » aux yeux de l'homme, ses lois implacables s'imposant de force. Même Nemo, maître des océans, doit l'admettre lorsque le *Nautilus* se retrouve bloqué sous la banquise : « on peut braver les lois humaines, mais non résister aux lois naturelles ».

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !



La nature a une volonté

La nature peut paraître animée d'une volonté propre. En conséquence des expériences plus ou moins difficiles que les êtres humains vivent au sein de la nature, naît l'idée que la nature possède une volonté, qu'elle est dirigée par un « créateur ».



+ et - L'héroïne du Mur invisible abandonne progressivement toute recherche d'un sens métaphysique ou religieux qui expliquerait les événements de son existence. Elle devient indifférente à ce monde des hommes auquel elle appartenait, et dans lequel la recherche permanente d'un sens était plutôt le moyen de fuir la réalité. Pour elle, s'il y a un sens à la mort par exemple, il se limite au déroulement des faits : un insecte meurt parce qu'on l'écrase, ni plus ni moins. La nature n'a pas d'intention propre et n'est que le cadre de ces événements. Pourtant, la femme développe une forme d'animisme (= croyance en un esprit ou une force qui anime la nature) au fur et à mesure de son aventure. Elle a le sentiment de faire partie d'un tout plus vaste, d'être envahie par une sorte de force vitale qui transcenderait la forêt entière et qui aurait une volonté. Selon elle, maintenant que la civilisation a disparu, la forêt prend sa revanche sur les hommes :

- « La forêt s'avancera jusqu'au mur en reconquéant le sol que l'homme lui avait volé. Quand mes pensées s'embrouillent, c'est comme si la forêt avait commencé à allonger en moi ses racines pour penser avec mon cerveau ses vieilles et éternelles pensées. Et la forêt ne veut pas que les hommes reviennent [...] Il m'est parfois difficile, en écrivant, de maintenir la séparation entre mon moi ancien et mon moi nouveau, ce moi nouveau dont je ne suis pas sûre qu'il ne soit lentement aspiré par un nous plus grand que lui » p. 215
- « J'avais l'impression de vivre dans la forêt depuis cinquante ans et les clochers ne représentaient plus que des bâtisses de pierre et de briques qui ne me concernaient pas [...] Mon indifférence m'effrayait » p. 307
- « Les choses arrivent tout simplement et, comme des millions d'hommes avant moi, je cherchais à leur trouver un sens parce que mon orgueil ne veut pas admettre que **le sens d'un événement est tout entier dans cet événement**. Aucun coléoptère que j'écrase sans y prendre garde ne verra dans mon événement fâcheux pour lui une secrète relation de portée universelle. Il était simplement sous mon pied au moment où je l'ai écrasé [...] **Les humains sont les seuls à être condamnés à courir après un sens qui ne peut exister** » p. 277



+ Lorsque le Nautilus s'échoue sous la banquise, l'idée d'un « caprice de la nature » laisse penser que la nature serait animée de mauvaises intentions. Mais plus souvent Jules Verne présente la nature comme le fruit d'un « Créateur » agissant pour l'humanité. En effet, les spectacles de la nature lui semblent si prodigieux, ses mécanismes semblent si bien huilés qu'il semble qu'un dieu soit à l'œuvre derrière tout ça. La seule fois où Aronnax évoque le « Créateur » pour parler d'un phénomène fâcheux (les attaques d'une créature marine mystérieuse sur des navires humains), il s'avère finalement que ce phénomène a une origine humaine (ces « attaques » sont en réalité des accidents causés par le Nautilus). Par ailleurs, le maelstrom (= tourbillon marin) qui met fin à l'aventure en engloutissant le Nautilus pourrait être interprété comme une forme de condamnation divine, punissant Nemo de sa violence grandissante. Quoi qu'il en soit, la nature est sans cesse personnifiée :

- « Pendant cette traversée, la mer produisait incessamment ses plus merveilleux spectacles.

Elle les variait à l'infini. Elle changeait son décor et sa mise en scène pour le plaisir de nos yeux, et nous étions appelés non seulement à contempler les œuvres du Créateur au milieu de l'élément liquide, mais encore à pénétrer les plus redoutables mystères de l'Océan » p. 184

- « — Et cet échouement est venu ? — D'un caprice de la nature, non de l'imprévoyance des hommes. Pas une faute n'a été commise dans nos manœuvres. Toutefois, on ne saurait empêcher l'équilibre de produire ses effets. On peut braver les lois humaines, mais non résister aux lois naturelles » p. 428
- « Comment attaquer l'Inconnu, comment s'en défendre ? [...] c'est à coup sûr le plus terrible animal qui soit jamais sorti de la main du Créateur » p. 66-67
- « Oui, dit-il, l'Océan possède une circulation véritable, et pour la provoquer, il a suffi au Créateur de toutes choses de multiplier en lui la calorique, le sel et les animaux. La calorique, en effet, crée des densités différentes, qui amènent les courants et les contre-courants [...] En outre, j'ai surpris ces courants de haut en bas et de bas en haut, qui forment la vraie respiration de l'Océan [...] par cette loi de la prévoyante nature, la congélation ne peut jamais se produire qu'à la surface des eaux [...] Les sels [...] Rôle immense, rôle de pondérateurs dans l'économie générale du globe ! » p. 179-180



+ et - Canguilhem évoque longuement cette question, notamment au sujet de la théorie cartésienne du mécanisme. Le sujet est délicat. En effet, cette théorie refuse à la nature toute volonté propre pour mieux la confier tout entière à un dieu qui aurait créé et dirigé le cosmos :
 La théorie mécaniste suppose que l'animal (sauf l'être humain) n'est qu'une machine sans âme, et que toute la nature fonctionne de manière purement mécanique par de simples liens de causes à effets. Cette explication répond à la volonté cartésienne de rationaliser la nature et de la débarrasser de toute interprétation mystérieuse et animiste. De plus, si la nature ne dissimule aucune intention, si ses créatures ne possèdent pas d'âme, tout n'est que choses inertes, c'est-à-dire de potentiels instruments et ressources dont l'homme peut se servir :

- « Descartes fait pour l'animal ce qu'Aristote avait fait pour l'esclave, il le dévalorise afin de justifier l'homme de l'utiliser comme instrument. [...] Si l'on est forcé de voir en l'animal plus qu'une machine, il faut renoncer à la domination sur l'animal [...] La mécanisation de la vie [...] et l'utilisation technique de l'animal sont inséparables. L'homme ne peut se rendre maître et possesseur de la nature que s'il nie toute finalité naturelle et s'il peut tenir toute la nature, y compris la nature apparemment animée, hors lui-même, pour un moyen. C'est par là que se légitime la construction d'un modèle mécanique du corps vivant » p. 142-143
- Pourtant, Canguilhem montre que cette théorie n'est pas dépourvue d'une portée théologique. Si la nature est une machine, il lui faut un machiniste, autrement dit un dieu pour la créer et lui donner une fonction. Même le cartésianisme le plus dur suppose donc l'idée d'une volonté divine qui actionne la nature, et ce dans un certain but :
- « Une conception mécaniste de l'organisme n'est pas moins anthropomorphique [...] qu'une conception téléologique du monde physique (= qui suppose que tout est orienté en vue de fins bien précises) » p. 164
- « [Dans] la théorie de l'animal-machine [...] Il existe un Dieu fabricant [...] Il faut, pour comprendre la machine-animal, l'apercevoir comme précédée, au sens logique et chronologique, [...] par Dieu comme cause efficiente » p. 144
- « [Selon Descartes] Dieu a fixé la direction une fois pour toutes : la direction du mouvement est incluse par le constructeur dans le dispositif mécanique d'exécution » p. 147

Exemple de bloc rédigé



La nature peut paraître animée d'une volonté propre. En conséquence des expériences plus ou moins difficiles que les êtres humains vivent au sein de la nature, naît l'idée d'une nature divinisée ou possédant une volonté. Ainsi, Aronnax et ses compagnons de voyage passent beaucoup de temps à « contempler les œuvres du Créateur » : la nature est si belle, ses rouages sont si bien huilés qu'elle semble être le résultat prodigieux d'un projet divin. Quant à l'héroïne du *Mur invisible*, elle se défend de donner un tel sens religieux ou métaphysique à la nature. Et pourtant, elle a parfois le sentiment d'être envahie par une sorte de force vitale qui transcenderait et animerait la forêt entière. En effet, selon elle, maintenant que la civilisation a disparu, la forêt prend sa revanche sur les hommes : « La forêt s'avancera jusqu'au mur en reconquérant le sol que l'homme lui avait volé. Quand mes pensées s'embrouillent, c'est comme si la forêt avait commencé à allonger en moi ses racines pour penser avec mon cerveau ses vieilles et éternelles pensées. Et la forêt ne veut pas que les hommes reviennent... ». Même dans l'athéisme dont se revendique les cartésiens modernes peut se cacher l'idée d'une nature orientée, ayant un but. Car dans la théorie de Descartes expliquée par Canguilhem, « Dieu a fixé la direction » de la nature. En effet, si la nature est une machine, il lui faut un machiniste...

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !

Une nature humaine fragile

Il semble parfois que la condition et la conscience humaines soient un poids face à la nature. L'être vivant fait en tout cas l'expérience constante de sa vulnérabilité face aux forces de la nature. L'être humain peut ressentir une forme d'inadaptation quand il se compare aux autres vivants.

Récapitulatif des arguments

- **La pensée comme handicap** : la pensée humaine semble parfois handicapante pour apprécier la nature comme il se doit. Qu'il s'agisse simplement de comprendre la nature ou d'y survivre, la pensée s'avère parfois très inadaptée.
- **La vulnérabilité naturelle** : l'être humain fait sans cesse l'expérience de sa vulnérabilité. Faire l'expérience de la nature, c'est aussi faire l'expérience de sa propre nature fragile d'être vivant. Celle d'un être à l'équilibre physique et psychologique précaire.
- **Un défaut d'adaptation** : l'être humain a parfois l'impression d'être moins adapté à la nature que les autres vivants. L'homme semble subir sa condition naturelle, une condition que les autres animaux endurent bien mieux que lui.



La pensée comme handicap

La pensée humaine semble parfois handicapante pour apprécier la nature comme il se doit. Qu'il s'agisse simplement de comprendre la nature ou d'y survivre, la pensée s'avère parfois très inadaptée.



++ et = Ce point est crucial dans l'œuvre d'Haushofer :

↳ La lucidité de l'héroïne face à la situation désespérée dans laquelle elle se trouve, sa capacité à imaginer le pire, à se projeter dans l'avenir avec crainte, ou à ruminer ses souvenirs, sa tendance à vouloir trouver en vain un sens aux événements douloureux, sont autant de poids dans son existence. Ces facultés de la conscience sont à la fois une manière d'analyser la réalité, mais aussi d'essayer de la mettre à distance. Cependant, dans une situation de survie solitaire, la réalité s'impose à l'esprit brutalement et la conscience peine à l'accepter :

- « Peut-être que les animaux vivent jusqu'à leur mort dans un monde de terreur et de ravissement. Ils ne peuvent pas fuir et doivent jusqu'à la fin supporter la réalité. Leur mort elle-même est sans consolation et sans espérance, une mort véritable. Moi, j'étais comme tous les hommes, toujours pressée de fuir et toujours empêtrée dans mes rêveries [...] Mais j'ai vu comment Lynx a été frappé à mort, j'ai vu la cervelle de Taureau jaillir de son crâne brisé [...] Cela, c'était la réalité. Parce que j'ai vu et senti tout cela, il m'est difficile de rêver en plein jour [...] Je ne sens pas si j'aurais assez de force pour vivre **seulement en face de la réalité** [...] Je reste un être humain qui pense et qui sent » p. 246-247

- « L'imagination rend vulnérable et vous met à la merci de tout » p. 53

- « J'aurais aimé rester toujours là, dans la chaleur et la lumière, le chien à mes pieds [...] Il y avait longtemps que mes pensées avaient cessé, comme si mes soucis et mes souvenirs n'avaient plus rien de commun avec moi [...] en marchant je redeviens cette créature qui seule n'avait pas sa place ici, **une créature humaine aux pensées confuses** » p. 72-73

- « Je pressentais à chaque moment des dangers que je n'aurais pas su prévoir à temps. Je m'attendais toujours à des surprises et ne pouvais rien y faire sinon les accueillir avec sérénité » p. 179

↳ En effet, avoir simplement conscience des événements sans pouvoir rien y changer rend l'homme malheureux et désespéré. Il peut alors essayer de lutter « contre le cours naturel des choses », en vain, ou sombrer dans l'accablement et la dépression :

- « La chatte et moi étions faites de la même étoffe et embarquées sur le même bateau qui, avec tout ce qui vivait, nous entraînait vers les grandes et sombres chutes d'eau. **En tant qu'être humain mon unique privilège était de me rendre compte de la situation, sans pouvoir y changer quoi que ce soit. Un assez douteux cadeau de la nature si on y réfléchissait** » p. 235

- « Je me sentis complètement sans défense et abandonnée. Je n'étais plus fatiguée physiquement et me trouvais livrée aux pensées qui m'assaillaient [...] Il ne me restait plus qu'à faire face à la réalité » p. 45-46

- « Les choses arrivent tout simplement et, comme des millions d'hommes avant moi, je cherche à leur trouver un sens parce que mon orgueil ne veut pas admettre que le sens d'un événement est tout entier dans cet événement [...] Les humains sont les seuls à être condamnés à courir après un sens qui ne peut exister [...] Je plains les animaux et les hommes parce qu'ils sont jetés dans la vie sans l'avoir voulu. **Mais ce sont les hommes qui sont sans doute les plus à plaindre, parce qu'ils possèdent juste assez de raison pour lutter contre le cours naturel des choses** » p. 277-278

↳ La seule solution que puisse trouver l'héroïne est de s'oublier dans le travail et de se focaliser sur le présent et le prosaïsme des corvées quotidiennes. La douleur physique elle-

même, qui focalise l'esprit sur le corps, devient un moyen adéquat d'échapper aux réflexions existentielles qui la torturent :

- « Qu'aurais-je fait en restant tranquille sur mon banc, sinon **me souvenir et ruminer. C'est précisément ce que je devais éviter à tout prix** ; dès lors je n'avais pas d'autre issue que me remettre à travailler » p. 116
- « Cette tâche me semblait ce qu'il y avait de plus urgent à accomplir et elle m'absorbait assez pour m'empêcher de penser à autre chose » p. 24
- « Je vis que j'avais attrapé des ampoules en marchant. Cette douleur venait à point pour m'aider à chasser les pensées inutiles » p. 27
- « Je repoussais autant que possible tout ce qui pouvait me ramener à mon passé ou à un avenir plus éloigné, pour ne m'en tenir qu'au présent immédiat » p. 150

↳ Toutefois, l'expérience contemplative d'une nature sublime peut également soulager la femme de ses pensées trop prenantes. Cependant, la femme ne peut pas rester trop longtemps dans cet état d'extase, car ce relâchement de l'esprit peut la conduire à l'inaction, au renoncement total :

- « Je savais bien qu'**un tel état pouvait devenir dangereux**, mais cela ne me préoccupait pas vraiment [...] L'alpage était en dehors du temps [...] un pays qui de façon mystérieuse me libérait de moi-même [...] C'était comme si les grands pâturages répandaient un doux poison qui se nommait oubli [...] C'était comme si j'étais composée de deux individus différents dont l'un ne pouvait vivre que dans la vallée, alors que l'autre ne commençait à s'épanouir que sur l'alpage » p. 211-212-213
- « Il n'existait plus ni pensée, ni souvenir, rien que la vaste et silencieuse lumière de la neige. Je savais que de telles images étaient dangereuses pour qu'un être solitaire, mais je ne trouvais pas la force de lutter contre elles [...] Maintenant que Lynx, mon gardien et mon ami, n'est plus, cette tentation d'entrer dans le silence blanc et sans douleur devient parfois très grande. Je dois me surveiller plus sévèrement qu'avant » p. 173

+ et - Pour les personnages de *Vingt mille lieues sous les mers*, l'expérience contemplative des merveilles de la nature leur fait oublier tous leurs tracas, y compris leur situation d'emprisonnement au sein du Nautilus. Pour Aronnax, l'expérience scientifique a le même effet : se focaliser sur l'étude de la nature lui permet de ne pas réfléchir à sa condition carcérale... jusqu'à un certain point. Pour Ned, le spectacle de la nature reste insuffisant et ses pensées se tournent obsessionnellement vers son besoin de liberté et de retrouver sa terre natale. Dans tous les cas, leurs pensées sont un poids non pas à cause de la nature, mais bien à cause de leur condition de prisonniers :

- « [Ned :] Le Saint-Laurent, c'est mon fleuve à moi, le fleuve de Québec, ma ville natale ; quand je songe à cela, la fureur me monte au visage, mes cheveux se hérissent. Tenez, monsieur, je me jetterai plutôt à la mer ! Je ne resterai pas ici ! J'y étouffe ! » p. 474
- « Pour moi l'étude est un secours, une diversion puissante, un entraînement, une passion qui peut me faire tout oublier » p. 477
- « [Nemo :] Vous allez voyager dans le pays des merveilles. L'étonnement, la stupéfaction seront probablement l'état habituel de votre esprit. [...] [Aronnax :] Je ne puis le nier ; ces paroles du commandant firent sur moi un grand effet. J'étais pris d'un faible, et **j'oubliai, pour un instant, que la contemplation de ces choses sublimes ne pouvait valoir la liberté perdue** [...] Je ne méconnaissais pas que, si l'intérêt de la science pouvait absorber jusqu'au besoin de liberté, ce que me promet notre rencontre m'offrirait de grandes compensations » p. 104

- « [Aronnax :] Triste journée que je passai ainsi, entre le désir de rentrer en possession de mon libre arbitre et le regret d'abandonner ce merveilleux Nautilus, laissant inachevées mes études sous-marines ! » p. 340
- « L'homme privé par la force de son libre arbitre la désire, cette occasion [de retrouver sa liberté], mais le savant, le curieux, la redoute » p. 255
- « La nature a certainement réservé pour les habitants de la mer l'un de ses plus prodigieux spectacles, et je pouvais juger ici par les mille jeux de cette lumière. De chaque côté, j'avais une fenêtre ouverte sur ces abîmes inexplorés [...] Curieux ! curieux ! faisait le Canadien, - qui oubliant ses colères et ses projets d'évasion, subissait une attraction irrésistible » p. 143



+ De manière plus terre-à-terre, Canguilhem souligne le fait que la pensée humaine peut être un handicap pour comprendre le vivant. En effet, l'être humain ayant tendance à l'anthropomorphisme, c'est-à-dire à projeter sur les autres êtres vivants ses propres concepts, sa propre perception des choses, ses propres expériences ou sa propre logique, l'étude biologique se trouve biaisée. Même s'il ne peut pas se défaire complètement des concepts qui structurent son intelligence, le savant doit toutefois parvenir à abandonner sa propre logique et son raisonnement. Il doit se laisser surprendre par ce qu'il observe des phénomènes naturels, quitte à se faire et à se sentir « bête » :

- « Il est donc à la fois inévitable et artificiel d'utiliser pour l'intelligence de l'expérience qu'est pour l'organisme sa vie propre des concepts, des outils intellectuels, forgés par ce vivant savant qu'est le biologiste. On n'en conclura pas que l'expérimentation en biologie est inutile ou impossible, mais, retenant la formule de Claude Bernard, la vie c'est la création, on dira que la connaissance de la vie doit s'accomplir par conversions imprévisibles, s'efforçant de saisir un devenir dont le sens ne se révèle jamais si nettement à notre entendement que lorsqu'il le déconcerte » p. 49
- « L'intelligence ne peut s'appliquer à la vie qu'en reconnaissant l'originalité de la vie. La pensée du vivant doit tenir du vivant l'idée du vivant. Il est évident que pour le biologiste, dit Goldstein, la connaissance naïve, celle qui accepte simplement le donné, est le fondement principal de sa connaissance véritable et lui permet de pénétrer le sens des événements de la nature [...] **pour faire de la biologie, même avec l'aide de l'intelligence, nous avons besoin parfois de nous sentir bêtes** » p. 16
- « Il faut abandonner cette logique de l'action humaine pour comprendre les fonctions vivantes. Charles Nicolle a souligné très vigoureusement le caractère apparemment absurde, des procédés de la vie, l'absurdité étant relative à une norme qui est en fait absurde d'appliquer à la vie [...] Le biologiste a mesuré l'écart entre la logique de l'homme et celle de la nature [...] Ce qui est absurde à nos yeux n'est pas nécessairement au regard de la nature » p. 28-29
- « [Citation de Bergson :] On serait fort embarrassé pour citer une découverte biologique due au raisonnement pur. Et, le plus souvent, quand l'expérience a fini par nous montrer comment la vie s'y prend pour obtenir un certain résultat, nous trouvons que sa manière d'opérer est précisément celle à laquelle nous n'aurions jamais pensé » p. 17

Exemple de bloc rédigé



La pensée humaine semble parfois handicapante pour apprécier la nature comme il se doit. Qu'il s'agisse simplement de comprendre la nature ou d'y survivre, la pensée s'avère parfois très inadaptée. Dans *Le Mur invisible*, l'héroïne considère d'ailleurs sa propre conscience comme « un assez douteux cadeau de la nature ». En effet, avoir simplement conscience des événements sans pouvoir rien y changer rend l'homme malheureux et désespéré. C'est en vain qu'il essaiera alors de lutter mentalement contre une réalité implacable. Mais la nature, quand elle se fait belle et apaisante, a aussi le « don » de soulager l'homme de ses pensées. Ainsi, Aronnax, fait prisonnier sur le *Nautilus*, écrit : « j'oubliai, pour un instant, que la contemplation de ces choses sublimes ne pouvait valoir la liberté perdue ». Don assez dangereux donc, puisque la pensée de cette liberté refera surface de manière d'autant plus virulente à la fin du roman. De manière plus terre-à-terre, Canguilhem souligne le fait que la pensée humaine peut être un handicap pour comprendre le vivant. L'être humain ayant tendance à l'anthropomorphisme, le savant doit parvenir à abandonner sa propre logique humaine et se laisser surprendre par ce qu'il observe des phénomènes naturels : « nous avons besoin parfois de nous sentir bêtes » écrit le philosophe, c'est-à-dire de faire taire nos pensées, pour tenter d'interpréter plus justement les expériences menées sur et par les autres vivants...

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !



La vulnérabilité naturelle

L'être humain fait sans cesse l'expérience de sa vulnérabilité. Faire l'expérience de la nature, c'est aussi faire l'expérience de sa propre nature fragile d'être vivant. Celle d'un être à l'équilibre physique et psychologique précaire.



++ L'expérience de survie de l'héroïne en pleine nature lui fait prendre conscience de sa propre vulnérabilité :

↳ Elle subit en effet diverses blessures et pathologies qui, dans un environnement sans artifice médical humain, menacent grandement sa vie. Dans sa première année, elle se blesse avec sa hache, prenant alors conscience que la vie en pleine nature ne tolère aucune imprudence. Elle doit aussi se crever l'abcès d'une dent infectée : après cet épisode, elle ne cessera de redouter qu'un petit déséquilibre imprévisible et ingérable au niveau de sa dentition ne la conduise douloureusement et implacablement à la mort, réduisant à néant tous les efforts qu'elle mène par ailleurs pour survivre. Elle perd aussi un peu la vue (voir p. 176). À la fin du roman surtout, une terrible fièvre s'abat sur elle, si dure à combattre qu'elle se réjouit encore plusieurs mois plus tard d'avoir retrouvé la santé. Être et rester vivant, c'est parvenir à surmonter de telles épreuves :

- « Il serait vital pour moi d'avoir un dentier [...] Il m'arrive de me réveiller à trois heures du matin et la pensée de mes vingt-six dents me plonge dans un morne désespoir. Elles sont fixées dans mes gencives comme de petites bombes prêtes à exploser et je ne crois pas être un jour capable de la forêt, de succomber à une infection dentaire » p. 79
- « C'était un plaisir d'être de nouveau en bonne santé, de pouvoir respirer l'air pur de la neige et de sentir que je vivais encore » p. 292
- « [Le 24 janvier] je tombai malade [...] Au fond de moi cependant, je conservais une conscience froide et lucide qui observait tout ce qui se passait [...] Je n'étais pas seule et je n'avais pas le droit d'abandonner » p. 284-285 et 289

↳ On peut également évoquer le déséquilibre psychologique du tueur de Lynx et Taureau, qui semble avoir sombré dans la folie. L'expérience difficile qu'il a vécue dans la nature a certainement eu raison de sa stabilité mentale. Une vulnérabilité qui l'a trahi puisqu'il en vient à agir contre-nature, en tuant des bêtes sans raison, et en risquant ainsi sa vie :

- « L'homme qui l'a abattu (= Taureau) était certainement fou, mais sa folie même l'a trahi » p. 188
- « J'étais contente qu'il soit mort. Il m'aurait été difficile d'achever un homme blessé. Pourtant je n'aurais pas pu le laisser en vie [...] Aujourd'hui encore, je me demande pourquoi l'homme inconnu a tué Taureau et Lynx [...] Je ne le saurai jamais et peut-être est-ce mieux ainsi » p. 318 et 321

↳ On peut enfin noter la lutte intérieure de la femme pour conserver elle-même un certain équilibre mental et combattre la tentation du suicide. C'est son sens de la responsabilité et l'envie de prendre soin de ses bêtes qui la maintiennent debout :

- « Je pouvais me tuer [...] C'était surtout la pensée de Lynx et de Bella qui me retenait » p. 47
- « Je ne sais pas comment j'ai réussi à survivre à cette période [...] Il fallait bien que je prenne soin de mes trois animaux » p. 64
- « Je ne sais pas ce qu'il serait arrivé si la responsabilité de mes bêtes ne m'avait pas obligée à accomplir au moins les gestes indispensables » p. 92
- « Quelque chose en moi m'interdisait d'abandonner ce qui m'avait été confié » p. 233



+ Quelques épisodes du roman de Jules Verne illustrent cette vulnérabilité :

↳ Lorsque le Nautilus se retrouve bloqué sous la banquise, ses réserves d'oxygène s'épuisent. Aronnax, à bout de souffle, sent la mort approcher et comprend alors que sa vie tient à quelques « atomes » d'oxygène. Lorsque le Nautilus parvient enfin à rejoindre la surface, Aronnax et ses compagnons éprouvent alors la joie simple mais immense de... respirer l'air libre :

- « À demi étendu sur un divan de la bibliothèque, je suffoquais. Ma face était violette, mes lèvres bleues, mes facultés suspendues. Je ne voyais plus, je n'entendais plus. La notion du temps avait disparu de mon esprit. Mes muscles ne pouvaient se contracter. Les heures qui s'écoulaient ainsi, je ne saurais les évaluer. Mais j'eus la conscience de mon agonie qui commençait. Je compris que j'allais mourir... Soudain je reviens à moi. Quelques bouffées d'air pénétraient dans mes poumons [...] C'étaient Ned et Conseil, mes deux braves amis, qui se sacrifiaient pour me sauver. Quelques atomes d'air restaient encore dans l'appareil [...] Ils me versaient la vie goutte à goutte [...] et pendant quelques instants, je respirai avec volupté » p. 443

- « Nous pouvions aspirer à pleins poumons les atomes de cette atmosphère, et c'était la brise, la brise elle-même qui nous versait cette voluptueuse ivresse ! » p. 445

↳ Au fil du roman, deux personnages sombrent peu à peu dans la dépression et la folie. Ned Land, qui veut à tout prix regagner son pays et sa liberté. Et surtout Nemo, dont les discours rationnels laissent progressivement place à d'énigmatiques paroles. La solitude, la colère et le chagrin semblent avoir eu raison de sa santé mentale :

- « Je suis le droit, je suis la justice ! me dit-il. Je suis l'opprimé, et voilà l'opresseur ! C'est par lui que tout ce que j'ai aimé, chéri, vénéré, patrie, femme, enfants, mon père, ma mère, j'ai vu tout périr ! Tout ce que je hais est là ! Taisez-vous ! » p. 495
- « (Aronnax :) J'entendis les vagues accords de l'orgue, une harmonie triste sous un chant indéfinissable, véritables plaintes d'une âme qui veut briser ses liens terrestres. J'écoutai par tous mes sens à la fois, respirant à peine, plongé comme le capitaine Nemo dans ces extases musicales qui l'entraînaient hors des limites de ce monde [...] Il vint vers moi [...] glissant plutôt que marchant, comme un spectre. Sa poitrine oppressée se gonflait de sanglots. Et je l'entendis murmurer ces paroles [...] "Dieu tout-puissant ! assez ! assez !" » p. 505-506



De ++ Le sujet intéresse Canguilhem au plus haut point :

↳ Tout d'abord, le monstre (l'être vivant qui présente des monstruosité) permet de montrer que la vie n'est pas aussi ordonnée et « viable » que ce que nous aimerions croire. Nous craignons les monstres, car nous craignons l'instabilité potentielle de la vie, son éventuelle incapacité à maintenir l'ordre auquel nous sommes habitués :

- « L'existence des monstres met en question la vie quant au pouvoir qu'elle a de nous enseigner l'ordre [...] Il suffit [...] d'un écart morphologique [...] pour qu'une crainte radicale s'empare de nous [...] car un échec aurait pu nous atteindre et un échec pourrait venir par nous. C'est seulement parce que, hommes, nous sommes des vivants qu'un raté morphologique est à nos yeux vivants, un monstre » p. 219
- « Le monstre c'est le vivant de valeur négative [...] Ce qui fait la valeur des êtres vivants [...] c'est leur consistance spécifique [...] qui s'exprime par la résistance à la déformation, par la lutte pour l'intégrité de la forme [...] Or le monstre n'est pas seulement un vivant de valeur diminuée, c'est un vivant dont la valeur est de repousser. En révélant précaire la stabilité à laquelle la vie nous avait habitués [...] le monstre confère à la répétition spécifique, à la régularité morphologique, à la réussite de la structuration, une valeur d'autant plus éminente

qu'on en saisit maintenant la contingence. On comprend face au monstre que notre forme « normale » pourrait très bien être totalement différente : elle aurait pu être « déformée » [...] La monstruosité c'est la menace accidentelle et conditionnelle d'inachèvement ou de distorsion dans la formation de la forme, c'est la limitation par l'intérieur, la négation du vivant par le non-viable » p. 220-221

- « Le monstre suscite de la curiosité, et jusqu'à la fascination. Le monstrueux est du merveilleux à rebours, mais c'est du merveilleux malgré tout. D'une part, il inquiète : la vie est moins sûre d'elle-même qu'on n'avait pu le penser. D'autre part, il valorise : puisque la vie est capable d'échecs, toutes ses réussites sont des échecs évités » p. 221

4 Canguilhem évoque aussi le cas de la maladie, qui peut être définie comme un « désordre physiologique » qui entraîne un « comportement catastrophique » (p. 212), c'est-à-dire qui entraîne des bouleversements dans la vie de l'individu (humain ou non-humain). Tandis que la santé consiste à être capable d'affronter les déséquilibres qui menacent en permanence notre forme, la maladie, c'est la perte de l'équilibre et du mode de vie que l'être vivant parvenait jusque-là à maintenir. Un mode de vie sur lequel toute sa vie, toutes ses expériences étaient fondées. La maladie empêche de vivre « comme avant ». Elle empêche aussi de vivre « différemment », c'est-à-dire d'affronter de nouveaux risques (comme changer d'environnement ou essayer de nouvelles activités). Elle contraint à vivre de manière « réduite ». Dit de manière plus savante, la maladie c'est :

- « [...] la révélation d'un comportement total de l'organisme, modifié dans le sens du désordre, dans le sens de l'apparition de réactions catastrophiques. Une altération dans le contenu symptomatique n'apparaît maladie qu'au moment où l'existence de l'être, jusqu'alors en relation d'équilibre avec son milieu, devient dangereusement troublée [...] étant désormais incapable de réaliser les possibilités d'activité qui lui reviennent essentiellement. L'adaptation à un milieu personnel est une des présuppositions fondamentales de la santé » p. 210-211
- « L'état pathologique [n'est pas] perte d'une norme mais allure de la vie réglée par des normes vitalement inférieures ou dépréciées du fait qu'elles interdisent au vivant la participation active et aisée, génératrice de confiance et d'assurance, à un genre de vie qui était antérieurement le sien et qui reste permis à d'autres » p. 214
- « Les normes de vie pathologique sont celles qui obligent désormais l'organisme à vivre dans un milieu "rétréci", différent [...] du milieu antérieur de vie, et dans ce milieu rétréci exclusivement, par l'impossibilité où l'organisme se trouve d'affronter les exigences de nouveaux milieux [...] Or, vivre, pour l'animal déjà, et à plus forte raison pour l'homme, ce n'est pas seulement végéter et se conserver, c'est affronter des risques et en triompher. La santé [...] c'est la capacité de tolérer des variations [...] L'homme n'est vraiment sain que lorsqu'il est capable de plusieurs normes, lorsqu'il est plus que normal. La mesure de la santé c'est une certaine capacité de surmonter des crises organiques [...] La santé c'est le luxe de pouvoir tomber malade et de s'en relever » p. 215

4 Canguilhem transpose le cas de la santé et de la maladie physiologique à la santé et à la maladie mentale. Il rapproche la santé mentale de la « génialité », qui consiste à être capable de remettre en question des normes culturelles établies pour en créer de nouvelles. Autrement dit, de ne pas être conformiste et d'affronter le risque de sortir des normes habituelles. Mais être génial et donc sain mentalement, c'est aussi s'exposer au risque de paraître fou, et affronter le risque de la folie. Le génie se trouve sur une crête : il doit garder l'équilibre entre la liberté de penser, et l'inadaptation totale à son cadre de vie :

- « Il arrive souvent en psychologie qu'on perde le fil conducteur qui permet, en présence d'une inadaptation à un milieu de culture donné, de distinguer entre la folie et la génialité [...] la norme en matière de psychisme humain c'est la revendication et l'usage de la liberté comme pouvoir de révision et d'institution des normes, revendication qui implique normalement le risque de folie » p. 217

🔗 Canguilhem souligne enfin le fait que l'être humain est capable de compenser ses vulnérabilités par le milieu qu'il crée et par ses artifices (médicaux par exemple). Ainsi, certaines anomalies qui s'avèreraient très problématiques pour la survie en milieu sauvage, deviennent anecdotiques dans un milieu humanisé :

- « L'albinisme, la syndactylie, l'hémophilie, le daltonisme [...] ces anomalies sont tenues justement pour des infériorités [...] **le milieu humain les abrite toujours de quelque façon et compense par ses artifices le déficit manifeste qu'elles représentent** [...] le problème du pathologique chez l'homme ne peut pas rester strictement biologique, puisque l'activité humaine, le travail et la culture ont pour effet immédiat d'altérer constamment le milieu de vie des hommes » p. 208

Exemple de bloc rédigé

✎ L'être humain fait sans cesse l'expérience de sa vulnérabilité. Faire l'expérience de la nature, c'est aussi faire l'expérience de sa propre nature fragile d'être vivant. Celle d'un être à l'équilibre physique et psychologique précaire. C'est ce que rappelle Canguilhem, en prenant l'exemple de la maladie qu'il définit comme un « comportement total de l'organisme, modifié dans le sens du désordre [...] l'existence de l'être, jusqu'alors en relation d'équilibre avec son milieu, devient dangereusement troublée ». La maladie révèle la perte de notre capacité à maintenir notre mode de vie et à affronter de nouveaux risques. C'est l'expérience d'une vie « réduite », comme en témoigne l'épisode de fièvre subi par l'héroïne du *Mur invisible*, où elle est clouée au lit, essayant par de terribles efforts d'accomplir malgré tout ses corvées quotidiennes normales. « C'était un plaisir d'être de nouveau en bonne santé, de pouvoir respirer l'air pur de la neige et de sentir que je vivais encore » écrit-elle, illustrant la joie de la guérison, celle d'avoir surmonté ses faiblesses. Lorsque le Nautilus sort de la banquise, Aronnax éprouve la même joie, simple mais immense, lorsqu'il peut enfin respirer de l'air frais après avoir pris conscience que sa vie tenait à « quelques atomes d'air ». Ainsi, l'expérience de la vie ne tient qu'à un fil, autour duquel le vivant s'accroche et s'organise fondamentalement.

⚠ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !



Un défaut d'adaptation

L'être humain a parfois l'impression d'être moins adapté à la nature que les autres vivants. L'homme semble subir sa condition naturelle, une condition que les autres animaux endurent bien mieux que lui.



++ L'héroïne déplore très souvent sa propre condition humaine, par comparaison à celle de ses bêtes. Son corps de citadine mal préparé à la vie dans les bois, sa conscience qui lui permet certes de prendre du recul sur la situation mais pour mieux l'angoisser, ses pensées obsédantes et ses réflexions existentielles sont autant de poids qui semblent l'empêcher de profiter de l'expérience de la nature aussi bien que ses animaux. Des animaux qui ont quant à eux la capacité d'accepter la plus dure des réalités, qui jouissent instinctivement de la vie et de l'instant présent, qui ne s'accablent pas de pensées douloureuses. Des animaux qui, selon l'héroïne, sont pour toutes ces raisons plus « raisonnables » qu'elle :

- « [Lynx] était plus raisonnable que moi » p. 66
- « [Lynx] était mon sixième sens. Depuis qu'il est mort je me sens comme amputée [...] sans Lynx je me sens réellement seule » p. 173-174
- « Je me révèle incapable d'assurer la survie de mes animaux [...] j'ai toujours eu à souffrir de telles craintes [...] Il n'y a pas de solution, ma vache elle-même le sait, moi seule continue encore à me débattre contre la douleur » p. 83
- « [Lynx] savait mieux que moi ce qui me convenait [...] il aboyait très fort pour m'encourager à la joie »
- « Je ne me sentais pas toujours à la hauteur de sa joie de vivre » p. 111-112
- « [Taureau] était un animal candide et confiant qui semblait considérer la vie [...] uniquement comme un grand plaisir » p. 205-206
- « [Bella et Taureau] ne connaissaient que le moment présent [...] Une vie sans peur et sans espérance » p. 226
- « Je revins près de Lynx et lui adressai quelques paroles d'encouragement. Il semblait à vrai dire tout à fait raisonnable. C'est plutôt moi qui aurais eu besoin d'être encouragée. J'éprouvai soudain une grande consolation à ce que Lynx soit avec moi » p. 20
- « Comme toujours quand [Lynx] était désespéré, après avoir soufflé un peu et poussé quelques petits gémissements, il s'endormit aussitôt. Je lui enviais cette faculté » p. 25
- « J'ai souffert pendant deux ans d'être **cette femme, si mal armée pour affronter les réalités de la vie** » p. 97
- « Les humains sont les seuls à être condamnés à courir après un sens qui ne peut exister [...] Je plains les animaux et les hommes parce qu'ils sont jetés dans la vie sans l'avoir voulu. Mais **ce sont les hommes qui sont sans doute le plus à plaindre**, parce qu'ils possèdent juste assez de raison pour lutter contre le cours naturel des choses » p. 277-278
- « En marchant, je redeviens **cette créature qui seule n'avait pas sa place ici**, une créature humaine aux pensées confuses » p. 72-73
- « Peut-être que les animaux vivent jusqu'à leur mort dans un monde de terreur et de ravissement. Ils ne peuvent pas fuir et doivent jusqu'à la fin supporter la réalité. Leur mort elle-même est sans consolation et sans espérance, une mort véritable. Moi, j'étais comme tous les hommes, toujours pressée de fuir et toujours empêtrée dans mes rêveries [...] Je ne sais pas si j'aurais assez de force pour vivre seulement en face de la réalité [...] Je reste un être humain qui pense et qui sent » p. 246-247
- Voir aussi p. 135, 211, 311



+ Jules Verne fait l'éloge du génie humain, et donc de la condition humaine qui permet potentiellement à l'homme de conquérir tous les milieux. Toutefois, Aronnax semble parfois envieux de la vie animale. C'est par exemple le cas lorsqu'il exprime sa frustration de ne pas pouvoir jouir librement de l'océan comme un poisson, enfermé dans sa combinaison de plongée. Il fait même le rêve de devenir un mollusque : un rêve qui peut sembler un peu ridicule, mais qui trahit une forme de désir, celle de s'adapter parfaitement à la vie marine. Il évoque aussi le fait que dans certaines cultures, des animaux sont considérés comme sacrés. Ainsi, dans la culture de l'île de Timor, les princes prétendent descendre des crocodiles, comme si cette origine leur conférait une supériorité par rapport aux autres êtres humains :

- « Ces princes se disent fils de crocodiles, c'est-à-dire issus de la plus haute origine à laquelle un être humain puisse prétendre. Aussi, ces ancêtres écailleux foisonnent dans les rivières de l'île, et sont l'objet d'une vénération particulière. On les protège, on les gâte, on les adule, on les nourrit, on leur offre des jeunes filles en pâture, et malheur à l'étranger qui porte la main sur ces lézards sacrés » p. 231
- « Je rêvais, — on ne choisit pas ses rêves, — je rêvais que mon existence se réduisait à la vie végétative d'un simple mollusque. Il me semblait que cette grotte formait la double valve de ma coquille... » p. 373
- « Quel indescriptible spectacle ! Ah ! que ne pouvions-nous communiquer nos sensations ! Pourquoi étions-nous emprisonnés sous ce masque de métal et de verre ! Pourquoi les paroles nous étaient-elles interdites de l'un à l'autre ! **Que ne vivions-nous, du moins, de la vie de ces poissons qui peuplent le liquide élément**, ou plutôt encore de celle de ces amphibiens qui, pendant de longues heures, peuvent parcourir, au gré de leur caprice, le double domaine de la terre et des eaux ! » p. 246-247



+ , = et - Les propos de Canguilhem sont très nuancés sur ce point :

↳ Rappelons tout d'abord qu'il affirme que l'homme est en quelque sorte une forme d'aboutissement parfait de l'évolution des espèces :

- « En un sens, il n'y a pas de sélection dans l'espèce humaine dans la mesure où l'homme peut créer de nouveaux milieux au lieu de supporter passivement les changements de l'ancien, et en un autre sens, **la sélection chez l'homme a atteint sa perfection limite, dans la mesure où l'homme est un vivant capable d'existence, de résistance, d'activité technique et culturelle dans tous les milieux** » p. 208-209
- Mais il souligne aussi que la condition humaine, souvent estimée pour l'intelligence, n'a pas spécialement plus de valeur que toute autre forme de vie. Il serait vaniteux de croire à la supériorité de l'être humain sur le reste du règne animal :
- « En fait [...] **le milieu des valeurs sensibles et techniques de l'homme n'a pas en soi plus de réalité que le milieu propre du cloporte ou de la souris grise** » p. 196
- « Quelle lumière sommes-nous donc assurés de contempler pour déclarer aveugles tous autres yeux que ceux de l'homme ? Quelle signification sommes-nous donc certains d'avoir donné à la vie en nous pour déclarer stupides tous autres comportements que nos gestes ? Sans doute l'animal ne sait-il pas résoudre tous les problèmes que nous lui posons, mais c'est parce que ce sont les nôtres et non les siens. **L'homme ferait-il mieux que l'oiseau son nid, mieux que l'araignée sa toile ?** Et à bien regarder, la pensée humaine manifeste-t-elle dans ses inventions une telle indépendance à l'égard des sommations du besoin et des pressions du milieu qu'elle légitime, vis-à-vis les vivants infra-humains, une ironie tempérée de pitié ? » p. 13

🔗 Enfin, il remarque une sorte de frustration chez l'homme à l'égard des autres animaux. Cela serait lié au fait que les animaux semblent vivre sans tension avec leur milieu, profitant ainsi d'une expérience plus jouissive de la vie. Par sa quête de connaissances, l'homme s'est peut-être trop éloigné du réel et semblerait avoir perdu cette concordance harmonieuse et naturelle entre lui-même et la réalité :

- « Ce que l'homme recherche parce qu'il l'a perdu - ou plus exactement parce qu'il pressent que d'autres êtres que lui le possèdent - un accord sans problème entre des exigences et des réalités, une expérience dont la jouissance continue qu'on en retirerait garantirait la solidité définitive de son unité [...] la connaissance, tant qu'elle n'accepte pas de se reconnaître partie et non juge, instrument et non commandement, l'en écarte. Et de là suit que tantôt l'homme s'émerveille du vivant et tantôt, se scandalisant d'être un vivant, forge à son propre usage l'idée d'un règne séparé » p. 13

Exemple de bloc rédigé



L'être humain a parfois l'impression d'être moins adapté à la nature que les autres vivants. Il semble subir sa condition naturelle, une condition que les autres animaux endurent bien mieux que lui. Canguilhem y fait allusion lorsqu'il dit que l'homme recherche quelque chose que les autres animaux possèdent : « un accord sans problème entre des exigences et des réalités, une expérience [de] jouissance continue ». En effet, les animaux semblent vivre sans tension avec leur milieu, profitant ainsi d'une expérience plus positive de la vie. L'homme semble avoir perdu cet accord harmonieux et naturel avec la réalité. Une idée confirmée par l'héroïne du Mur invisible qui se plaint souvent de sa propre condition humaine, par comparaison à celle de ses bêtes. « [Lynx] savait mieux que moi ce qui me convenait » écrit-elle, car sa conscience l'empêche de profiter de l'expérience de la nature aussi bien que ses animaux. Des animaux qui quant à eux jouissent de la vie et de l'instant présent, qui ne s'accablent pas de pensées douloureuses. Des animaux qui, pour toutes ces raisons, sont qualifiés de plus « raisonnables » qu'elle. « Que ne vivions-nous, du moins, de la vie de ces poissons qui peuplent le liquide élément » clame également Aronnax, lorsqu'il exprime sa frustration de ne pas pouvoir jouir librement de l'océan comme un poisson. L'être humain se serait-il éloigné de la nature au point de ne plus savoir simplement exister ?

⚠ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !

Une expérience engageante

Les expériences de la nature peuvent nous « métamorphoser » positivement. Plus simplement, elles permettent parfois d'atteindre une forme d'extase, d'apaisement et de liberté. Pour cela, il faut peut-être réussir à se « décentrer » et à s'engager dans une expérience plus « sensible » de la nature.

Récapitulatif des arguments

- **Se métamorphoser** : la nature peut produire sur l'homme l'effet d'une **métamorphose**. C'est-à-dire une transformation profonde, dans un sens bénéfique, transformation empêchée par l'enfermement dans le milieu artificiel de la civilisation.
- **Contempler** : la nature peut offrir une **expérience contemplative incomparable**. En effet, à la manière d'une œuvre d'art aux dimensions infinies, la nature peut faire naître un profond sentiment d'apaisement.

Se décentrer : la nature invite l'homme à se décentrer. Faire une expérience, c'est interagir avec le monde. En cela, la profusion des expériences de la nature nous relie à un « tout » et nous invite à quitter notre petit monde individuel.



Se métamorphoser

La nature peut produire sur l'homme l'effet d'une métamorphose. C'est-à-dire une transformation profonde, dans un sens bénéfique, transformation empêchée par l'enfermement dans le milieu artificiel de la civilisation.



++ Le cas de l'héroïne du roman d'Haushofer est très parlant. Au fil du roman, cette femme qui semble d'abord fragile, empressée et peu dégourdie ressent une profonde transformation physique et mentale. Son corps s'endurcit d'abord, puis sa pensée s'ouvre sur le monde qui l'entoure. Elle se sent alors appartenir à la chaîne du vivant, comme un maillon certes infime mais bel et bien à sa place. Elle s'adapte au rythme de la nature et comprend qu'elle est naturellement faite pour vivre. A contrario, le meurtrier de Lynx, qui semble avoir lutté contre cette métamorphose (comme en témoigne symboliquement le fait qu'il porte encore un costume de citadin trois ans après l'apparition du mur), a vraisemblablement sombré dans la dépression et la folie :

- « [Je] m'étais adaptée à la forêt [...] À présent je prends le pas tranquille du paysan [...] Le corps reste détendu et les yeux ont le temps de regarder [...] C'est depuis que j'ai ralenti mes mouvements que la forêt pour moi est devenue vivante [...] **Ici dans la forêt, je me trouve enfin à la place qui me convient** » p. 257-258
- « Mon corps, plus intelligent que moi, s'était adapté [...] [Aujourd'hui] je ressemble davantage à un arbre qu'à un être humain » p. 95-96
- « Il ne me manquait plus que des griffes, un épais pelage et des crocs, et je serais devenue une créature parfaitement adaptée » p. 132
- « La forêt s'avancerait jusqu'au mur en reconquérant le sol que l'homme lui avait volé. Quand mes pensées s'embrouillaient, c'est comme si la forêt avait commencé à allonger en moi ses racines pour penser avec mon cerveau ses vieilles et éternelles pensées [...] Il m'est parfois difficile, en écrivant, de maintenir la séparation entre mon moi ancien et mon moi nouveau, ce moi nouveau dont je ne suis pas sûre qu'il ne soit lentement aspiré par un nous plus grand que lui [...] **Sous le ciel immense, il m'était presque impossible de rester un moi unique et séparé, une aveugle petite vie entêtée qui refusait de se fondre dans la grande communauté.** Autrefois j'avais tiré toute ma fierté d'être une telle vie, mais sur l'alpage cette vie m'apparaissait misérable et ridicule, un néant bouffi d'orgueil » p. 215
- « Ma tête était remplie de vieilles images et mes yeux incapables de changer leur façon de voir. J'avais perdu l'ancien mais je n'avais pas encore gagné ce qui était nouveau, ce nouveau me restait inaccessible mais je savais qu'il existait. Je ne sais pourquoi, cette pensée suffisait à me remplir d'une sorte de joie timide [...] Je comprenais maintenant ce qui avait été faux [...] J'étais devenue très sage » p. 156-157

++ Pierre Aronnax ressent également une profonde métamorphose au fil du roman de Jules Verne. Il s'adapte progressivement mais bien facilement et naturellement à la vie dans les eaux. À tel point qu'au bout d'un moment, il s'y sent comme dans son élément. Un autre exemple est donné avec le plongeur grec : un « homme-poisson » qui a véritablement fait de l'eau son milieu de vie, et cela sans aucun artifice technique. Un être mystérieux qui semble avoir percé le secret de cette existence exaltante parmi les merveilles de l'océan. A contrario, l'enfermement au sein d'un milieu artificiel comme le Nautilus semble sclérosant et totalement asphyxiant, comme en témoigne Ned :

- « Tenez, monsieur, je me jetterai plutôt à la mer ! Je ne resterai pas ici ! J'y étouffe ! » p. 474
- « Véritables colimaçons, nous étions faits à notre coquille, et j'affirme qu'il est facile de devenir un parfait colimaçon. Donc, cette existence nous paraissait facile, naturelle, et nous n'imaginions plus qu'il existât une vie différente à la surface du globe terrestre » p. 235-236
- « Bientôt nous fûmes rentrés dans notre élément. Je crois avoir maintenant le droit de le qualifier ainsi » p. 283
- « Au milieu des eaux, un homme apparut, un plongeur portant à sa ceinture une bourse de cuir. Ce n'était pas un corps abandonné aux flots. C'était un homme vivant qui nageait d'une main vigoureuse, disparaissant parfois pour aller respirer à la surface et replongeant aussitôt [...] "Ne vous inquiétez pas, me dit le capitaine. C'est Nicolas, du cap Matapan, surnommé le Pesce. Il est bien connu dans toutes les Cyclades. Un hardi plongeur ! L'eau est son élément, et il y vit plus que sur terre, allant sans cesse d'une île à l'autre et jusqu'à la Crète." » p. 320

+ De manière plus abstraite, Canguilhem invite les biologistes à faire évoluer leur pensée dans le cadre de leurs expériences. Il s'agit d'essayer se mettre dans la peau du vivant à étudier, pour en comprendre le fonctionnement et le comportement. Par ailleurs, Canguilhem définit le vivant comme un être voué à se réaliser tout au long de son existence. C'est par l'intermédiaire de ses expériences avec le monde extérieur qu'il développe ses capacités, apprend à maîtriser et perfectionner ses « fonctions » :

- « La pensée du vivant doit tenir du vivant l'idée du vivant [...] Pour faire de la biologie, même avec l'aide de l'intelligence, nous avons besoin parfois de nous sentir bêtes » p. 16
- « Les formes vivantes [sont] des totalités dont le sens réside dans leur tendance à se réaliser comme telles au cours de leur confrontation avec leur milieu [...] "La biologie, dit Goldstein, a affaire à des individus qui existent et tendent à exister, c'est-à-dire à réaliser leurs capacités du mieux possible dans un environnement donné" » p. 14
- « La connaissance des fonctions de la vie a toujours été expérimentale [...] C'est qu'il y a pour nous une sorte de parenté fondamentale entre les notions d'expérience et de fonction. Nous apprenons nos fonctions dans des expériences et nos fonctions sont ensuite des expériences formalisées. Et l'expérience c'est d'abord la fonction générale de tout vivant, c'est-à-dire son débat [...] avec le milieu » p. 27-28

Exemple de bloc rédigé



La nature peut produire sur l'homme l'effet d'une métamorphose. C'est-à-dire une transformation profonde dans un sens bénéfique, qui est empêchée par l'enfermement dans le milieu artificiel de la civilisation. Ainsi, à force d'excursions au fond des océans, le professeur Aronnax écrit : « nous étions faits à notre coquille [...] cette existence nous paraissait facile, naturelle ». Il se sent en confiance dans ce milieu naturel. Une métamorphose qui contraste avec l'asphyxie de Ned, qui passe beaucoup plus de temps enfermé dans le milieu artificiel du Nautilus. Le cas de l'héroïne d'Haushofer est également parlant. Au fil du roman, cette femme qui semble d'abord fragile, empressée et peu dégourdie ressent une profonde transformation physique et mentale. Son corps s'endurcit d'abord, puis sa pensée s'ouvre sur le monde qui l'entoure. Vers la fin du roman, elle s'est adaptée au rythme de la nature et comprend qu'elle est naturellement faite pour y vivre : « [Je] m'étais adaptée à la forêt [...] À présent je prends le pas tranquille du paysan [...] Ici dans la forêt, je me trouve enfin à la place qui me convient ». En effet, « le sens [des formes vivantes] réside dans leur tendance à se réaliser comme telles au cours de leur confrontation avec leur milieu » écrit Canguilhem de façon plus théorique. C'est par l'intermédiaire de ses expériences avec le monde extérieur que l'être vivant développe ses capacités et tend vers sa forme « parfaite ».

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !



Contempler

La nature peut offrir une expérience contemplative incomparable. En effet, à la manière d'une œuvre d'art aux dimensions infinies, la nature peut faire naître un profond sentiment d'apaisement.



++ Entre ses heures de travail, l'héroïne du *Mur invisible* passe beaucoup de temps à contempler la nature. Parfois, cela semble lui apporter enfin un peu d'apaisement et de paix intérieure. Cette expérience contemplative lui fait oublier ses soucis car elle l'invite à se décentrer d'elle-même. Elle regarde enfin la nature attentivement (les étoiles par exemple) et se réjouit du fait que cette nature existe et d'en faire partie. C'est ainsi que naît le sentiment du beau :

- « Je n'avais plus ni souvenir ni peur [...] La nuit n'était pas du tout ténébreuse. Elle était belle et je commençais à l'aimer [...] Pour la première fois de ma vie je me sentais apaisée, non pas contente ou heureuse, mais apaisée. Cela avait un rapport avec les étoiles et c'était en définitive parce que je savais qu'elles existaient vraiment » p. 221-222
- « Ma nostalgie et mon inquiétude pour l'avenir se détachaient lentement de moi. Je contemplai l'étendue des pâturages [...] la voûte du ciel [...] Je commençais à trouver beau l'alpage : étranger et dangereux mais plein d'attrait comme tout ce qui est étranger » p. 203
- « J'arrêtais de me faire du souci et pris l'habitude de rester assise sur le banc devant la cabane, à contempler l'air bleuté. Tout zèle et toute activité me quittèrent pour faire place à une reposante paresse [...] L'alpage était en dehors du temps. [...] Un pays qui de façon mystérieuse me libérait de moi-même [...] C'était comme si les grands pâturages répandaient un doux poison qui se nommait oubli » p. 211-212
- « Il n'existait plus ni pensée, ni souvenir, rien que la vaste et silencieuse lumière de la neige » p. 173
- « J'avais passé presque toute mon existence à me débattre au milieu d'humbles soucis quotidiens. Maintenant que presque plus rien ne m'appartenait, j'avais le droit d'être assise en paix sur le banc et de regarder les étoiles » p. 244-245
- « Je me sentis légère et libérée. Si un jour j'ai ressenti la paix, c'est cette nuit de juin sur la clairière au clair de lune » p. 67
- « Ce que je préférais avant tout, c'était contempler la prairie [...] Une douce ondulation sans fin qui répandait la paix et une odeur délicieuse » p. 243



+ Le professeur Aronnax s'extasie à de nombreuses reprises devant les spectacles qui s'offrent à travers les hublots du *Nautilus*. Comme en témoignent ses envolées lyriques, il peine à décrire ses sensations et la beauté de ce qu'il voit. Son voyage est propice à l'émerveillement le plus total car il fait face à des phénomènes d'un genre nouveau qui échappent encore à la logique terre-à-terre et aux explications rationnelles des humains. Mais aussi parce qu'il fait face à l'immensité, à la diversité, à la tranquillité... :

- « Nemo : Vous allez voyager dans le pays des merveilles. L'étonnement, la stupéfaction seront probablement l'état habituel de votre esprit. Vous ne vous blaserez pas facilement sur le spectacle incessamment offert à vos yeux [...] Vous verrez ce que n'a vu encore aucun homme [...] Aronnax : ces paroles du commandant firent sur moi un grand effet. J'étais pris là par mon faible, et j'oubliai, pour un instant, que la contemplation de ces choses sublimes ne pouvait valoir la liberté perdue » p. 104

- « La mer est le vaste réservoir de la nature. C'est par la mer que le globe a pour ainsi dire commencé, et c'est à elle qu'il finira par elle ! Là est la suprême tranquillité. La mer n'appartient pas aux despotes. À sa surface, ils peuvent encore exercer des droits iniques, s'y battre, s'y dévorer, y transporter toutes les horreurs terrestres. Mais à trente pieds au-dessous de son niveau, leur pouvoir cesse, leur influence s'éteint, leur puissance disparaît ! Ah ! monsieur, vivez, vivez au sein des mers ! Là seulement est l'indépendance ! Là je ne reconnais pas de maîtres ! Là je suis libre ! » p. 107-108
- « Quel spectacle ! Quelle plume le pourrait décrire ! Qui saurait peindre les effets de la lumière à travers ces nappes transparentes, et la douceur de ses dégradations successives jusqu'aux couches inférieures et supérieures de l'Océan ! » p. 141
- « La nature a certainement réservé pour les habitants de la mer l'un de ses plus prodigieux spectacles, et j'en pouvais juger ici par les mille jeux de cette lumière. De chaque côté, j'avais une fenêtre ouverte sur ces abîmes inexplorés [...] Curieux ! curieux ! faisait le Canadien, — qui oubliait ses colères et ses projets d'évasion, sous cette **attraction irrésistible** » p. 143
- « Ned nommait les poissons, Conseil les classait, moi, je m'extasiais devant la vivacité de leurs allures et la beauté de leurs formes. Jamais il ne m'avait été donné de surprendre ces animaux vivants, et libres dans leur élément naturel » p. 148
- « J'aspirai avec délice les émanations salines [...] J'admirai donc ce joyeux lever de soleil, si gai, si vivifiant » p. 150-151
- Voir aussi p. 160, 164, 173, 182, 235, 354



= Canguilhem évoque très peu ce type d'expérience de la nature. Il y fait seulement allusion lorsqu'il évoque le cas du monstre. En effet, de nombreuses représentations artistiques occidentales (du Moyen-Âge et de la Renaissance) et orientales (celles de l'Égypte ancienne notamment) célèbrent les monstres, en tant que mélanges de formes vivantes, symbolisant tantôt la fécondité de la vie, tantôt certaines fautes morales. Dans tous les cas, Canguilhem dit que le monstre suscite une sorte d'émerveillement, car il nous interroge sur les limites de la vie et nous fait voir en même temps toute sa puissance créative :

- « Le monstre suscite de la curiosité, et jusqu'à la fascination. **Le monstrueux est du merveilleux à rebours, mais c'est du merveilleux malgré tout.** D'une part, il inquiète : la vie est moins sûre d'elle-même qu'on n'avait pu le penser. D'autre part, il valorise : puisque la vie est capable d'échecs, toutes ses réussites sont des échecs évités » p. 227
- « La tératologie du Moyen Âge et de la Renaissance est à peine un recensement des monstruosité, elle est plutôt une célébration du monstrueux »

Exemple de bloc rédigé



La nature peut offrir une expérience contemplative incomparable. En effet, à la manière d'une œuvre d'art aux dimensions infinies, la nature peut faire naître un profond sentiment d'apaisement et d'extase. C'est bien sûr le cas chez le professeur Aronnax mais aussi chez Ned Land, personnage pourtant bourru et relativement brutale. En effet, ce dernier subit « une attraction irrésistible » lorsqu'il admire des phénomènes d'un genre nouveau et qu'il fait face à l'immensité, à la diversité, à la tranquillité... C'est ce que vit également l'héroïne du *Mur invisible* : l'expérience de la contemplation lui fait oublier ses soucis. Elle regarde enfin la nature attentivement et se réjouit du fait que cette nature existe, comme d'en faire partie : « pour la première fois de ma vie je me sentais apaisée, non pas contente ou heureuse, mais apaisée. Cela avait un rapport avec les étoiles ». Canguilhem fait allusion à ce type d'expérience lorsqu'il évoque le cas du monstre. S'il ne suscite pas d'apaisement, il fait en tout cas naître de la fascination, car « le monstrueux est du merveilleux à rebours, mais c'est du merveilleux malgré tout ». En effet, le monstre suscite une sorte d'émerveillement dans la mesure où il nous montre la puissance créative de la vie. Telle est la force de l'observation de la nature : nous révéler les contours de l'existence, pour mieux sentir notre propre vitalité.

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !



Se décentrer

La nature invite l'homme à se décentrer. Faire une expérience, c'est interagir avec le monde. En cela, la profusion des expériences de la nature nous relie à un « tout » et nous invite à quitter notre petit monde individuel.



++ Même si la femme du roman d'Haushofer doit quotidiennement se recentrer sur elle-même pour accomplir ses corvées vitales, elle apprend néanmoins à se défaire de son individualité. Au fil de son aventure, elle se sent davantage faire partie d'un « tout », en continuité avec la « forêt ». Elle apprend à regarder les êtres vivants différemment, à se mettre dans leur peau, à comprendre leurs singularités. C'est ainsi que l'étrange devient familier, et qu'une forme de continuité s'installe entre les êtres. Au point que l'héroïne finit par rêver qu'elle peut donner naissance à des animaux de toutes formes :

- « Dans mes rêves, je mets au monde des enfants qui sont indifféremment des humains, des chats, des chiens, des veaux, des ours et d'étranges êtres couverts de poils. Mais tous naissent de moi » p. 274
- « J'avais tendance à projeter sur les animaux ce que ressentait mon propre corps sans protection. Mais les bêtes non plus ne se comportent pas toutes de la même façon. Lynx supportait aussi bien le froid que la chaleur. La chatte qui avait un poil bien plus long détestait le froid [...] Et je ne pouvais pas voir une truite dans la mare sans frissonner et en avoir pitié [...] Ma faculté d'imagination est très limitée, elle n'arrive pas à pénétrer jusqu'à la chair lisse et blanche des animaux à sang froid. Et les insectes, comme ils me restent étrangers. Je les regarde et les observe avec étonnement, et je suis contente qu'ils soient si petits [...] Il m'arrive de souhaiter que cette étrangeté se change en familiarité, mais j'en suis bien éloignée » p. 293
- « Jamais je n'ai été capable de détruire une fourmilière. Mon attirance à l'égard de ces minuscules robots était à la fois d'admiration, de dégoût et de pitié. Sans doute parce que je les voyais avec des yeux humains. Mes propres activités auraient probablement paru très énigmatiques et très inquiétantes à une fourmi géante » p. 256
- « [Sur l'alpage] je m'étais éloignée aussi loin qu'il était possible à un homme de le faire et je me rendis compte que cet état ne devait pas durer si je voulais rester en vie » p. 245
- « Quand mes pensées s'embrouillent, c'est comme si la forêt avait commencé à allonger en moi ses racines pour penser avec mon cerveau ses vieilles et éternelles pensées [...] Il m'est parfois difficile, en écrivant, de maintenir la séparation entre mon moi ancien et mon moi nouveau, ce moi nouveau dont je ne suis pas sûre qu'il ne soit lentement aspiré par un nous plus grand que lui [...] Sous le ciel immense, il m'était presque impossible de rester un moi unique et séparé, une aveugle petite vie entêtée qui refusait de se fondre dans la grande communauté » p. 215
- « Je me sentis légère et libérée. Si un jour j'ai ressenti la paix, c'est cette nuit de juin sur la clairière au clair de lune » p. 67



= Les personnages du roman de Jules Verne gardent continuellement une certaine distance avec la nature, comme s'il existait une barrière invisible mais essentielle entre l'homme et le reste du vivant, matérialisée par la cloison du *Nautilus*. On observe même plutôt une forme de repli sur soi de chacun au fil du roman. Cependant, l'observation et l'étude scientifique des formes de vie naturelles questionnent certaines classifications imposées par l'homme. On peut par exemple noter le questionnement sur l'animalité de l'éponge (p. 293) qui fait encore débat à l'époque de Jules Verne, ou sur celle du corail, ou encore la fascination envers les anomalies, curiosités et autres difformités du vivant. En cela, l'étude de la nature, parce qu'elle

déstabilise sans cesse notre regard, favorise l'ouverture d'esprit et remet en question tous les préjugés humains :

- « [Nemo :] Oui je l'aime ! La mer est tout ! Elle couvre les sept dixièmes du globe terrestre. Son souffle est pur et sain. C'est l'immense désert où l'homme n'est jamais seul, car il sent frémir la vie à ses côtés [...] La nature s'y manifeste par ses trois règnes, minéral, végétal, animal [...] La mer est le vaste réservoir de la nature » p. 107
- « Ces algues sont véritablement un prodige de la création, une des merveilles de la flore universelle. Cette famille produit à la fois les plus petits et les plus grands végétaux du globe » p. 167
- « Curieuse anomalie, bizarre élément, dit un spiritualiste naturaliste, où le règne animal fleurit, et où le règne végétal ne fleurit pas ! » p. 170
- « Quelle fantaisie de la nature ! Un bec d'oiseau à un mollusque ! » p. 464
- « Je mis la main sur une merveille, je devrais dire sur une difformité naturelle, très rare à rencontrer [...] une coquille senestre ! » p. 223
- « **Le corail, curieuse substance qui fut tour à tour classée dans les règnes minéral, végétal et animal.** Remède chez les anciens, bijou chez les modernes, ce fut seulement en 1694 que le Marseillais Peyssonel le rangea définitivement dans le règne animal » p. 244-245



++ Canguilhem rappelle que la pensée occidentale a longtemps placé l'homme au centre du monde. Les progrès scientifiques (ceux de Galilée par exemple) ont progressivement permis de remettre en question cette vision. Canguilhem invite à poursuivre cet élan de « désanthropocentrisme » grâce à la biologie. En effet, la biologie invite à se mettre dans la peau des autres êtres vivants, à se décentrer et à adopter leur perspective pour les comprendre. Le philosophe précise que, puisque chaque être vivant perçoit le monde depuis son point de vue, il est normal qu'il s'en considère comme le centre. Mais il faut aussi comprendre qu'il y a autant de perceptions du monde et de « centres » que d'êtres vivants, qui parfois se juxtaposent (voir la route de l'homme qui traverse le milieu du hérisson - p. 49) et qui ont tous des valeurs et des réalités équivalentes (ce que l'homme a tendance à oublier, supposant que sa perception est la plus « valable » que celle des autres vivants). En cela, Canguilhem montre que l'expérience scientifique de la nature peut être source d'une profonde ouverture d'esprit :

- « [Citation de Bergson :] Le plus souvent, quand l'expérience a fini par nous montrer comment la vie s'y prend pour obtenir un certain résultat, nous trouvons que sa manière d'opérer est précisément celle à laquelle nous n'aurions jamais pensé » p. 17
- « L'homme, en tant que savant, construit un univers de phénomènes et de lois qu'il tient pour un univers absolu [...] Or, cet univers de l'homme savant [...] confère à ce milieu propre une sorte de privilège sur les milieux propres des autres vivants. L'homme vivant tire de son rapport à l'homme savant, par les recherches duquel l'expérience perceptive usuelle se trouve pourtant contrainte et corrigée, une sorte d'inconsciente fatuité qui lui fait préférer son milieu propre à ceux des autres vivants, comme ayant plus de réalité et non pas seulement une autre valeur » p. 196
- « La pensée du vivant doit tenir du vivant l'idée du vivant. "Il est évident que pour le biologiste, dit Goldstein, [...] pour faire de la biologie, même avec l'aide de l'intelligence, nous avons besoin parfois de nous sentir bêtes" » p. 16
- « La théorie de la sympathie universelle [...] suppose l'assimilation de la totalité des choses à un organisme, et la représentation de la totalité sous forme d'une sphère, centrée sur la situation d'un vivant privilégié : l'homme [...] À partir de Galilée, et aussi de Descartes, il faut choisir entre deux théories du milieu, c'est-à-dire du fond de l'espace : un espace centré, qualifié, où le milieu est un centre ; un espace décentré, homogène, où le milieu est un champ intermédiaire [...] **L'homme n'est plus au milieu du monde, mais il est un milieu** (milieu entre

deux infinis, milieu entre rien et tout, milieu entre deux extrêmes) ; le milieu c'est l'état dans lequel la nature nous a placés ; nous voguons sur un milieu vaste » p. 192-193

- « Le milieu propre des hommes n'est pas situé dans le milieu universel comme un contenu dans son contenu » p. 197
- « Dans ce qui apparaît à l'homme comme un milieu unique, plusieurs vivants prélèvent de façon incomparable leur milieu spécifique et singulier. Et d'ailleurs, en tant que vivant, l'homme n'échappe pas à la loi générale des vivants. Le milieu propre de l'homme c'est le monde de sa perception, c'est-à-dire le champ de son expérience pragmatique où ses actions, orientées et réglées par les valeurs immanentes aux tendances, découpent des objets qualifiés, les situent les uns par rapport aux autres et tous par rapport à lui. En sorte que l'environnement auquel il est censé réagir se trouve originellement centré sur lui et par lui » p. 195
- « En fait, [...] le milieu des valeurs sensibles et techniques de l'homme n'a pas en soi plus de réalité que le milieu propre du cloporte ou de la souris grise » p. 196

Exemple de bloc rédigé



La nature invite l'homme à se décentrer. Faire une expérience, c'est interagir avec le monde. En cela, la profusion des expériences de la nature nous relie à un « tout » et nous invite à quitter notre petit monde individuel. C'est précisément ce que ressent l'héroïne du *Mur invisible*, qui se défait de son individualité pour se sentir peu à peu appartenir à la grande communauté du vivant. Elle apprend à se mettre dans la peau des autres êtres vivants, comprenant leurs singularités et leurs perceptions. Elle voudrait même comprendre les insectes, étranges individus avec lesquels elle s'efforce d'établir une proximité sensible, pour que « cette étrangeté se change en familiarité ». Tel est le but de la démarche scientifique, comme en témoigne Aronnax avec l'étude des curiosités océaniques : « Le corail, curieuse substance qui fut tour à tour classée dans les règnes minéral, végétal et animal ». Comprendre cette altérité radicale d'un être vivant inclassable ou plus largement d'une nature qui nous déstabilise est une véritable invitation à l'ouverture d'esprit. Grâce à cela, l'homme a compris selon Canguilhem qu'il « n'est plus au milieu du monde, mais [qu']il est un milieu ». Ainsi, le philosophe montre que la biologie invite à se mettre dans la peau des autres êtres vivants, à nous défaire de notre anthropocentrisme, pour comprendre qu'il y a autant de réalités et de perceptions du monde que d'êtres vivants. Elle permet de faire l'expérience de l'humilité et de la continuité entre soi et le monde.

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !

Trouver l'équilibre

Comme le montrent les expériences de la nature, vivre est une question d'équilibre. Ainsi, les œuvres au programme illustrent cette recherche d'équilibre : il s'agit d'expérimenter en permanence, mais aussi d'établir une forme d'harmonie avec son environnement. Et pour l'homme, de pondérer instinct et rationalité.

Récapitulatif des arguments

- **L'expérimentation** : vivre, au sens « naturel » du terme, c'est **expérimenter**. La vie est une suite d'expériences qui permettent au vivant d'apprendre et de développer ses capacités. En cela, la nature et notre nature font appel à notre créativité.
- **L'harmonie** : au travers de leurs expériences, les êtres vivants recherchent **une forme d'harmonie avec l'environnement**. Nous considérons la vie comme « normale » et « naturelle » dès lors qu'elle nous semble sereine et familière.

Entre instinct et rationalité : face à la nature, l'être humain agit autant par instinct que par rationalité. Comme s'il s'agissait des deux faces d'une même pièce, l'instinct et la rationalité équilibrent mutuellement le rapport de l'être humain à la nature.



L'expérimentation

Vivre, au sens « naturel » du terme, c'est expérimenter. La vie est une suite d'expériences qui permettent au vivant d'apprendre et de développer ses capacités. En cela, la nature et notre nature font appel à notre créativité.



De manière très concrète, la femme du Mur invisible, plongée dans une expérience de survie en pleine nature, doit elle-même « expérimenter ». Elle procède par essais, apprenant de ses erreurs, s'appuyant sur ses réussites, tâchant de s'adapter et de créer les conditions de sa survie. Cela est notamment visible dans ses tentatives de faire pousser haricots et pommes de terre, ou de s'occuper des bêtes. Elle désigne parfois cet apprentissage comme un « jeu » : le jeu est justement un espace de libre création et d'expérimentation, d'où émerge parfois par hasard une connaissance :

- « Après quelques essais ratés j'ai réussi assez facilement à me ravitailler en viande et sans user trop de munitions [...] [Ma mère] et la mère de Louise étaient sœurs et nous passions toutes nos vacances à la campagne [...] De ces étés à la campagne que je considérais comme un jeu, je retirais certaines connaissances qui me sont restées et qui me servent dans la vie que je suis à présent obligée de mener. Déjà, enfant, je me suis exercée au tir » p. 63
- « Les haricots n'avaient levé qu'à moitié - les graines devaient être trop vieilles -, pourtant, à condition que le temps reste favorable, je pouvais m'attendre à une petite récolte. Dans le fond, c'était un coup de chance de les avoir semés, je l'avais fait plus par jeu que par réflexion » p. 81
- « La récolte de pommes de terre était terminée [...] Je n'osai pas les mettre à la cave qui était creusée dans le rocher, à l'arrière de la maison. Je tentai l'expérience d'y laisser quelques pommes de terre, mais elles gelèrent aux premières gelées » p. 133
- « Je ne savais pas combien de temps le taureau devait téter et je cherchai des renseignements dans tous les almanachs mais en vain. Ils avaient été écrits pour des gens qui avaient déjà l'expérience de l'élevage » p. 179



++ Pour le professeur Aronnax, le voyage au sein du Nautilus est l'occasion de faire sans cesse de nouvelles expériences. Il s'agit à la fois d'expériences scientifiques menées grâce à l'ingéniosité de Nemo, mais aussi d'expériences culinaires, ou d'expériences de survie, comme en témoigne l'épisode de la banquise où Nemo doit faire preuve de créativité pour dégager le Nautilus et sauver son équipage de l'asphyxie. La vie à bord du Nautilus est aussi une expérience quotidienne qui démontre la réussite du projet du capitaine Nemo, de la force de son esprit aventureux et créatif :

- « [Nemo :] J'ai des réservoirs supplémentaires capables d'embarquer cent tonneaux. Je puis donc descendre à des profondeurs considérables [...] À ces raisonnements appuyés sur des chiffres, je n'avais rien à objecter. - J'admets vos calculs, capitaine, répondis-je, et j'aurais mauvaise grâce à les contester, puisque l'expérience leur donne raison chaque jour » p. 130
- « [Ned :] Monsieur, me dit-il, que je meure si je ne goûte pas un peu de cette pâte de l'arbre à pain !
— Goûtez, ami Ned, goûtez à votre aise. Nous sommes ici pour faire des expériences, faisons-les » p. 208
- « Pendant plusieurs jours, nos journées se passèrent en expériences de toutes sortes, qui portèrent sur les degrés de salure des eaux à différentes profondeurs, sur leur électrisation,

sur leur coloration, sur leur transparence, et dans toutes ces circonstances, le capitaine Nemo déploya une ingéniosité qui ne fut égalée que par sa bonne grâce envers moi » p. 233-234

- « Pendant cette journée, le Nautilus recommença plusieurs fois cette même expérience, et toujours il vint se heurter contre le muraille qui plafonnait au-dessus de lui » p. 409
- « [Nemo] avait conservé son sang-froid et son énergie. Il domptait par sa force morale les douleurs physiques. **Il pensait, il combinait, il agissait** » p. 442



++ Canguilhem aborde cette question sous deux angles différents :

↳ Canguilhem montre que la vie elle-même est expérimentale et créative par essence.

Elle procède par « tentatives » car il faut qu'elle produise sans cesse des formes nouvelles (considérées d'abord comme des « anomalies », avant d'être éventuellement « normalisées » par l'évolution et la sélection naturelle), dont dépend la viabilité des générations successives. A contrario, la fixité et la rigidité sont synonymes de mort et d'extinction. En cela, le monstre illustre la capacité de la vie à « sortir des clous », à créer sans cesse de nouvelles formes. Le monstre démontre la fécondité de la vie, et déconstruit l'idée que l'organisation du vivant obéirait à des lois immuables :

- « Un genre vivant ne nous paraît pourtant un genre viable que dans la mesure où il se révèle fécond, c'est-à-dire producteur de nouveautés, si imperceptibles soient-elles à première vue. On sait assez que les espèces approchent de leur fin quand elles sont engagées irréversiblement dans des directions inflexibles et se sont manifestées sous des formes rigides. Bref, on peut interpréter la singularité individuelle comme un échec ou comme un essai, comme une faute ou comme une aventure. Dans la deuxième hypothèse, aucun jugement de valeur négative n'est porté par l'esprit humain, précisément parce que les essais ou aventures que sont les formes vivantes sont considérés [...] comme des organisations dont la validité, c'est-à-dire la valeur, est référée à leur réussite de vie éventuelle » p. 205
- « Avec le monstre, on peut supposer la vie encore plus vivante, c'est-à-dire capable de plus grandes libertés d'exercice, de la supposer capable non seulement d'exceptions provoquées, mais de transgressions spontanées à ses propres habitudes » p. 222
- « Si l'on tente le monde vivant pour une tentative de hiérarchisation des formes possibles, il n'y a pas en soi et a priori de différence entre une forme réussie et une forme manquée. Il n'y a même pas à proprement parler de formes manquées. **Il ne peut rien manquer à un vivant, si l'on veut bien admettre qu'il y a mille et une façons de vivre [...]** C'est l'avenir des formes qui décide de leur valeur. Toutes les formes vivantes sont [...] des monstres normalisés » p. 206
- « La sélection [...] est tantôt conservatrice dans des circonstances stables, tantôt novatrice dans des circonstances critiques. À certains moments **«les essais les plus hasardeux sont possibles et licites** » [...] un animal peut hériter de dispositifs propres à soutenir des fonctions désormais indispensables, aussi bien que d'organes devenus sans valeur » p. 207-208
- « Dans la mesure où le vivant anormal se révélera ultérieurement un mutant d'abord toléré, puis envahissant, l'exception deviendra la règle [...] au moment où l'invention biologique fait figure d'exception [...] il faut bien qu'elle soit en un autre sens normale [...] le normal signifie tantôt le caractère moyen [...] et tantôt le caractère dont la reproduction [...] révélera l'importance et la valeur vitales » p. 208

↳ En questionnant la méthode expérimentale en biologie, Canguilhem montre aussi que le biologiste n'a pas d'autres choix que de procéder par essais et erreurs pour comprendre le vivant. En effet, puisque le vivant « se crée » en permanence, il est toujours déconcertant : il est lui-même « expérimental » (il développe de nouvelles « formes », apprend et développe ses fonctions par une succession continue d'expériences) et ne peut donc être compris que par l'expérimentation elle-même. Ainsi, il faut tenter, tâtonner, se laisser surprendre, parfois même miser sur le hasard

pour que l'expérience menée sur le vivant fasse émerger une connaissance pertinente :

- « La connaissance des fonctions de la vie a toujours été expérimentale [...] C'est qu'il y a pour nous une sorte de parenté fondamentale entre les notions d'expérience et de fonction. Nous apprenons nos fonctions dans des expériences et nos fonctions sont ensuite des expériences formalisées. Et l'expérience c'est d'abord la fonction générale de tout vivant, c'est-à-dire son débat [...] avec le milieu » p. 27-28
- « C'est seulement après une longue suite d'obstacles surmontés et d'erreurs reconnues que l'homme est parvenu à soupçonner et à reconnaître le caractère autopoïétique de l'activité organique [= qui se développe et se maintient en permanence et en interaction avec l'environnement] et qui a rectifié progressivement, au contact même des phénomènes biologiques, les concepts directeurs de l'expérimentation » p. 28
- « On sait que rien n'est si important pour un biologiste que le choix de son matériel d'étude [...] En fait le choix n'est pas toujours délibéré et prémédité ; le hasard, aussi bien que le temps, est galant homme pour le biologiste » p. 32
- « Retenant la formule de Claude Bernard : la vie c'est la création, on dira que la connaissance de la vie doit s'accomplir par conversions imprévisibles, s'efforçant de saisir un devenir dont le sens ne se révèle jamais si nettement à notre entendement que lorsqu'il le déconcerte » p. 49
- « Goldstein définit la connaissance biologique comme une activité créatrice, une démarche essentiellement apparentée à l'activité par laquelle l'organisme compose avec le monde ambiant de façon à pouvoir se réaliser lui-même, c'est-à-dire exister » p. 28-29

Exemple de bloc rédigé



Vivre, au sens « naturel » du terme, c'est expérimenter. La vie est une suite d'expériences qui permettent au vivant d'apprendre et de développer ses capacités. En cela, la nature et notre nature font appel à notre créativité. « Nous sommes ici pour faire des expériences, faisons-les » affirme ainsi le professeur Aronnax lorsque Ned Land s'apprête à goûter le fruit de l'arbre à pain. En effet, il se sent alors pleinement vivant, prêt à remettre en question toute certitude, à sortir de sa zone de confort, inspiré par l'esprit aventureux et créatif de Nemo. De façon plus contrainte, la femme du *Mur invisible* doit elle aussi expérimenter pour survivre. Elle procède par essais, apprenant de ses erreurs, s'appuyant sur ses réussites, tâchant de s'adapter. Cela est notamment visible dans ses tentatives de faire pousser haricots et pommes de terre : « Dans le fond, c'était un coup de chance de les avoir semés, je l'avais fait plus par jeu que par réflexion ». Le jeu est justement un espace de libre création et d'expérimentation, d'où émerge parfois et par hasard une connaissance. Canguilhem définit ainsi la biologie comme le « jeu des savants » dans lequel il faut expérimenter et tâtonner pour faire émerger une connaissance pertinente. « La connaissance des fonctions de la vie a toujours été expérimentale » car « l'expérience c'est d'abord la fonction générale de tout vivant » écrit le philosophe, soulignant la parenté fondamentale entre l'expérience et le fait même de vivre.

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !



L'harmonie

Au travers de leurs expériences, les êtres vivants recherchent une forme d'harmonie avec l'environnement. Nous considérons la vie comme « normale » et « naturelle » dès lors qu'elle nous semble sereine et familière.



++ L'héroïne du Mur invisible recherche longtemps cette harmonie au sein d'un environnement déstabilisant. Celle-ci se devine seulement par quelques indices distillés tout au long du roman : son adaptation physique et mentale, son calme retrouvé, sa confiance en l'avenir, le sentiment d'être à sa place... Elle explique que cela tient peut-être au fait qu'elle est parvenue à se construire un foyer autour du chalet, à avoir des habitudes, à vivre dans un environnement « commun », familial et sécurisant. Même si cette vie au fond de la vallée est faite de soucis et de corvées, elle lui semble plus naturelle et viable que les moments passés à l'alpage, où la paresse et la contemplation l'éloignent des impératifs de la survie :

- « Une maison chaude, du bon lait et une place sûre dans un lit valent bien quelques cris de joie [...] Le temps passé à l'alpage avait été beau [...] mais c'est le chalet de chasse qui était mon vrai foyer [...] J'étais satisfaite d'être venue à ma vie habituelle [...] Un été si exceptionnel n'aurait pu se prolonger sans nous mettre en péril mes bêtes et moi [...] Au fond de la gorge chaque buisson m'était familier ; c'était beau mais un peu prosaïque après la neige étincelante sur les rochers. **Pourtant c'était dans ce prosaïsme familier que je devais vivre si je voulais rester un être humain.** À l'alpage, quelque chose du froid et de l'étendue du ciel s'était infiltré en moi et m'avait insensiblement éloignée de la vie [...] Pendant que je descendais dans la vallée, ce n'était pas seulement la baratte qui pesait sur mes épaules, mais aussi les soucis que j'avais écartés et qui revenaient à la charge. **J'avais cessé de me sentir détachée de la terre** et j'étais lasse et accablée comme il convient à un être humain. **Cela me semblait juste et dans l'ordre des choses** » p. 251-252-253
- « Je m'étais adaptée à la forêt [...] À présent je prends le pas tranquille du paysan [...] Le corps reste détendu et les yeux ont le temps de regarder [...] C'est depuis que j'ai ralenti mes mouvements que la forêt pour moi est devenue vivante [...] Ici dans la forêt, je me trouve enfin à la place qui me convient » p. 257-258
- « À présent je suis très calme. Il m'est possible de voir un peu plus loin. Je vois que ce n'est pas la fin. Tout continue. Depuis ce matin, j'ai la certitude que Bella attend un veau. Et peut-être qu'ici, y aura-t-il de nouveaux petits chats [...] quelque chose de nouveau viendra et je ne peux pas m'y dérober [...] Le souvenir, le deuil et la peur existeront tant que je vivrai et aussi le dur labeur » p. 321-322



+Au bout de quelques mois de voyage, Pierre Aronnax se sent dans son élément au fond des océans. Cet environnement aquatique lui semble même particulièrement agréable, facile, naturel à vivre... Il semble être en pleine forme grâce à ce mode de vie qui permet en fait un équilibre subtil entre le confort moderne et la vie aventureuse d'un explorateur :

- « Véritables colimaçons, nous étions faits à notre coquille, et j'affirme qu'il est facile de devenir un parfait colimaçon. Donc, **cette existence nous paraissait facile, naturelle**, et nous n'imaginions plus qu'il existât une vie différente à la surface du globe terrestre » p. 235-236
- « Bientôt nous fûmes rentrés dans notre élément. Je crois avoir maintenant le droit de le qualifier ainsi » p. 283

- « Ces promenades quotidiennes sur la plate-forme où je me retrempais dans l'air vivifiant de l'océan, le spectacle de ces riches eaux à travers les vitres du salon, la lecture des livres de la bibliothèque, la rédaction de mes mémoires, employaient tout mon temps et ne me laissaient pas un moment de lassitude ou d'ennui. Notre santé à tous se maintenait dans un état très satisfaisant » p. 256
- « Des tours naturelles [...] s'inclinaient sous un angle que les lois de la gravitation n'eussent pas autorisé à la surface des régions terrestres. Et moi-même ne sentais-je pas cette différence due à la puissante densité de l'eau, quand, malgré mes lourds vêtements, ma tête de cuivre, mes semelles de métal, je m'élevais sur des pentes d'une impraticable raideur, les franchissant pour ainsi dire avec la légèreté d'un isard ou d'un chamois » p. 355



+ Pour Canguilhem, éprouver sa vie comme harmonieuse, c'est la définition même de la santé ; c'est le maintien d'un équilibre avec l'extérieur, avec le « milieu », et avec soi-même en tant que « centre ». Ainsi, la vie harmonieuse, loin d'être un idéal métaphysique, traduit bel et bien une réalité biologique : c'est l'état naturel de l'être vivant lorsqu'il est bien adapté à son environnement, lorsqu'il a pu l'accommoder à ses besoins (et à ses désirs). Cet état se traduit par la confiance, la sérénité, la « souplesse » des interactions avec l'extérieur, mais aussi éventuellement par la capacité à dompter d'autres « milieux », à se « familiariser » avec de nouveaux environnements sans être affaibli et sans adopter de comportement « brutal » :

- « Entre le vivant et le milieu, le rapport s'établit comme un débat [...] où le vivant apporte ses normes propres d'appréciation des situations, où il domine le milieu, et se l'accommode. Ce rapport ne consiste pas essentiellement, comme on pourrait le croire, en une lutte, en une opposition. Cela concerne l'état pathologique. Une vie qui s'affirme contre, c'est une vie déjà menacée. Les mouvements de force, comme par exemple les réactions musculaires d'extension, traduisent la domination de l'extérieur sur l'organisme. Une vie saine, une vie confiante dans son existence, dans ses valeurs, c'est une vie en flexion, une vie en souplesse, presque en douceur [...] Vivre c'est rayonner, c'est organiser le milieu à partir d'un centre de référence » p. 187-188
- « L'adaptation à un milieu personnel est une des présuppositions fondamentales de la santé » p. 211
- « Les normes de vie pathologiques sont celles qui obligent désormais l'organisme à vivre dans un milieu "rétréci", différent [...] du milieu antérieur de vie, et dans ce milieu rétréci exclusivement, par impossibilité où l'organisme se trouve d'affronter les exigences de nouveaux milieux [...] Or, vivre pour l'animal déjà, et à plus forte raison pour l'homme, ce n'est pas seulement végéter et se conserver, c'est affronter des risques et les surmonter. La santé [...] c'est la capacité de tolérer des variations [...] L'homme n'est vraiment sain que lorsqu'il est capable de plusieurs normes, lorsqu'il est plus que normal. La mesure de la santé c'est une certaine capacité de surmonter des crises organiques [...] La santé c'est le luxe de pouvoir tomber malade et de s'en relever » p. 215

Exemple de bloc rédigé



Au travers de leurs expériences, les êtres vivants recherchent une forme d'harmonie avec l'environnement. Ainsi, nous considérons la vie comme « normale » et « naturelle » dès lors qu'elle nous apparaît sereine et familière. Tel que l'écrit Canguilhem, « *une vie saine, une vie confiante dans son existence, dans ses valeurs, c'est une vie en flexion, une vie en souplesse, presque en douceur* ». Ainsi, la vie harmonieuse, loin d'être un idéal métaphysique, traduit bel et bien une réalité biologique : c'est l'état naturel de l'être vivant lorsqu'il est bien adapté à son environnement, lorsqu'il a pu l'accommoder à ses besoins (et à ses désirs), et ainsi établir un équilibre avec l'extérieur. C'est précisément ce que ressent Pierre Aronnax au fond des océans. « *Cette existence nous paraissait facile, naturelle* » écrit-il. Il semble être en pleine forme grâce à ce mode de vie qui permet en fait un équilibre subtil entre le confort moderne et la vie aventureuse d'un explorateur. Une harmonie plus difficile à trouver pour l'héroïne du *Mur invisible* au sein d'un environnement déstabilisant. Mais elle parvient tout de même à s'adapter physiquement et mentalement, à avoir confiance en l'avenir, à éprouver le sentiment d'être à sa place... Cela tient peut-être au fait qu'elle est parvenue à se construire un foyer, à vivre dans un environnement « commun » et sécurisant : « *c'était dans ce prosaïsme familial que je devais vivre si je voulais rester un être humain* ».

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !



Entre instinct et rationalité

Face à la nature, l'être humain agit autant par instinct que par rationalité. Comme s'il s'agissait des deux faces d'une même pièce, l'instinct et la rationalité équilibrent mutuellement le rapport de l'être humain à la nature.



+ Dès l'apparition du mur invisible, la femme est d'emblée portée par un instinct de survie. Dans une succession d'actions précipitées, elle organise le chalet de façon à se mettre en sécurité contre toute attaque humaine. C'est constamment l'instinct qui la pousse à se tenir elle-même et ses bêtes en sécurité tout au long du roman, lorsqu'elle emporte son fusil ou un couteau de chasse avec elle, ou qu'elle enferme ses animaux parce qu'elle « pressent » les dangers qui peuvent survenir. Plus simplement encore, son instinct se révèle à travers sa capacité à faire usage de ses « mains » comme outils, et à travailler la terre et s'occuper de ses bêtes avec habileté, sans avoir beaucoup de connaissances préalables. Mais cet instinct est aussi adossé à une forme d'anticipation très rationnelle. Car pour atténuer les risques (alimentaires notamment) et ses craintes, la femme doit sans cesse réfléchir et faire appel à la « raison » pour s'organiser et faire usage de diverses techniques :

- « Je pris conscience petit à petit de tout ce que je pouvais réaliser avec mes mains. La main est un outil merveilleux [...] Je suis assez habile aux travaux des champs ou dans les soins aux animaux. Tout ce qui a trait aux plantes et aux animaux m'a toujours paru évident [...] Ces tâches sont d'ailleurs celles qui me procurent le plus de satisfaction » p. 159-160
- « J'ai tout le temps nécessaire pour réfléchir [...] Ma tête est libre, libre d'agir comme bon lui semble si ce n'est que la raison ne doit pas l'abandonner, la raison dont elle a besoin pour nous maintenir en vie moi et mes bêtes » p. 75
- « Je rabattis les volets de la chambre et je la fermai à clef. Puis je condamnai les chambres du premier étage [...] Je ne sais pas ce qui me poussait à agir de la sorte, une sorte d'instinct sans doute [...] jusqu'à ce jour les dangers ne m'étaient venus que des humains ; j'étais incapable de changer si vite d'opinion. L'homme était le seul ennemi que j'avais connu dans mon ancienne vie » p. 27-28
- « Je pressentais à chaque moment des dangers que je n'aurais pas su prévoir à temps. Je m'attendais toujours à des surprises et ne pouvais rien y faire sinon les accueillir avec sérénité » p. 179
- « Je n'aime pas vivre au jour le jour, sans plan. Je suis devenue un paysan, et un paysan doit prévoir » p. 121



+ Le capitaine Nemo démontre son génie dans sa capacité à associer une forme d'inspiration créative à la rationalité. Tel est le propre de l'inventeur. Le Nautilus n'est pas seulement une prouesse technologique, c'est aussi une « créature » originale, un genre de « narval électrique » (p. 66) inspiré du fonctionnement des cétacés. Par cette création s'appuyant sur le « biomimétisme », Nemo montre que toute technique s'inscrit dans le prolongement de la nature, et qu'elle est d'abord constituée de manière empirique et intuitive. La technique humaine ne sort pas des formes que la vie a elle-même « inventées », car chaque être vivant représente déjà une forme

d'adaptation idéale à son environnement. L'homme ne fait que mimer cette adaptation :

- « Le Nautilus passa la journée à sa surface, battant les flots de sa puissante hélice et les faisant rejaillir à une grande hauteur. Comment, dans ces conditions, ne l'eût-on pas pris pour un cétacé gigantesque ? » p. 260-261
- « Le bateau, le monstre de tôle venait évidemment de remonter à la surface de l'Océan pour y **respirer à la façon des baleines**. Le mode de ventilation du navire était donc parfaitement reconnu » p. 92
- « Le Nautilus est un rapide marcheur. Il traverse les océans comme une hirondelle traverse les airs » p. 315



++ Face au courant de pensée cartésien pour lequel le savoir et la technique émergent exclusivement de la rationalité, Canguilhem souhaite rappeler leurs sources biologiques profondes et innées :

🔗 Canguilhem rappelle tout d'abord que la connaissance n'est pas autre chose qu'une réponse rationnelle apportée à notre instinct de peur. La peur est une expérience qui conduit la pensée humaine à s'interroger, à prendre du recul sur la situation, et à trouver des solutions aux problèmes de son environnement. Instinct de peur et connaissance permettent à l'homme de trouver un « équilibre avec le monde » :

- « La pensée n'est rien d'autre que le décollement de l'homme et du monde qui permet le recul, l'interrogation, le doute (penser c'est peser, etc.) devant l'obstacle surgit. La connaissance consiste concrètement dans la recherche de la sécurité par réduction des obstacles [...] Elle est donc une méthode générale pour la résolution directe ou indirecte des tensions entre l'homme et le milieu. Mais définir ainsi la connaissance c'est trouver son sens dans sa fin qui est de permettre à l'homme un nouvel équilibre avec le monde, une nouvelle forme et une nouvelle organisation de sa vie [...] La connaissance défait l'expérience de la vie, afin d'en abstraire, par l'analyse des échecs, des raisons de prudence (sagesse, science, etc.) et des lois de succès éventuels, en vue d'aider l'homme à refaire ce que la vie a fait sans lui, en lui ou hors de lui » p. 12
- « Si la connaissance est fille de la peur c'est pour la domination et l'organisation de l'expérience humaine, pour la liberté de la vie » p. 14

🔗 Par ailleurs, il distingue savoir et technique. Si la technique peut être formalisée par le savoir, elle émerge avant tout d'un comportement instinctif du vivant. La technique est ainsi une « tactique de la vie » (p. 159) et il faut comprendre les « inventions techniques comme comportements du vivant » (p. 162), ceux de l'homme mais pas seulement. C'est « un phénomène biologique universel » et pas seulement « une opération intellectuelle de l'homme » (p. 163). Ainsi, la technique se trouve en continuité avec l'être biologique : l'outil émerge d'une « **technique inintentionnelle de la vie** », il est presque irrationnel, bien avant d'être rationalisé et de devenir la « **technique intentionnelle de l'homme** » (p. 156) :

- « Le monstre c'est le vivant de valeur négative [...] Ce qui fait la valeur des êtres vivants [...] c'est leur consistance spécifique [...] qui s'exprime par la résistance à la déformation, par la lutte pour l'intégrité de la forme [...] Or le monstre n'est pas seulement un vivant de valeur diminuée, c'est un vivant dont la valeur est de repousser. En révélant précaire la stabilité à laquelle la vie nous avait habitués [...] le monstre confère à la répétition spécifique, à la régularité morphologique, à la réussite de la structuration, une valeur d'autant plus éminente qu'on en saisit maintenant la contingence. On comprend face au monstre que notre forme « normale » pourrait très bien être totalement différente : elle

aurait pu être « déformée » [...] La monstruosité c'est la menace accidentelle et conditionnelle d'inachèvement ou de distorsion dans la formation de la forme, c'est la limitation par l'intérieur, la négation du vivant par le non-viable » p. 220-221

- « L'homme fait d'abord l'expérience de l'activité biologique dans ses relations d'adaptation technique au milieu » p. 28
- « La naissance, le devenir et les progrès de la science [...] doivent être compris comme une sorte d'entreprise assez aventureuse de la vie [...] **La science est l'œuvre d'une humanité enracinée dans la vie avant d'être éclairée par la connaissance** [...] elle est un fait dans le monde en même temps qu'une vision du monde » p. 197
- « La solution que nous avons tenté de justifier a cet avantage de montrer l'homme en continuité avec la vie par la technique, avant d'insister sur la rupture dont il assume la responsabilité par la science » p. 164
- « Toutes les pièces des mécanismes [...] sont des produits immédiats ou dérivés d'une activité technique aussi authentiquement organique que celle de la fructification des arbres [...] Et il y a une antériorité chronologique et biologique absolue de la construction des machines sur la connaissance de la physique » p. 155
- « Toute technique comporte essentiellement et positivement une originalité vitale irréductible à la rationalisation [...] ce qu'on a coutume d'appeler l'ingéniosité et dont on délègue parfois la responsabilité à un instinct, tout cela est aussi inexplicable dans son mouvement formateur que peut l'être la production d'un œuf de mammifère hors de l'ovaire » p. 157
- « Les premiers outils ne sont que le prolongement des organes humains en mouvement. Le silex, la massue, le levier prolongent et étendent le mouvement organique de percussion du bras » p. 158
- « C'est la rationalisation des techniques qui fait oublier l'origine irrationnelle des machines » p. 161

4 Canguilhem évoque aussi le cas particulier du travail à la chaîne, mis en place par le taylorisme. En effet, cette « mécanisation de l'organisme » (p. 162) a eu des effets très néfastes sur l'organisme des ouvriers. Cela montre que la technique doit rester adaptée à l'organisme humain et être à son service, et que l'organisme humain ne peut pas être lui-même « mécanisé » sans être détruit. Autrement dit, il ne faut pas rompre la parentalité naturelle qui existe entre l'organisme et l'outil, dont l'usage doit rester « instinctif ». C'est seulement de cette manière que la technique, une fois rationalisée, peut soutenir idéalement les interactions entre l'être humain et son environnement :

- « Avec Taylor et les premiers techniciens de la rationalisation des mouvements de travailleurs nous voyons l'organisme humain aligné, pour ainsi dire, sur le fonctionnement de la machine [...] Mais la constatation que les mouvements techniquement superflus sont des mouvements biologiquement nécessaires a été le premier écueil rencontré par cette assimilation exclusivement techniciste de l'organisme humain à la machine. À partir de là [...] le sociologue Georges Friedmann considérait comme nécessaire de constituer une technique d'adaptation des machines à l'organisme humain. Cette technique lui paraissait être, du reste, la redécouverte savante des procédés tout empiriques par lesquels les peuples primitifs ont toujours cherché à adapter leurs outils aux normes organiques d'une action à la fois efficace et biologiquement économique [...] **se défendant spontanément contre toute subordination exclusive du biologique au mécanique** » p. 162-163

4 Canguilhem propose enfin d'appliquer une méthode de pensée assez particulière dans le cadre de la biologie. Le biologiste doit être capable de mettre sa rationalité de côté

pour percevoir de manière plus « intuitive » les résultats de ses expériences, sans a priori et sans filtre conceptuel :

- « Il est évident que pour le biologiste, dit Goldstein, [...] **la connaissance naïve, celle qui accepte simplement le donné, est le fondement principal de sa connaissance véritable** et lui permet de pénétrer le sens des événements de la nature [...] pour faire de la biologie, même avec l'aide de l'intelligence, nous avons besoin parfois de nous sentir bêtes » p. 16

Exemple de bloc rédigé



Face à la nature, l'être humain agit autant par instinct que par rationalité. Comme s'il s'agissait des deux faces d'une même pièce, l'instinct et la rationalité équilibrent mutuellement le rapport de l'être humain à la nature. Le capitaine Nemo démontre ainsi son génie dans sa capacité à associer une forme de créativité empirique et intuitive à la rationalité pour s'adapter à un environnement hostile. Aussi, le Nautilus n'est pas seulement une prouesse technologique, c'est aussi une « créature » originale, un genre de « narval électrique » inspiré du fonctionnement des cétacés. Par cette création, Nemo montre que toute technique s'inscrit dans le prolongement de la nature et qu'elle émerge spontanément dans l'esprit de l'inventeur. Canguilhem relie ainsi l'outil au comportement instinctif du vivant : c'est une « technique intentionnelle de la vie », rationalisée dans un second temps par la science pour devenir la « technique intentionnelle de l'homme ». Aussi, il ne faut pas rompre la parentalité naturelle qui existe entre l'organisme et l'outil, dont l'usage doit rester intuitif afin d'aider l'être humain à équilibrer ses rapports avec l'environnement. Pour cette raison, l'héroïne d'Haushofer écrit : « Je pris conscience petit à petit de tout ce que je pouvais réaliser avec mes mains ». En effet, sans avoir beaucoup de connaissances préalables, elle travaille la terre et s'occupe de ses bêtes avec habileté, des activités qui lui semblent innées mais qu'elle va perfectionner en les anticipant de manière très rationnelle.

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !

Le sens « naturel » de la vie

Les expériences de la nature semblent être le moyen idéal de comprendre « ce qui compte dans la vie ». Les œuvres au programme suggèrent plusieurs pistes : le sens profond de la vie se révèle peut-être dans la création et la transmission, dans la découverte sensible du monde, ou encore dans la coexistence entre vivants.

Récapitulatif des arguments

- **Création, transmission, reproduction** : les êtres vivants trouvent du sens dans leur capacité naturelle à créer, transmettre et se reproduire. Qu'il s'agisse de créer une œuvre ou de donner naissance, ce qui compte, c'est de « s'autoproduire ». Ce sens est donné par la nature elle-même.
- **Découvrir le monde** : le fait même de vivre des expériences donne du sens à la vie. C'est ainsi que la découverte du monde, et plus particulièrement de l'inconnu et de l'étrangeté du monde naturel, nourrit notre existence.

De la coexistence à l'amour : l'expérience des liens entre être vivants donne un sens profond à la vie. La coexistence, l'entraide voire l'amour qui unit les êtres naturellement et de manière transcendante rend la vie beaucoup plus sensée et désirable.



Création, transmission, reproduction

Les êtres vivants trouvent du sens dans leur capacité naturelle à créer, transmettre et se reproduire. Qu'il s'agisse de créer une œuvre ou de donner naissance, ce qui compte, c'est de « s'autoproduire ». Ce sens est donné par la nature elle-même.



++ À ce sujet, on peut distinguer deux aspects dans *Le mur invisible* :

↳ Pour son héroïne, c'est le rôle de « mère » qui rend la vie digne d'être vécue : celui de donner naissance et de prendre soin d'un être. C'est-à-dire l'acte de « création » au sens le plus naturel qui soit. Ainsi, l'un des rares moments regrettés de sa vie passée se rapporte à la naissance de ses deux filles. Plus encore, les passages les plus émouvants du livre sont liés aux naissances des chatons de la « vieille chatte », et à la mise bas de Taureau. Terriblement poignante est également la réaction d'horreur et de désespoir de Bella à la fin du livre, lorsque son veau est massacré par l'homme en costume. Mais l'espoir et la force de vivre reviennent avec le renouveau, la croissance, et d'éventuelles naissances... :

- « À présent je suis très calme. Il m'est possible de voir un peu plus loin. Je vois que ce n'est pas la fin. Tout continue. Depuis ce matin, j'ai la certitude que Bella attend un veau. Et peut-être, qui sait, y aura-t-il de nouveaux petits chats [...], quelque chose de nouveau viendra et je ne peux pas m'y dérober » p. 321
- « C'était un petit taureau et nous l'avions mis au monde ensemble [...] Je lisais dans ses yeux humides qu'elle [= Bella] nageait dans un doux bonheur. J'en fus si émue que je dus m'enfuir de l'étable » p. 167 et 169
- « Je vois la croissance, verte, dense et silencieuse des plantes [...]. La vie reviendra avec l'eau des ruisseaux [...]. Cette pensée me remplit d'une secrète satisfaction » p. 259-260
- « Le mur m'a obligée à commencer une vie complètement nouvelle mais ce qui me touche, ce sont toujours les mêmes choses qu'avant : la naissance, la mort, les saisons, la croissance et le déclin. Le mur n'est ni mort ni vivant, en vérité il ne me concerne pas » p. 175
- « Ma tête était remplie de vieilles images et mes yeux incapables de changer leur façon de voir. J'avais perdu l'ancien mais je n'avais pas encore gagné ce qui était nouveau ; ce nouveau me restait inaccessible mais je savais qu'il existait. Je ne sais pourquoi, cette pensée suffisait à me remplir d'une sorte de joie timide » p. 156-157
- « Dans mes rêves, je mets au monde des enfants qui sont indifféremment des humains, des chats, des chiens, des veaux, des ours et d'étranges êtres couverts de poils. Mais tous naissent de moi » p. 274
- → De manière plus subtile, l'héroïne éprouve le besoin de raconter son histoire. L'écriture lui permet d'exprimer son expérience sensible (et difficile à digérer) de la vie : c'est le sens plus précisément « humain » de la création. Et elle garde l'espoir de pouvoir transmettre ce récit :
- « J'espère que quelqu'un lira ce récit » p. 98
- « Je ne sais pas si j'aurais assez de force pour vivre seulement en face de la réalité [...]. Je reste un être humain qui pense et qui sent et je ne pourrai pas perdre l'habitude de le faire. C'est pourquoi je suis assise ici et écris tout ce qui s'est passé [...]. Ce qui importe c'est d'écrire et puisqu'il n'y a plus de conversation possible, je dois m'efforcer de continuer ce monologue sans fin » p. 246-247



++ et = De manière plus abstraite, Aronnax donne du sens à sa vie au travers de la transmission de son savoir. Aussi, il éprouve le besoin d'écrire pour partager avec les hommes non seulement ses connaissances, mais aussi ses expériences les plus invraisemblables. Même Nemo, sans l'avouer, éprouve le même besoin puisqu'il rédige un manuscrit qu'il espère un jour léguer à l'humanité :

- « Voici, monsieur Aronnax, un manuscrit écrit en plusieurs langues. Il contient le résumé de mes études sur la mer, et s'il plaît à Dieu, il ne périra pas avec moi. Ce manuscrit, signé de mon nom, complété par l'histoire de ma vie, sera renfermé dans un petit appareil insubmersible. Le dernier survivant de nous tous à bord du Nautilus jettera cet appareil à la mer, et il ira où les flots le porteront » p. 475
- « Nous n'avons pas rompu avec l'humanité. Pour mon compte, je ne voulais pas ensevelir avec moi mes études si sérieuses et si nouvelles. J'avais maintenant le droit d'écrire le vrai livre de la mer » p. 457
- « C'est la narration fidèle de cette invraisemblable expédition sous un élément inaccessible à l'homme, et dont le progrès rendra les routes libres un jour » p. 509
- « Au récit que je fais de cette excursion sous les eaux, je sens bien que je ne pourrai être vraisemblable ! Je suis l'historien des choses d'apparence impossible qui sont pourtant réelles, incontestables. Je n'ai point rêvé. J'ai vu et senti ! » p. 355
- « Pendant cette période du voyage, le capitaine Nemo fit d'intéressantes expériences sur les diverses températures de la mer à des couches différentes [...]. Souvent, je me demandai dans quel but il faisait ces observations. Était-ce au profit de ses semblables ? Ce n'était pas probable, car, un jour ou l'autre, ses travaux devaient périr avec lui dans quelque mer ignorée ! À moins qu'il ne me destinât le résultat de ses expériences » p. 232



++ Canguilhem rappelle évidemment cette évidence : ce qui compte absolument dans la vie au sens biologique du terme, c'est la reproduction. Il rappelle les lois de l'évolution, selon lesquelles la reproduction (d'apparence une répétition du « même ») s'accompagne toujours de nouveautés et d'anomalies, qui assurent la viabilité des générations à venir. Dans ce cadre, il montre que la monstruosité nous atteint viscéralement, précisément parce que nous sommes des vivants et que la reproduction a pour nous une valeur vitale. En effet, la monstruosité est une nouveauté qui peut potentiellement nuire à l'existence. Or, nous aurions pu en hériter, ou nous pourrions la transmettre... :

- « Un genre vivant ne nous paraît pourtant un genre viable que dans la mesure où il se révèle fécond, c'est-à-dire producteur de nouveautés, si imperceptibles soient-elles à première vue. On sait assez que les espèces approchent de leur fin quand elles se sont engagées irréversiblement dans des directions inflexibles et se sont manifestées sous des formes rigides » p. 205
- « L'animal et la plante [...] vivent et se reproduisent et c'est cela seul qui importe » p. 207
- « L'existence des monstres met en question la vie quant au pouvoir qu'elle a de nous enseigner l'ordre. Cette mise en question est immédiate, si longue qu'ait été notre confiance antérieure [...] de voir le même engendrer le même. Il suffit d'une déception de cette confiance, d'un écart morphologique [...] pour qu'une crainte radicale s'empare de nous [...] Parce que nous sommes des vivants, effets réels des lois de la vie, causes éventuelles de vie à notre tour. Un échec de la vie nous concerne deux fois, car un échec aurait pu nous atteindre et un échec pourrait venir par nous » p. 219

Exemple de bloc rédigé



Les êtres vivants trouvent du sens dans leur capacité naturelle à créer, à transmettre et à se reproduire. Qu'il s'agisse de créer une œuvre ou de donner naissance, ce qui compte, c'est de « s'autoproduire ». Ce sens est donné par nature comme le montre l'héroïne du *Mur invisible*, pour qui le rôle de « mère » rend la vie digne d'être vécue. Donner naissance et prendre soin d'un être est l'acte de « création » au sens le plus naturel qui soit. Ainsi, les passages les plus émouvants du livre sont liés aux naissances et aux morts des chatons de la « vieille chatte » et du veau de Bella. « Je vois que ce n'est pas la fin. Tout continue. Depuis ce matin, j'ai la certitude que Bella attend un veau [...] quelque chose de nouveau viendra et je ne peux pas m'y dérober » écrit-elle finalement, car l'espoir et la force de vivre reviennent avec le renouveau, la croissance, et d'éventuelles naissances... Canguilhem rappelle également que ce qui compte absolument dans la vie au sens biologique du terme, c'est la reproduction, qui a pour nous une valeur vitale : « L'animal et la plante [...] vivent et se reproduisent et c'est cela seul qui importe ». De manière plus abstraite, Aronnax éprouve le besoin d'écrire et de transmettre le récit de son aventure. Un sens plus précisément « humain » de la création, qui montre que l'homme a besoin de partager ses expériences pour donner du sens à son existence.

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !



Découvrir le monde

Le fait même de vivre des expériences donne du sens à la vie. C'est ainsi que la découverte du monde, et plus particulièrement de l'inconnu et de l'étrangeté du monde naturel, nourrit notre existence.



++ C'est ainsi que la femme du Mur invisible trouve une forme d'apaisement. Auparavant enfermée non seulement dans une vie citadine artificialisée, mais aussi dans une vie de mère de famille étouffée par un monde patriarcal, jamais elle n'avait pu se retrouver elle-même, et vivre ses propres expériences par elle-même. À présent seule face à l'immensité du ciel, ne pouvant compter que sur elle dans un environnement naturel où tout est contact direct avec la réalité, elle réapprend à voir le monde sans filtre. Elle touche du doigt l'essence pure des choses, dans toute la beauté de leur existence :

- « La nuit dont j'avais toujours eu peur et que je combattais jadis en allumant toutes les lumières ne m'inspirait sur l'alpage plus aucune terreur. En fait, enfermée dans des maisons de pierre, derrière des persiennes et des rideaux, je ne l'avais jamais réellement connue. La nuit n'était pas du tout ténébreuse. Elle était belle et je commençais à l'aimer [...] Pour la première fois de ma vie je me sentais apaisée, non pas contente ou heureuse, mais apaisée. Cela avait un rapport avec les étoiles et c'était définitif parce que je savais qu'elles existaient vraiment » p. 221-222
- « Je ne cherchais plus un sens capable de me rendre la vie plus supportable [...] Je prenais conscience que tout ce que j'avais pensé ou fait dans le passé n'avait été qu'une imitation sans valeur. D'autres hommes avaient pensé et agi, avant moi et pour moi. Je n'avais eu qu'à suivre leur trace. **Les heures passées sur le banc devant la cabane étaient la réalité, une expérience que je faisais en personne** [...] Depuis mon enfance, j'avais désappris à voir les choses avec mes propres yeux et j'avais oublié qu'un jour le monde avait été jeune, intact, très beau et terrible [...] la solitude me permettait parfois de voir encore une fois, sans souvenir ni conscience, la splendeur de la vie » p. 244 à 246



++ La vie de Jules Verne et sa volonté même d'écrire ce roman témoigne de ce fait : l'homme s'enrichit et s'épanouit par la découverte. Ainsi, les deux personnages principaux (Aronnax et Nemo) ont une soif de découverte inextinguible. L'océan, par son immensité, sa diversité et ses mystères, constitue pour eux le domaine d'exploration rêvé. Dans plusieurs monologues enflammés, Nemo exprime d'ailleurs le fait qu'il ne se sent exister qu'au sein de ce milieu où les expériences sont intenses et infinies. Et par-delà les expériences scientifiques, les expériences les plus épanouissantes sont celles qui engagent les sens, voire qui mettent la vie en danger :

- « Quand à Ned Land [...] Un péril, si grand qu'il fût, avait toujours un attrait pour sa nature batailleuse » p. 268
- « Au récit que je fais de cette excursion sous les eaux, je sens bien que je ne pourrai être vraisemblable. Je suis l'historien des choses d'apparence impossibles qui sont pourtant réelles, incontestables. **Je n'ai point rêvé. J'ai vu et senti !** » p. 355
- « [Nemo :] **Toujours le mouvement, toujours la vie ! La vie, plus intense que sur les continents, plus exubérante, plus infinie,** s'épanouissant dans toutes les parties de cet océan, élément de mort pour l'homme, a-t-on dit, élément de vie pour des myriades

d'animaux, – et pour moi !! – **là est la vraie existence** ! Et je concevrais la fondation de villes nautiques, d'agglomérations de maisons sous-marines, qui, comme le Nautilus reviendraient respirer chaque matin à la surface des mers, villes libres, s'il en fut, cités indépendantes ! » p. 180-181

- « [Nemo :] Oui ! je l'aime ! La mer est tout ! Elle couvre les sept dixièmes du globe terrestre. Son souffle est pur et sain. C'est l'immense désert où l'homme n'est jamais seul, car il sent frémir la vie à ses côtés. La mer n'est que le véhicule d'une surnaturelle et prodigieuse existence ; elle n'est que mouvement et amour ; c'est l'infini vivant, comme l'a dit un de vos poètes. Et en effet, monsieur le professeur, la nature s'y manifeste par ses trois règnes, minéral, végétal, animal. La mer est le vaste réservoir de la nature. C'est par la mer que le globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait s'il ne finira pas par elle ! » p. 107-108
- « Je voudrais avoir observé la complète série des merveilles entassées sous les mers du globe. Je voudrais avoir vu ce que nul homme n'a vu encore, quand je devrais payer de ma vie cet **insatiable besoin d'apprendre** » p. 254
- « [Nemo :] Vous allez voyager dans le pays des merveilles. L'étonnement, la stupéfaction seront probablement l'état habituel de votre esprit. Vous ne vous blaserez pas facilement sur le spectacle incessamment offert à vos yeux [...] À partir de ce jour, vous entrez dans un nouvel élément, vous verrez ce que n'a vu encore aucun homme [...] et notre planète, grâce à moi, va vous livrer ses derniers secrets » p. 104



++ Canguilhem remarque dans notre civilisation une « **insatiable passion de connaître** » (p. 22) qui s'exprime par ses progrès scientifiques. Au point que l'on en oublie le sens biologique du savoir (celui de mieux vivre en lien avec son environnement) et que le savoir devient une fin en soi, alors que « **savoir pour savoir ce n'est guère plus sensé que manger pour manger** » (p. 11). Pourtant, il semble que la motivation des savants réside bien dans le seul désir de savoir. Mais peut-être est-ce avant tout le moyen inconscient de faire sans cesse de nouvelles expériences... et de les vivre, à l'image du célèbre naturaliste Humboldt (souvent cité par Canguilhem) qui a parcouru le globe. Car au-delà d'utiliser des instruments et de mesurer, de vouloir comprendre une fonction ou de répondre à une hypothèse, le savant veut connaître « ce qui est » et se confronter à l'inconnu. Canguilhem va plus loin en affirmant que la découverte scientifique est une façon pour l'humanité de donner un rôle à son existence :

- « **Ce que recherche le biologiste c'est la connaissance de ce qui est et de ce qui se fait, abstraction faite des ruses et des interventions auxquelles le contraint son avidité de connaissance** » p. 42
- « Le savoir, y compris et peut-être surtout la biologie, est une des voies par lesquelles l'humanité cherche à assumer son destin et à transformer son être en devoir » p. 43
- « **On jouit non des lois de la nature, mais de la nature, non des nombres, mais des qualités, non des relations mais des êtres. Et pour tout dire, on ne vit pas de savoir** » p. 11
- « Humboldt est un naturaliste voyageur qui a parcouru plusieurs fois ce qu'on pouvait parcourir du monde à son époque » p. 178

Exemple de bloc rédigé



Le fait même de vivre des expériences donne du sens à la vie. C'est ainsi que la découverte du monde, et plus particulièrement de l'inconnu et de l'étrangeté du monde naturel, nourrit notre existence. Ainsi peut-on comprendre l'enthousiasme de Nemo qui déclare ceci : « Toujours le mouvement, toujours la vie ! La vie, plus intense que sur les continents, plus exubérante, plus infinie [...] là est la vraie existence ! ». En effet, les expériences sont intenses et infinies au sein de l'océan, immense, diversifié et mystérieux. Ainsi s'explique peut-être aussi le désir de savoir des savants. Si Canguilhem montre que « savoir pour savoir » n'a aucun sens, la recherche scientifique est peut-être le moyen inconscient de faire sans cesse de nouvelles expériences. Car au-delà de vouloir comprendre une loi naturelle, le savant veut connaître « ce qui est » et se confronter à l'inconnu. En effet, « on jouit non des lois de la nature, mais de la nature » elle-même. Et c'est ainsi que la femme du *Mur invisible* trouve une forme d'apaisement. « Les heures passées sur le banc devant la cabane étaient la réalité, une expérience que je faisais en personne » écrit-elle : auparavant enfermée dans une vie citadine monotone et superficielle, jamais elle n'avait pu vivre ses propres expériences par elle-même. À présent seule dans un environnement naturel où tout est contact direct avec la réalité, elle réapprend à voir le monde sans filtre. Elle touche du doigt l'essence pure des choses, dans toute la beauté de leur existence.

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !



De la coexistence à l'amour

L'expérience des liens entre êtres vivants donne un sens profond à la vie. La coexistence, l'entraide voire l'amour qui unit les êtres naturellement et de manière transcendante rend la vie beaucoup plus sensée et désirable.



++ Tel est le message porté par le roman de Marlen Haushofer : il existe une forme de solidarité vitale qui réunit tous les êtres au-delà des différences entre espèces :

↳ Si l'héroïne n'était pas accompagnée de ses animaux domestiques, elle n'aurait trouvé aucune raison de se battre pour survivre. En effet, des liens d'interdépendance se construisent très vite au sein de cette étrange famille composée d'un chien, de chats, d'une vache puis d'un taureau. Bien sûr parce que chacun se rend plus ou moins utiles aux autres, et que la femme se sent responsable de leur bien-être, mais surtout parce que tous fuient la solitude et se procurent mutuellement de l'attention et de l'affection :

- « Très vite [Bella] était devenue pour moi bien plus importante qu'un animal qu'on entretient parce qu'il est utile. Cette attitude n'était pas très raisonnable mais je ne pouvais ni ne cherchais à la combattre. Mes animaux étaient tout ce qui me restait et je commençais à me sentir le chef de notre étrange famille » p. 55
- « La vache se laissa faire avec patience, elle avait compris que je ne cherchais qu'à l'aider » p. 36
- « Je suis chaude et vivante et elle sent que je lui veux du bien. Mais nous n'en saurons jamais plus l'une sur l'autre » p. 123
- « Je pouvais me tuer [...] C'était surtout la pensée de Lynx et de Bella qui me retenait » p. 47
- « Je ne sais pas comment j'ai réussi à survivre à cette période [...] Il fallait bien que je prenne soin de mes trois animaux » p. 64
- « Quelque chose en moi m'interdisait d'abandonner ce qui m'avait été confié » p. 233
- « Quand je repense à ce premier été, il m'apparaît bien plus marqué par le souci que je me faisais pour mes bêtes que par la conscience du caractère désespéré de ma propre situation [...] Je ne faisais que suivre un penchant qui m'était inné et que je n'aurais pu combattre sans me détruire moi-même » p. 87-88
- « [Bella] ne pouvait pas savoir à quel point elle était précieuse et indispensable [...] notre grande et douce mère nourricière » p. 218
- « Depuis que Lynx est mort, la chatte s'est rapprochée de moi, elle a peut-être compris que nous dépendons l'une de l'autre [...] En vérité, je dépends plus d'elle qu'elle de moi » p. 59
- « [Lynx] devait sentir à quel point je tenais à lui et combien il m'était nécessaire » p. 112

↳ Au fur et à mesure du roman, cette entraide affectueuse entre des êtres qui ne peuvent pas clairement communiquer entre eux devient de l'amour véritable qui surmonte ce défaut de communication. Cet amour rend la vie infiniment plus désirable, il procure de la joie et transcende les différences entre les êtres. Bella devient ainsi une « sœur », ou Lynx un « ami ». L'amour donne du sens à la vie de la femme, c'est même selon elle la seule et unique bonne raison de vivre :

- « Il n'existe pas de sentiment plus raisonnable que l'amour, qui rend la vie plus supportable à celui qui aime et à celui qui est aimé. Mais il aurait fallu reconnaître que

c'était notre seule possibilité, l'unique espoir d'une vie meilleure » p. 278

- « Il était bien plus probable que je me révèle incapable d'assurer la survie de mes animaux que de les voir mourir. Autant je puisse m'en souvenir, j'ai toujours eu à souffrir de telles craintes et j'en souffrirai aussi longtemps qu'existera un être, quel qu'il soit, qui m'aura été confié [...] Car tel est en effet le prix qu'on doit payer pour être capable d'aimer » p. 82-83
- « Aussi longtemps qu'il y aura dans la forêt un seul être à aimer, je l'aimerai et si un jour il n'y en a plus, alors je cesserai de vivre » p. 187
- « Lynx m'était le plus proche car il n'était pas seulement mon chien mais aussi mon ami, mon unique ami dans un monde plein de labeur et de solitude. Il comprenait tout ce que je lui disais ; il savait quand j'étais triste ou joyeuse et essayait de me consoler à sa façon » p. 59-60
- « Il est plus facile d'aimer Bella ou la chatte qu'un être humain » p. 145
- « Bella est devenue bien plus que ma vache, c'est une sœur patiente qui supporte son sort avec plus de dignité que moi » p. 273
- « J'avais toujours aimé les bêtes, mais à la manière superficielle des citadins. Et quand soudain je me mis à dépendre entièrement d'elles, tout devint différent [...] **Les barrières entre les hommes et les animaux tombent très facilement. Nous appartenons à la même grande famille** et quand nous sommes solitaires et malheureux, nous acceptons plus volontiers l'amitié de ces cousins éloignés » p. 274
- « Cet été-là j'oubliai complètement que Lynx était un chien et pas un homme. Je le savais, mais **cette différence n'avait pour moi plus aucun sens** » p. 309



Nemo aime véritablement la mer, qui incarne selon lui l'« amour » lui-même. En effet, la vie foisonnante des océans comble son besoin d'être entouré. Car Nemo est un homme solitaire qui vit le deuil de sa femme et de ses enfants... Sans cet amour qui a vraisemblablement été détruit par un « oppresseur » (peut-être la famille de Nemo a-t-elle été victime d'une guerre ?), Nemo a trouvé refuge dans la nature. C'est encore ce manque d'amour, ou du moins d'attention qui pèse sur le moral d'Aronnax, Ned et Conseil à la fin du roman. En effet, ils se sentent isolés et étrangers à bord du Nautilus et ne peuvent plus le supporter. L'être humain a ce besoin naturel irréductible d'exister avec les autres :

- « [Aronnax à Nemo :] C'est ce sentiment que nous sommes étrangers à tout ce qui vous touche, qui fait de notre position quelque chose d'inacceptable, d'impossible, même pour moi mais d'impossible pour Ned Land surtout. Tout homme, par cela seul qu'il est homme, vaut qu'on songe à lui » p. 477
- « [Nemo :] **Oui ! je l'aime ! La mer est tout !** Elle couvre les sept dixièmes du globe terrestre. Son souffle est pur et sain. C'est l'immense désert où l'homme n'est jamais seul, car il sent frémir la vie à ses côtés. La mer n'est que le véhicule d'une surnaturelle et prodigieuse existence ; **elle n'est que mouvement et amour** ; c'est l'infini vivant, comme l'a dit un de vos poètes » p. 107
- « Sur le panneau du fond, au-dessous des portraits de ses héros, je vis le portrait d'une femme jeune encore et de deux petits enfants. Le capitaine Nemo les regarda pendant quelques instants, leur tendit les bras, et, s'agenouillant, il fondit en sanglots » p. 500



⇄ Canguilhem évoque assez peu cette dimension de l'existence. Pourtant, l'entraide a un sens biologique fondamental, comme le rappelle la théorie de Darwin : tous les organismes luttent ou coopèrent les uns avec les autres. Canguilhem prend ainsi l'exemple des écosystèmes équilibrés formés par divers végétaux qui, loin d'être des individus à part les uns des autres, constituent finalement un même ensemble, un même milieu. Par ailleurs, Canguilhem rappelle aussi que la vie humaine possède un sens social : ses comportements peuvent être motivés par ses liens avec autrui :

- « La vie humaine peut avoir un sens biologique, un sens social, un sens existentiel » p. 199-200
- « La végétation est répartie en ensembles naturels où des espèces diverses se limitent réciproquement et où, par conséquent, **chacune contribue à créer pour les autres un équilibre**. L'ensemble de ces espèces végétales finit par constituer son propre milieu » p. 181
- « Le rapport biologique fondamental, aux yeux de Darwin, est un rapport de vivant à d'autres vivants. Il prime le rapport entre le vivant et le milieu, conçu comme ensemble de forces physiques. Le premier milieu dans lequel vit un organisme, c'est un entourage de vivants qui sont pour lui des ennemis ou des alliés, des proies ou des prédateurs. Entre les vivants s'établissent des relations d'utilisation, de destruction, de défense » p. 175-176

Exemple de bloc rédigé



L'expérience des liens entre être vivants donne un sens profond à la vie. Même si la civilisation peut nous en éloigner, la coexistence, l'entraide voire l'amour qui unit les êtres naturellement rend la vie beaucoup plus sensée et désirable. D'un point de vue très rationnel, Canguilhem évoque cette réalité en prenant l'exemple des espèces végétales qui, loin d'être à part les unes des autres, forment des écosystèmes et constituent finalement un même ensemble, car « *chacune contribue à créer pour les autres un équilibre* ». De manière plus sensible, le solitaire Nemo qui vit le deuil de sa femme et de ses enfants a trouvé refuge dans la nature foisonnante des océans qui comble son besoin d'être entouré : « *Oui ! je l'aime ! La mer est tout [...] elle n'est que mouvement et amour* ». L'être humain a ce besoin naturel irréductible d'exister avec les autres, mais plus encore d'aimer et d'être aimé. En effet, « *il n'existe pas de sentiment plus raisonnable que l'amour, qui rend la vie plus supportable à celui qui aime et à celui qui est aimé* » écrit l'héroïne du *Mur invisible*. Au fur et à mesure du roman, l'entraide affectueuse qui lie la femme à ses animaux devient un amour véritable qui transcende toute différence. Ainsi, Bella devient une « sœur », ou Lynx un « ami ». Cet amour qui procure de la joie et étouffe la solitude s'avère la seule et unique bonne raison de vivre.

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !

+ Le *Nautilus* est plusieurs fois qualifié de « monde à part » (p. 143), ce qui montre bien la séparation qui existe entre ce milieu artificiel abritant Nemo et ses passagers et le reste du monde naturel qui les entoure. Bien à l'abri au sein du *Nautilus*, il est clair que les personnages évoluent au sein d'une « prison de tôle » (p. 141). Une prison que le libre Ned Land, habitué à parcourir les océans au contact direct des éléments naturels, ne supporte plus. Le fait d'être cloîtré dans cet espace artificiel assez restreint pèse sur son moral :

- « — Aronnax : Je vous demanderai donc ce que vous entendez par cette liberté ? — Nemo : Mais la liberté d'aller, de venir, de voir, d'observer même tout ce qui se passe ici ! [...] — Pardon, monsieur, reprit-je, mais cette liberté, ce n'est que celle que tout prisonnier a de parcourir sa prison ! Elle ne peut nous suffire » p. 102-103
- « Il est certain que la monotonie du bord devait paraître insupportable au Canadien, habitué à une vie libre et active » p. 387
- « Ned ! Le Saint-Laurent, c'est mon fleuve à moi, le fleuve de Québec, ma ville natale ; quand je songe à cela, la fureur me monte au visage, mes cheveux se hérissent. Tenez, monsieur, je me jetterai plutôt à la mer ! Je ne resterai pas ici ! J'y étouffe ! » p. 474

+ Selon Canguilhem, c'est d'abord l'accumulation de connaissances qui aurait contribué à établir une distinction arbitraire entre l'homme et la nature. En effet, l'homme occidental aurait l'impression d'être supérieur et distinct du monde naturel. D'ailleurs, la volonté de distinguer et classer les espèces est un fait de la culture occidentale qui, s'il est scientifiquement valable, contribue toutefois à accroître le sentiment d'une séparation essentielle entre les êtres vivants. Le résultat est qu'en prenant de la distance par rapport à la nature (et à sa propre nature biologique), l'homme a en quelque sorte perdu une « facilité d'existence » que possèdent les autres vivants. Désormais, il ressent comme un malaise à l'idée même d'être vivant :

- « Ce que l'homme recherche parce qu'il l'a perdu - ou plus exactement parce qu'il pressent que d'autres êtres que lui le possèdent - est un accord sans problème entre des exigences et des réalités, une expérience dont la jouissance continue qu'on en retirerait garantirait la solidité définitive de son unité. La connaissance, tant qu'elle n'accepte pas de se reconnaître partie et non juge, instrument et non commandement, l'en écarte. Et de là suit que tantôt l'homme s'émerveille du vivant et tantôt se scandalise d'être un vivant, forgé à son propre usage l'idée d'un règne séparé » p. 13
- « Si l'Orient divinisait les monstres, la Grèce et Rome les sacrifiaient [...] Une telle différence d'attitude [...] tient d'abord à une théorie différente des possibilités de la nature. Admettre [...] les métamorphoses (= vision orientale), c'est admettre une parenté des espèces, l'homme compris, qui en fonde l'interconnexion. Au contraire [...] dès qu'on esquisse une classification des espèces (= vision gréco-romaine, c'est-à-dire occidentale), la nature se définit par des impossibilités autant que par des possibilités. La monstruosité zoophile [...] doit être tenue pour la suite d'une tentative délibérée d'infraction à l'ordre des choses » p. 223-224

Exemple de bloc rédigé

L'être humain risque de s'éloigner de la nature. Comme le montre la civilisation occidentale, un milieu de vie artificialisé à l'excès peut établir une séparation délétère entre l'homme et la nature. Cet éloignement, l'héroïne d'Haushofer le subit de plein fouet : placée malgré elle dans une situation de survie en pleine nature, elle prend progressivement conscience de son aliénation causée par la société moderne. Fragilisée par une « vie stupide » faite de confort excessif, d'addictions et d'ennui, ses facultés naturelles ont été étouffées : « J'ai souffert pendant deux ans d'être cette femme, si mal armée pour affronter les réalités de la vie » écrit-elle. Ned Land confirme cette impression d'asphyxie au sein d'un environnement excessivement artificiel. Au bout de quelques mois à bord du Nautilus, il crie : Je ne resterai pas ici ! J'y étouffe ! » Habitué à une vie libre au contact direct des éléments naturels, Ned ne peut s'accommoder à une vie de laborantin, telle que celle de Nemo et d'Aronnax dont les expériences de la nature se vivent à travers un hublot. Selon Canguilhem, c'est d'ailleurs cette posture savante qui a creusé le fossé entre l'homme et la nature : dès que la connaissance n'est plus un moyen de vivre mais une manière de distancier du reste du monde vivant, l'être humain « se scandalise d'être un vivant, forgé à son propre usage l'idée d'un règne séparé.

▲ Il est déconseillé de bêtement copier-coller cet exemple dans tes dissertations. Prends le temps de l'adapter au sujet !



CORPS DE LA M



COPIE GAGNANTE

Design & présentation

Expression

PRÉSEN

